This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

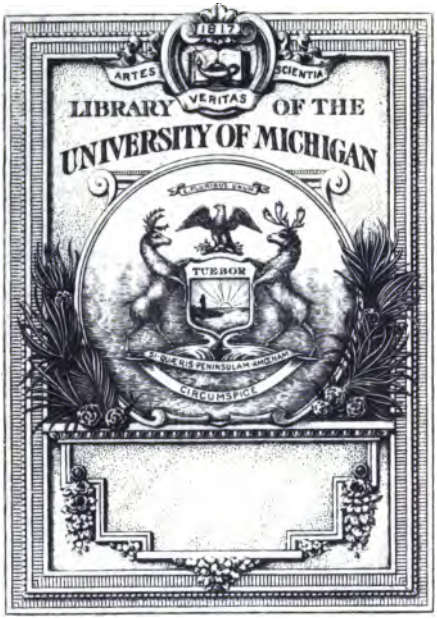
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
2d Ser

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,
Lettre A.

TOME TROISIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Amours (les) Anonimes.
Amour (l') Conjugal.
Amour (l') François.
Anglois (l') à Bordeaux.
Anglomane. (l')
Année (l') Merveilleuse.
Aveugle (l') par crédulité.
Agathe ou la chaste Princesse.

J.E. Liotard pinx. C.A. Littret Sculp.

UNIV. OF MICH.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

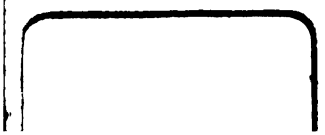
On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



LES AMOURS ANONIMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. DE BOISSY, *de l'Académie Françoiſe;*

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 5 Décembre 1735.

Nouvelle Edition augmentée de la Muſique.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LA COMTESSE, Veuve.

LUCINDE.

AGATE.

ORONTE, amant anonime d'Agate.

DAMIS. *lis Singulier fantoche. voir la scen. XVIII.*

DORANTE, époux anonime de Lucinde.

ARLEQUIN, valet de Dorante.

La Scene eſt en Touraine ſur la Terraſſe d'un Jardin.

Dram. Fdy
Dept. of Rom. Langs.
3-7-28

LES AMOURS ANONIMES,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, *seule.*

LA beauté de ces lieux n'adoucit point ma peine ;
Dorante est à Paris, je m'ennuïe en Touraine.
On me croit insensible, & personne ne sçait
Que nous sommes tous deux unis d'un nœud secret.
Qu'on souffre à déguiser les tourmens de l'absence
Sous les traits de la joie, & de l'indifférence !
Ce qui rend mon esprit encor plus inquiet,

Je ne vois point venir Arlequin ſon muet.
Il devoit au plutôt m'écrire par ce more ;
Quinze jours ſont paſſés, & je l'attends encore !
Quoi ! ſon amour déjà ſeroit-il ralenti ?...
Non : j'ai tort. Notre himen eſt trop bien aſſorti.
Il eſt, de plus, caché ; le miſtere l'anime,
Et l'époux eſt amant, quand il eſt anonime.
La Comteſſe paroît, & tourne ici ſes pas ;
Feignons, & que ſes yeux ne nous pénétrent pas.

SCENE II.

LUCINDE, LA COMTESSE,

LA COMTESSE.

D'Où vous vient aujourd'hui cette humeur ſolitaire ?

LUCINDE.

Aux fadeurs de Damis j'ai voulu me ſouſtraire.
Du grand monde qu'il cite, il a mal profité,
Et je n'ai jamais vu d'homme plus apprêté :
Quand il ne vous dit mot, ſon air vous déſoblige,
Et s'il vous entretient, ſon jargon vous afflige.
La bonne compagnie eſt ſon terme chéri,
Et viſer au grand bien eſt ſon goût favori.
Tranchant du bel eſprit, & du Seigneur, ſans l'être,

Il s'exprime en pédant, & penſe en petit-maître.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, c'eſt un fat qui ne reſſemble à rien.
Pour vous dédommager d'un pareil entretien,
Je vous dirai qu'Oronte inceſſamment arrive.

LUCINDE.

Le contraſte eſt parfait. Ma joie en eſt très-vive.

LA COMTESSE.

Ce qui rend à mes yeux ſon mérite plus grand,
C'eſt qu'il eſt né modeſte autant que bienfaiſant;
Et qu'il cache les dons de ſa main libérale,
Avec le même ſoin qu'un autre les étale.
La Cour, où le grand art eſt ſouvent d'être faux,
A poli ſes vertus, & non pas ſes défauts.

LUCINDE.

Ajoutez à cela que ſon eſprit allie
La ſolide raiſon à l'aimable ſaillie.
Philoſophe du monde, il eſt gai, complaiſant,
Et ſçait l'art d'amuſer, même en moraliſant.
Sans en être la dupe, il ſe plie à l'uſage,
Et ſous l'homme du ſiécle, il cache le vrai ſage.

LA COMTESSE.

Cet éloge eſt complet; & ſi de votre cœur
Je pouvois ignorer l'invincible froideur,
Je vous croirois ſenſible au mérite d'Oronte.

LUCINDE.

A former des ſoupçons, je ne ſuis pas moins prompte.

Et j'en croirois autant de vous-même en ce jour,
Si je ne ſçavois pas que les traits de l'amour
Ne font ſur votre eſprit qu'une atteinte légere,
Et qu'il n'eſt occupé que du deſir de plaire.

LA COMTESSE.

Ma vanité médite un triomphe plus beau,
Et veut ſe ſignaler par un effort nouveau.
Forcer des cœurs communs à me rendre les armes,
Ne m'offre qu'une gloire au-deſſous de mes charmes.
Parlez-moi de ſoumettre un homme indifférent,
Qui, mettant comme vous, ſon bonheur le plus grand
A braver de l'amour le pouvoir redoutable,
Hors la tranquillité ne trouve rien d'aimable.
Voilà l'ambition qui flatte mes attraits,
Et la ſeule conquête échappée à mes traits.
Si j'attache à mon char un amant de la ſorte,
Il n'eſt point de beautés ſur qui je ne l'emporte.

LUCINDE.

Quel eſt donc cet amant?

LA COMTESSE.

Dorante.

LUCINDE, *à part.*

Mon époux!

(*à la Comteſſe.*)

Oh! vous le ſoumettrez avec des yeux ſi doux.

LA COMTESSE.

Plaiſanterie à part, j'ai tout lieu de le croire.

J'ai déjà pour le moins ébauché ma victoire.
Dans un long entretien qu'avec lui par hazard,
Je liai quelques jours avant notre départ,
Il blâma poliment ma parure coquette,
Diſant que l'art nuiſoit à la beauté parfaite.
Moi, je lui répondis que j'en avois beſoin;
Qu'à mes femmes pourtant j'épargnerois ce ſoin,
Si je croyois par-là m'attirer ſon hommage.

LUCINDE.

Et que répliqua-t-il à ce tendre langage?

LA COMTESSE.

Non, dit-il en riant, gardez-vous de changer,
Et ne m'expoſez pas à ce cruel danger.
Si vous faiſiez ſur vous un effort ſi pénible,
Je craindrois à mon tour de devenir ſenſible.
Je pars pour la campagne, afin de l'eſſayer,
Repartis-je à l'inſtant; j'oſe vous défier.
Que Monſieur vienne armé de ſon indifférence,
Sa défaite ſera le prix de ma conſtance:
Et pour venger l'honneur de mon ſexe outragé,
Je vais dans mon Château l'attendre en négligé.

LUCINDE.

A ce défi galant il ſouſcrivit ſans doute?

LA COMTESSE.

Oui, quelque grand que ſoit le péril qu'il redoute,
Dorante m'a promis de venir l'affronter;
Et pour l'aſſujettir je ſçaurai tout tenter.

LUCINDE, *à part.*

O ſituation & cruelle & gênante !
Je ſuis en même tems rivale & confidente.
Elle m'ouvre ſon cœur, je dois cacher le mien ;
Je brûle de parler, & ne puis dire rien.

LA COMTESSE.

Comme j'ai dans l'eſprit qu'il viendra ce jour même,
J'ai fait dans ma parure une réforme extrême,
Et mon goût a voulu ſe conformer au ſien.
Comment me trouvez-vous ?

LUCINDE, *à part.*

Elle s'adreſſe bien !

LA COMTESSE.

Ma coëffure, parlez, ſied-elle à ma perſonne ?

LUCINDE, *à part.*

Que trop !

LA COMTESSE.

Eſt-elle, là, modeſtement friponne ?
Répondez franchement ; ſuis-je bien ?

LUCINDE.

A charmer.

LA COMTESSE.

Je puis donc me flatter de pouvoir l'enflammer ?

LUCINDE,

Ah ! ſi ma main oſoit toucher à ſa coëffure,
Elle lui donneroit toute une autre tournure !

LA COMTESSE.

Un tel ajuſtement convient à mon état.

LUCINDE.

Oui, d'une jeune veuve il rehauſſe l'éclat,
Quand elle a, comme vous, le bonheur d'être belle;
Et la ſimplicité ſemble faite pour elle.

LA COMTESSE.

A Dorante mes yeux ne feront nul quartier;
Un négligé galant n'eſt que plus meurtrier:
Mais on vient. C'eſt Agate.

LUCINDE.

Un moment je vous laiſſe,
Pour achever d'écrire une lettre qui preſſe.
(*Elle ſe retire.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, AGATE.

LA COMTESSE.

VOus venez à propos, Agate, approchez-vous;
Je dois vous découvrir un ſecret des plus doux.
D'un ſervile devoir déſormais affranchie,
Vous n'êtes plus chez moi que ſur le pied d'amie.
De l'état de ſuivante aujourd'hui vous ſortez.

AGATE.

Moi! Madame!

LA COMTESSE.

Oui, vous-même, & vous le méritez.

A de nobles parens vous devez la naiſſance ;
Vous n'aviez contre vous que leur ſeule indigence,
Titre plus reſpectable auprès des gens de cœur,
Que la richeſſe acquiſe aux dépens de l'honneur.
C'étoit de la fortune un injuſte caprice,
Elle repare tout par un retour propice ;
Et ſa main, dans ce jour, prépare à vos beautés
Un ſort même au-deſſus du ſang dont vous ſortez.
Vous pouvez en jouir ſans honte & ſans baſſeſſe ;
Et de vos ſentimens on vous laiſſe maîtreſſe.

AGATE.

Un tel diſcours m'étonne avec juſte raiſon.
Apprenez-moi, de grace, à qui je dois ce don?

LA COMTESSE.

Vous devez à vous-même un ſi grand avantage,
Et de votre mérite il eſt l'heureux ouvrage.
Puiſqu'il faut découvrir ce miſtere à vos yeux,
Un inconnu m'envoye un dépôt en ces lieux ;
Il joint à ce tréſor un billet anonime
Dans lequel il m'écrit qu'un amour plein d'eſtime
Et qui n'a pour objet que le bien de vos jours,
L'oblige à me prier d'accepter ce ſecours,
Pour vous faire un état plus digne de vos charmes ;
Que vos malheurs, qu'il ſçait, ont fait couler ſes larmes ;
Qu'ils augmentent pour vous ſon zéle & ſes égards.
Et rendent vos attraits plus chers à vos regards.

Il viendra, pourſuit-il, dans ce ſejour champêtre,
Sçavoir vos ſentimens qu'il brûle de connoître.
Il laiſſe votre cœur libre parfaitement,
Et ne vous enrichit que pour vous ſeulement.
Il veut, ſelon le choix qu'il vous plaira de faire,
Devenir votre époux, ou vous ſervir de pere.
Et ſes feux ſont ſi purs, qu'il ſe compte pour rien,
Et qu'à vous rendre heureuſe il borne tout ſon bien.

AGATE.

Ce que j'apprens, Madame, eſt ſi peu vrai-ſemblable
Que mon eſprit encor le prend pour une fable.
Comment croire un tel fait? Il n'eſt pas dans nos mœurs;
Car le bel air conſiſte à ſéduire nos cœurs.
Dans un tel procedé je méconnois les hommes,
Les préſens qu'ils nous font, dans le ſiecle où nous ſommes,
Sont moins un don pour nous, qu'un prix heureux & bas
Que leur propre intérêt attache à nos appas.
On les voit pour eux ſeuls donner à leurs maîtreſſes,
Et payer leurs vertus moins cher que leurs foibleſſes.

LA COMTESSE.

Plus vous avez de peine à concevoir ce trait,
Plus vous devez d'eſtime à celui qui l'a fait.
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoiſſance;
Votre cœur peut lui ſeul être ſa récompenſe.

AGATE.

Je ſens, comme je dois, ſa généroſité,
Et me conforme en tout à votre volonté.
Je ne puis m'égarer en vous ayant pour guide.
Mon ame, cependant délicate & timide,
Sent de la répugnance à recevoir ſes dons,
Et d'un pareil bienfait je rougis dans le fonds.
De refuſer tout homme on nous fait un précepte;
Il en eſt un.

LA COMTESSE.

Son cœur mérite qu'on l'excepte.
Envers vous l'inconnu ſe conduit de façon
Qu'il ferme ſagement tout chemin au ſoupçon.
Pour n'être point ſuſpect, c'eſt à moi qu'il s'adreſſe:
Tel eſt même l'excès de ſa délicateſſe,
Qu'il rend votre deſtin indépendant du ſien,
Et vous laiſſe à vous-même en vous comblant de bien.

AGATE.

Madame, vos raiſons diſſipent mon ſcrupule,
Je bannis ma frayeur, puiſqu'elle eſt ridicule.

LA COMTESSE.

Toute injuſte qu'elle eſt, j'aime à l'appercevoir,
Elle montre un eſprit jaloux de ſon devoir.
Votre vertu me plaît; votre bonheur m'enchante;
Et je ne vous vois plus que comme une parente.
Allez, dans ma Maiſon je prétens, déſormais,

Que chacun vous diſtingue autant que je le fais.

AGATE.

Ah ! c'eſt trop de bontés : ma fortune, Madame,
En changeant mon état, ne change point mon ame.
Non, Agate jamais ne ſe méconnoîtra ;
De ce qu'elle vous doit elle ſe ſouviendra.
Plus vous aurez pour moi d'égard & d'indulgence,
Madame, plus j'aurai pour vous d'obéïſſance ;
Et ce bien qu'on accorde à mon peu de beauté,
Augmentera mon zéle, & non ma vanité.

(*elle ſort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE *ſeule.*

Elle eſt digne en effet d'un ſort ſi favorable ;
Elle a tout ce qui peut rendre une fille aimable ;
A l'exacte ſageſſe elle unit l'agrément,
Et joint beaucoup d'eſprit à plus de ſentiment.
Mais à mes yeux ſurpris quel objet ſe préſente ?
N'eſt-ce pas Arlequin le muet de Dorante ?
C'eſt lui-même. Je ſuis dans le raviſſement !
Et ſon Maître ſans doute arrive en ce moment.

SCENE V.

LA COMTESSE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *à Arlequin.*

(Il fait ſigne que non.)

Dorante te ſuit-il? Non. Il doit donc m'écrire?
Tu ne fais aucun ſigne, & je ne ſçai que dire;
Mais je vois un billet que veut cacher ta main.
Ceſſe de badiner, donne donc, Arlequin.
Pourquoi tant de façons? C'eſt à moi qu'il s'adreſſe;
Tu dois me reconnoître, & je ſuis la Comteſſe.
Pour l'obliger plus vîte à rendre ce papier,
Du chemin qu'il a fait, il faut le défrayer.

Arlequin tend les deux mains pour recevoir l'argent de la Comteſſe, & laiſſe tomber le billet.

(elle ramaſſe le billet & lit)

» Las de faire en public le rôle d'inſenſible,
» Je ſuivrai de près ce billet,
» Pour faire près de vous celui d'amant parfait.
» Ce perſonnage-là me ſera moins pénible,
» Quoique je n'oſe encor le remplir qu'en ſecret.
» Sous ce titre à vos yeux je veux toujours paroître;

» Et je jure au fond de mon cœur,
» D'en conſerver toujours l'ardeur,
» Et de ne vivre que pour l'être. — *qui ?*

) après avoir lu.)

Mes deſirs ſont remplis ! Dorante eſt amoureux ;
Et je ſuis en ſecret l'objet de tous ſes vœux !
Ce billet me répond de ſa vive tendreſſe
C'eſt par diſcrétion qu'il n'a pas mis d'adreſſe.
J'aurois tort d'en douter ; c'eſt à moi qu'il écrit.
Il a trop de rapport à tout ce qu'il m'a dit.
Arlequin, je n'ai plus beſoin de ta préſence ;
De tout ce jeu badin ceſſe l'extravagance.
Va, je veux être ſeule. Obéï ; laiſſe-moi,
C'eſt trop me fatiguer. Vîte, retire-toi.

Arlequin ſe retire avec peine, après avoir fait pluſieurs lazzis qui marquent l'embarras & le chagrin où il eſt, de voir entre les mains de la Comteſſe le billet qui eſt pour Lucinde, & qu'il n'oſe redemander, de peur de découvrir l'anonime que Dorante lui a recommandé de garder.

SCENE VI.

LA COMTESSE *ſeule.*

J'Attens, j'attens Lucinde avec impatience ;
Je veux de mes tranſports lui faire confidence.
Dans le ſein d'une amie il eſt doux d'épancher
Un bonheur qu'à tout autre on a ſoin de cacher.
Quand on le communique, il flatte davantage ;
Et l'on ſent doublement un bien qui ſe partage.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LUCINDE, *ſans voir la Comteſſe.*

POur chercher Arlequin, je reviens ſur mes pas ;
Je le croyois ici, mais je ne le vois pas.

LA COMTESSE, *appercevant Lucinde.*

Ah ! Lucinde, approchez pour partager ma joie
Et liſez ce billet que Dorante m'envoye.
Vous y verrez ma gloire, & dans tout ſon éclat.

LUCINDE

LUCINDE, *à part, ayant jetté les yeux sur le billet.*
(après avoir lu.)

Voilà son caractere. Ah! qu'ai-je lu? L'ingrat!
A d'autre qu'à moi-même auroit-il dû l'écrire?
Mais cachons à ses yeux le trouble qu'il m'inspire.

LA COMTESSE.

Eh bien! vous le voyez, mon triomphe est parfait.
Mais prenez-y donc part.

LUCINDE.

J'y prens part en effet.
Plus que vous ne pensez; & j'y suis si sensible,
Que de vous l'exprimer il ne m'est pas possible.

LA COMTESSE.

C'est pour moi que Dorante arrive dans ces lieux;
Et je puis m'applaudir du pouvoir de mes yeux.
Quelle gloire d'avoir vaincu ce cœur rebelle!
Pouvois-je remporter de victoire plus belle?
C'en est fait, dans mes fers, pour toujours je le tiens;
Un esclave pareil ne rompt point ses liens.
L'amour prend à le vaincre une peine infinie;
Mais quand il est soumis, c'est pour toute la vie;
Et son ame entraînée avec rapidité,
Passe de la froideur à la fidélité.

LUCINDE, *à part.*

Ah! je fais du contraire une épreuve cruelle!
Il étoit insensible, il devient infidelle!

LA COMTESSE.

Lucinde, en ce moment, pour ſentir mon bonheur,
Je voudrois que l'amour eût touché votre cœur.
Ce cœur pourroit alors connoître par lui-même,
Quel eſt l'enchantement de plaire à ce qu'on aime.
Non, tous les autres biens n'ont qu'un goût imparfait.
Pour les amans heureux le vrai plaiſir eſt fait.

LUCINDE, *à part.*

Et la vive douleur pour l'épouſe trahie.
J'ai peine à contenir ma juſte jalouſie !

LA COMTESSE.

Je vois que vous ſentez mon diſcours foiblement.

LUCINDE.

Non, non, vous vous trompez, je le ſens vivement.
Mais Damis vient. Adieu, ſon aſpect m'importune,
(*à part, en s'en allant.*)
Allons, ſeule, en ſecret pleurer mon infortune.

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt le beau Damis : qu'il a l'air radieux !
Allons, préparons-nous à converſer au mieux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

MAdame, vous voyez un homme dans l'yvreſſe.

LA COMTESSE.

Si matin ?

DAMIS.

C'eſt d'eſprit, d'eſprit, belle Comteſſe.
Je ne me laſſe pas d'admirer ce Château ;
Il eſt beau, beau, très-beau, du vrai beau, du grand beau :
La tournure en eſt neuve ; oui, neuve, intéreſſante ;
Sa beauté me ſurprend, ſa beauté m'épouvante,
Vrai, d'honneur, en honneur, & ſur mon grand honneur.

LA COMTESSE.

Oh ! ma foi, ſur ma foi, ce diſcours me fait peur.

DAMIS.

J'aime à voir ce jet d'eau s'élançant par boutade,
Pouſſer en grand ſon onde, & jouer la caſcade.
Et ce baſſin du jour répétant la ſplendeur,

Badiner le ſoleil, & le rendre en douceur.
Ce jardin décoré de berceaux, de terraſſes,
Eſt planté par le goût, façonné par les graces;
Et ces boſquets touffus ſemblent formés exprès
Pour les plaiſirs furtifs, pour les amours ſecrets,
Et les tendres faveurs d'une jeune bergere,
Que l'ombre doit cacher & le miſtere taire.
Quoique jeune & badin, je ſuis vraiment diſcret;
Je traite l'anonime au plus fin, au parfait,
Et je file au plus doux le ſentiment, le tendre.
Moins légere aujourd'hui, ſi vous vouliez m'entendre,
Nos cœurs pourroient porter le Roman au plus haut,
Soupirer au plus fort & brûler au plus chaud.
A goûter le piquant d'une flamme anonime
Tout ce qu'on voit ici vous porte, vous anime:
Ce beau déſert, ce Ciel auſſi calme que pur,
Le ſilence prudent de ce bois ſombre, obſcur,
Cette grotte iſolée & ce ruiſſeau que j'aime,
Dont le murmure eſt doux & ſecret à l'extrême;
L'exemple familier de ces petits moineaux,
Moineaux que vous voyez cachés ſous ces berceaux:
Ces oiſeaux écartés que forme la tendreſſe,
Retiennent leur goſier pour taire leur careſſe.
Suivons de ces derniers l'inſtinct sûr & charmant.
Ils s'aiment tendrement, fortement, ſagement,
Et voilà de l'amour, voilà le vrai ſiſtême.

Pour le traiter au mieux, dans le ſublime même,
Entrons, Madame, entrons dans un de ces boſquets,
Dont les feuillages ſont épais, frais & diſcrets.

LA COMTESSE.

Non, non, je fuis l'amour, l'amour & le miſtere,
Monſieur, ma liberté, liberté m'eſt trop chere;
Ce qui fait aujourd'hui que votre amour ſecret
Me ſurprend au plus fort & me choque au parfait:
J'eus toujours pour le tendre une haine invincible,
Et des boſquets épais l'ombrage m'eſt nuiſible.
Si des oiſeaux par moi l'exemple eſt imité,
C'eſt dans leur badinage & leur légereté.
Voyez là-bas, voyez cette linote alerte,
Linote ſautillant ſur cette branche verte;
Un étourneau s'approche, & voudroit l'attendrir;
Zeſte! elle prend l'eſſor, quand il croit la tenir.
Dès qu'on veut près de moi le prendre pour modele,
Comme elle je m'échape, & vole à tire d'aîle;
Tire d'aîle.

(*elle fuit.*)

SCENE IX.

DAMIS *ſeul*.

L'Adieu me paroît ſingulier.
Il eſt particulier ; mais très-particulier !
Tout bien examiné, ſa fuite eſt impolie.
Elle fait bien, parbleu, d'être femme & jolie ;
Je veux, pour la punir, je veux la ſubjuguer,
Et je lui montrerai qu'on doit me diſtinguer ;
Que par-tout où je vais, je prends d'une maniere
Qui ne lui permet pas de me rompre en viſiere ;
Que je ſuis tranſcendant en commerce reglé,
Et que, dès qu'il me voit, le beau ſexe eſt comblé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS *ſeul.*

JE veux pour un moment oublier la Comteſſe,
Et vais près de Lucinde eſſayer ma tendreſſe.
Par ſon air ſérieux loin d'être rebuté,
Mon cœur ſe ſent piqué par la difficulté.
Pour vaincre je ne veux qu'un ſimple tête à tête:
Mais bon, l'Amour déjà m'amene ma conquête.
Lucinde rêve. O ciel! quel changement flateur!
Elle pouſſe un ſoupir, ſoupir qui part du cœur!
Sa perſonne reſpire un triſte qui m'enchante.
Aurois-je triomphé de ſa froideur glaçante?
Elle parle. Ecoutons pour en être éclairci.

SCENE II.

DAMIS, LUCINDE.

LUCINDE, *ſans voir Damis.*

VOyage malheureux ! Pourquoi venois-je ici ?
L'Amour m'y préparoit le coup le plus à craindre !

DAMIS, *à part.*

Hem ? Qu'avois-je dit ?

LUCINDE.

J'aime, & ſans oſer m'en plaindre,
Un ingrat, un volage.

DAMIS, *à part.*

Un volage, un ingrat ;
Voilà mes qualités ; c'eſt moi ſans être fat.

LUCINDE.

La Comteſſe lui plaît. Il me quitte pour elle.

DAMIS, *à part.*

Oui, je lui rends des ſoins ; autre preuve nouvelle.
Bon, j'ai déjà ſoumis la plus fiere des trois.
Parlons-lui. J'ai pitié du trouble où je la vois.

LUCINDE.

Auroit-il dû tromper la flamme la plus pure ?

DAMIS, *haut.*

Il ne la trompe pas, c'eſt lui qui vous l'aſsûre.

LUCINDE.

Qui me parle?

DAMIS.

Damis, qui partage vos maux.

LUCINDE, *à part.*

Ah! Ciel!

DAMIS.

Conſolez-vous, vous n'aimez pas à faux.

LUCINDE, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir! M'auroit-il entendue?

DAMIS.

Ne diſſimulez plus: votre ardeur m'eſt connue.

LUCINDE.

Mon ardeur?

DAMIS.

Oui, l'ardeur que vous avez pour moi.

LUCINDE, *à part.*

Quel eſt mon embarras!

DAMIS.

Madame, ſur ma foi,
Si vos feux ſont parfaits, mon amour eſt ſublime;
Et, pere du Reſpect, il eſt fils de l'Eſtime.

LUCINDE.

Ce diſcours n'eſt, Monſieur, qu'un galimatias.

DAMIS.

Mais vous m'aimez?

LUCINDE.

Qui? moi? Je ne vous aime pas.

DAMIS.

Mais j'ai tout entendu; c'eſt feindre à pure perte.
J'entre dans la douleur que vous avez ſoufferte.
Votre état en honneur m'attendrit tout-à-fait.
Je vous parois volage, & ſans l'être en effet.
Vrai, ma Lucinde, au vrai, mes ſoins pour la Comteſſe
Sont pur amuſement, & ſimple politeſſe.

LUCINDE.

Pour tenir ce propos, il faut en vérité,
Il faut être, Monſieur, bien plein de vanité.

DAMIS.

Mais, quand d'amour pour moi je vous crois poſſédée,
Ma vanité, Madame, eſt tout au mieux fondée.
Je vous ſurprens ici, vous plaignant d'un amant,
Qui vous y fait ſouffrir le plus cruel tourment:
Cet amant ne peut être un autre que moi-même;
Car je vous fais ma cour avec un ſoin extrême.
Vous n'y voyez d'ailleurs d'homme aimable que moi.
Allons, convenez-en, ſoyez de bonne foi.

LUCINDE.

Je ne ſçaurois tenir contre une telle audace ;
Et je prens le parti d'abandonner la place.

DAMIS.

C'eſt moi qui me retire ; &, par diſcrétion,
Je dois vous laiſſer ſeule en cette occaſion.
C'eſt le dernier combat d'une fierté mourante,
Qui fuit de ſon vainqueur la vue embaraſſante.
Adieu. Je choiſirai pour revenir vers vous
Un tems où mon aſpect vous ſemblera plus doux,
Plus doux.

(*Il ſe retire.*)

SCENE III.

LUCINDE, *ſeule.*

Vit-on jamais orgueil plus mépriſable?
Son excès après tout me devient favorable,
Puiſqu'il ferme les yeux au mérite d'autrui,
Et ne laiſſe tourner ſes regards que ſur lui.
Mais qui vois-je paroître? Ah! c'eſt mon infidelle!
Et ſa préſence ajoute à ma peine mortelle!

SCENE IV.

DORANTE, LUCINDE.

DORANTE.

JE revois ma Lucinde. Ah ! quel raviſſement !
Embraſſez votre époux, ou plutôt votre amant,
Que ſes feux empreſſés vous ramenent plus tendre.
Mon tranſport eſt ſi vif, qu'il ne peut ſe comprendre !
Quoi ! vous vous refuſez à ce tranſport ſi doux ?
Lucinde, eſt-ce l'accueil que j'attendois de vous ?

LUCINDE.

Perfide ! c'eſt celui que vous doit une femme
Dont vous avez trahi la trop crédule flamme.

DORANTE.

J'ai trahi votre flamme ! Ah ! qu'eſt-ce que j'entens ?
Je demeure muet à ces mots inſultans.

LUCINDE.

Ne vous contraignez plus ; allez à la Comteſſe ;
Allez porter l'ardeur promiſe à ma tendreſſe.
Courez vous applaudir de l'infidélité,
Et faire de ma peine hommage à ſa beauté :
Mais elle vous prévient ; ma préſence vous géne.

DORANTE.

Vous m'offenſez, Lucinde, & c'eſt plutôt la ſienne.

SCENE V.

DORANTE, LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! Dorante, c'eſt vous ! Nos vœux ſont ſatisfaits,
Et vous avez ſuivi votre billet de près.
C'eſt être ponctuel à tenir ſa promeſſe.

DORANTE, *bas à Lucinde.*

Quoi ! vous avez montré ma lettre à la Comteſſe ?

LUCINDE, *bas à Dorante.*

Ah ! le tour eſt fort bon ! C'eſt elle ce matin,
Traître, qui m'a fait voir un billet de ta main.

DORANTE, *à part.*

Qu'entens-je ? . . .

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Mon diſcours paroît vous interdire ?

DORANTE, *à part.*

Arlequin s'eſt mépris, & je ne ſçai que dire.

LA COMTESSE.

L'amour vous rend timide. Allez, raſsûrez-vous :
L'aveu de votre ardeur je l'ai lu ſans courroux.

DORANTE, *d'un air embarraſſé.*

Je ſuis . . . . .

LA COMTESSE.

Lucinde ſçait votre flamme ſecrette ;
Vous pouvez tout me dire : elle eſt ſage & diſcrette.

DORANTE.

Je voudrois... m'expliquer... mais... à ne rien celer,
En préſence d'un tiers... je ne ſçaurois parler.

LUCINDE, *bas à Dorante.*

Perfide ! tu voudrois que je me retiraſſe !

DORANTE, *à la Comteſſe.*

Je dois fuir tout témoin ; & ſur cette terraſſe . . .

LA COMTESSE.

Oui, l'on eſt trop en vue, & vous avez raiſon.
Nous ſerons beaucoup mieux, Monſieur, dans mon ſalon.
Pour tromper les regards je vais ſeule m'y rendre ;
Vous y viendrez enſuite, & je vais vous attendre.

(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

DORANTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Vous brûlez d'être ſeul, je vois votre embarras ;
Mais non, j'aurai l'honneur d'accompagner vos pas.

DORANTE.

Au contraire, je ſuis charmé qu'elle nous quitte,
Et vous me ſoupçonnez ſans que je le mérite.

LUCINDE.

Par ton propre billet n'es-tu pas convaincu ?
Tu l'as écrit.

DORANTE.

Pour vous.

LUCINDE.

Quand elle l'a reçu.

DORANTE.

C'eſt à vous qu'Arlequin devoit ici le rendre,
Et je ne ſai comment il a pu s'y méprendre.

LUCINDE.

Quoi ! vous m'auriez écrit ce billet dans ce jour ?

DORANTE.

Pouvez-vous en douter, puiſqu'il eſt plein d'amour?
Vos yeux, qui m'ont fait ſeuls connoître la tendreſſe,
Ont-ils pu s'y tromper, quoiqu'il fût ſans adreſſe?
Je veux, pour vous convaincre & chaſſer tout ſoupçon,
Parler devant vous-même à la Comteſſe.

LUCINDE.

Non.
Pardonnez au dépit qui vous a fait outrage,
Et d'un excès d'amour ſongez qu'il eſt l'ouvrage.

DORANTE.

Pour payer cet amour comme il l'a mérité,
Apprenez que je touche au moment ſouhaité,
Où ma bouche pourra déclarer l'hymenée,
Qui tient mes jours liés à votre deſtinée.
La charge que je viens d'obtenir par Cléon,
Aſsûre ma fortune, & ſert notre union.
Lui-même s'eſt chargé de l'apprendre à mon Pere.
J'attens ſon agrément; mais, nous fût-il contraire,
Ma flamme dans vos droits ſaura vous maintenir,
Et le trépas lui ſeul pourra nous déſunir.

LUCINDE.

De joye à ce diſcours votre épouſe eſt comblée;
Mais à cette douceur une crainte eſt mêlée.

La

La froideur ſuit ſouvent un hymen déclaré,
Et le mari l'eſt trop dès qu'il eſt avéré.

DORANTE.

Je dois être excepté de la regle commune;
C'eſt pour votre bonheur que j'aime ma fortune.
Vous ne verrez jamais mon cœur ſe démentir,
Et l'amour d'un époux ne peut ſe ralentir,
Quand il a la beauté pour objet légitime,
Pour guide le devoir, & pour baſe l'eſtime.

LUCINDE.

Je me ſens raſſurer par des mots ſi flatteurs:
Nous devons cependant contraindre nos ardeurs;
Et nous avons, ſur-tout, à craindre la Comteſſe.
Votre eſprit dans l'erreur doit laiſſer ſa tendreſſe.

DORANTE.

Un procédé pareil tient de la fauſſeté.

LUCINDE.

D'une coquette on peut tromper la vanité,
Sans bleſſer la franchiſe & choquer la droiture:
Par la feinte après tout c'eſt punir l'impoſture.
On vient: ſéparons-nous de peur d'être ſurpris.

DORANTE.

Je maudis la contrainte.

LUCINDE.

Et moi, je la chéris.
Nous devons nos plaiſirs, Dorante, à cette gêne,
Et ſi nous nous quittons l'un & l'autre avec peine,
A nous retrouver ſeuls nous mettrons nos efforts,
Et nous nous reverrons avec plus de tranſports.
L'obſtacle à la tendreſſe eſt ſouvent néceſſaire;
C'eſt-là ce qui nourrit le deſir de nous plaire:
L'hymen, par ce ſecours, devient un nœud charmant,
Et d'un commerce tendre il a tout l'agrément.

SCENE VII.

AGATHE, *ſeule.*

O Ciel! inſpire-moi ce qu'il faut que je faſſe!
Autant qu'il me ſurprend, mon bonheur m'embarraſſe:
Je voudrois m'acquitter par le don de mon cœur,
Mais par malheur un autre en eſt le poſſeſſeur.
On vient; c'eſt Arlequin.

SCENE VIII.

AGATHE, ARLEQUIN.

AGATE.

QUE veut-il faire entendre?
A tous ces ſignes-là je ne puis rien comprendre.

ARLEQUIN *fait pluſieurs ſignes à Agate pour lui faire entendre qu'il eſt amoureux d'elle.*

AGATE.

Comment donc? l'inſolent! il veut baiſer ma main;
Ne nous expoſons point avec un tel coquin.
Fuyons, dérobons-nous aux tranſports de ce More.

ARLEQUIN, *retenant Agate.*

Belle Agate, arrêtez; Arlequin vous adore.

AGATE.

O Ciel! ce muet parle! un tel événement
Redouble ma frayeur & mon étonnement!

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, ma Reine, & demeurez, vous dis-je;
Ma tendreſſe, aujourd'hui, fait ſeule ce prodige;

Et je ſuis Arlequin muet par amour.

AGATE.

Vous?

ARLEQUIN.

Oui, ma langue eſt très-libre, & ce n'eſt entre nous
Que pour pouvoir ici vous rendre mon hommage,
Que j'ai feint d'en avoir perdu l'entier uſage.

AGATE.

Pourquoi donc employer cet étrange moyen?

ARLEQUIN.

Je n'en avois point d'autre, & pour ne cacher rien,
N'ayant aucun accès près de votre Maîtreſſe,
Et ſachant que Dorante ami de la Comteſſe
Vouloit prendre un muet pour en être ſervi,
J'en ai joué le rôle, & ſuis entré chez lui
Dans l'eſpoir qu'en ces lieux il feroit un voyage,
Et que je vous verrois ſous ce faux perſonnage.
Heureuſement pour moi mon piége a réuſſi;
Je vous vois, je vous parle & vous déclare ici
L'amour prompt & ſubtil que j'ai pris dans la rue
Un jour que le hazard vous offrit à ma vue.
Pour vous voir, par ce trait jugez de mon ardeur;
J'ai feint d'être muet, moi qui ſuis grand parleur;

J'attends à vos genoux, j'attends la récompenſe
D'un ſi parfait amour & d'un ſi dur ſilence.
Prononcez, belle Agate, arbitre de mes jours,
Un mot va terminer ou prolonger leur cours.

AGATE.

La déclaration eſt touchante & flatteuſe,
La conquête brillante & la journée heureuſe;
Mais, Monſieur, l'attitude eſt gênante pour vous,
Et vous ſerez levé, beaucoup mieux qu'à genoux.
Mon ame ſent le prix d'un cœur comme le vôtre;
Mais nous ne ſommes pas, Monſieur, faits l'un pour l'autre.

ARLEQUIN.

Mon deſtin eſt pourtant conforme à votre ſort,
Et nos perſonnes même ont beaucoup de rapport.
Vous ſervez la Comteſſe, & moi je ſers Dorante;
Je ſuis Valet de chambre, & vous êtes Suivante;
Vous êtes brune enfin, & je ne ſuis pas blond;
Je puis vous épouſer ſans vous faire d'affront.

AGATE.

Oui, mais vous êtes, vous, toujours dans le ſervice,
Et de Suivante, moi, je ne fais plus l'office;
Vous êtes né Valet & fait pour obéir;
Moi, je ſuis Demoiſelle, & l'on doit me ſervir.

ARLEQUIN.

Demoiſelle? tant mieux; je vous en félicite;

Mais la naiſſance au fond ne fait pas le mérite.

AGATE.

Songez, quoiqu'il en ſoit, à reſpecter mon ſang.

ARLEQUIN.

Eh! Madame, l'Amour ne connoît point de rang.
Vous me la donnez belle avec votre nobleſſe!
Le plus noble eſt celui qui ſent plus de tendreſſe;
Et par-là, plus qu'aucun, je dois l'être pour vous;
Prenez en ma faveur des ſentimens plus doux.
Pourquoi vous offenſer de mes ardeurs parfaites?
Nos Seigneurs, tous les jours, préférent des griſettes.

AGATE.

Vous vous moquez de moi; le cas eſt différent;
Un homme peut fort bien deſcendre en ſoupirant;
Dès qu'une fille eſt belle elle a droit de lui plaire,
Et la beauté, Monſieur, n'eſt jamais roturiere.

ARLEQUIN.

Je ne diſpute pas, Madame, là-deſſus;
Par-là même, pour moi, je combats vos refus;
Puiſqu'un grand peut aimer une griſette aimable,
Une Dame à ſon tour, d'un bourgeois eſtimable
Peut écouter les vœux.

AGATE.

Non pas ſans ſe trahir;
L'Amour doit l'élever & jamais l'avilir.

ARLEQUIN.

Ah! vous me faites voir une fierté que j'aime;
Sachez donc que je puis vous élever moi-même.

AGATE.

Comment?

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit votre état dans ce jour;
Je dois vous dévoiler ma naiſſance à mon tour.
Bien loin d'être au-deſſous de votre deſtinée,
Apprenez que je ſuis fils d'un Roi de Guinée.
Je cache un nom fameux ſous celui d'Arlequin,
Et vous voyez en moi le Prince Morachin.

AGATE.

Eh! qui vous a réduit, Seigneur, dans l'eſclavage?

ARLEQUIN.

Les injuſtes fureurs d'une Reine ſauvage;
Sa haine m'a contraint d'errer dans l'univers,
Et du ſein des grandeurs j'ai paſſé dans les fers.

AGATE.

Je vais de votre rang inſtruire la Comteſſe,
Afin qu'en ce Château l'on rende à votre Alteſſe,
Prince, tous les honneurs qu'elle peut mériter.

ARLEQUIN.

Tout beau; gardez-vous bien de rien faire éclater;
Pour tout autre que vous je ſuis Prince anonime.

AGATE.

C'eſt trop de modeſtie, & l'ardeur qui m'anime,
M'oblige malgré vous.....

ARLEQUIN.

Non, belle Agate, non;
Je dois tenir caché mon deſtin & mon nom;
Mes jours ſont en danger ſi ce ſecret tranſpire.
De grace, en même tems, gardez-vous de détruire
La croyance où l'on eſt que je ſuis né muet;
S'il étoit détrompé, Dorante me tueroit.

AGATE.

Soit; je veux juſques-là porter ma complaiſance;
Mais à condition qu'en un profond ſilence
Vous tiendrez renfermé votre amour indiſcret;
Si vous dites un mot, adieu votre ſecret.

ARLEQUIN.

Souffrez.....

AGATE.

Ne parlez plus ſur ce point qui me touche.

ARLEQUIN.

Mais.....

AGATE.

Prince Morachin, je vous ferme la bouche.
Quelqu'un vient; c'eſt Oronte. Allez, retirez-vous.

SCENE IX.

AGATE, ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

(à Arlequin.)

BOnjour, charmante Agate. Un moment, laiſſez-nous.
Je veux lui parler ſeul.

ARLEQUIN, *bas en s'en allant.*

Malheureux! je ſuffoque;
De nous & de nos feux la cruelle ſe moque.

SCENE X.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

L'Eclat de vos beautés augmente tous les ans,
Celui de vos vertus s'accroît en même tems,
Et je ſens, belle Agate, un plaiſir véritable
D'apprendre en arrivant que le ſort favorable
Récompenſe des dons ſi rares & ſi doux,

Et vous donne un état moins indigne de vous.
Mon cœur, vous le ſçavez, vous a toujours chérie ;
Lui ſeul vous parle ici ; ce n'eſt point flatterie.
Je ſuis ſincere & vrai dans tout ce que je dis.
L'inconnu plus que moi n'eſt pas de vos amis.

AGATE.

Monſieur, de votre eſtime Agate eſt trop flattée,
Son heureuſe fortune en paroît augmentée ;
L'Anonime a ſurpris & ſurpaſſé mes vœux.
Je ne mérite pas ſes bienfaits généreux.

ORONTE.

Ah ! que dites-vous là ? De tant de grace ornée,
Vous ne ſçauriez jamais être aſſez fortunée.
Votre mérite eſt tel qu'il les efface tous.
Quelques biens qu'on vous faſſe, ils ſeront au-deſſous.

AGATE.

Non, je n'en ſuis pas digne, & je me rends juſtice ;
Le ſort devoit pour moi ſe montrer moins propice :
Je ne puis m'acquitter envers mon bienfaiteur.

ORONTE.

Il ſera trop païé, s'il obtient votre cœur ;
Mais quoi ! vous ſoupirez ? Le bien qu'on vous envoie

Cauſe votre triſteſſe, & non pas votre joie ?
D'un juſte étonnement mon eſprit eſt frappé.
D'où peut naître aujourd'hui ce ſoupir échappé ?
Excuſez ; mais mon zele & mon expérience,
De vous parler ainſi m'ont acquis la licence ;
J'ai pris dans tous les tems part à vos intérêts,
Et vous m'avez toujours confié vos ſecrets.
Qui peut cauſer en vous ce trouble, belle Agate ?

AGATE.

Ma fierté qui ſe joint à la peur d'être ingrate :
L'un & l'autre à mon cœur livre un fâcheux
combat ;
Sur la reconnoiſſance il eſt ſi délicat,
Que l'excès d'un tel bien l'embaraſſe & l'étonne ;
Il craint de trop devoir à celui qui lui donne.
Ce cœur en même tems auſſi fier qu'ingenu,
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu.
Quoique ſans intérêt ſa bonté les lui faſſe,
Ce ſecours qu'il accepte eſt toujours une grace,
Dont le reſſouvenir l'avilit en ſecret ;
Et s'il bénit la main, il rougit du bienfait.

ORONTE.

Qu'entens-je ? Pouvez-vous rougir d'une largeſſe,
Qu'on fait à vos beautés moins qu'à votre ſageſſe ?
Songez qu'à la rigueur ces préſens vous ſont dûs.
C'eſt un tribut qu'on rend, Agate, à vos vertus.

Ils changent votre ſort ſans bleſſer votre gloire.
Montrez-vous donc plus gaie, ou vous me ferez croire
Qu'un ſoin tout différent vous agite aujourd'hui.

AGATE.

Monſieur .... Mais Damis vient. Je vous laiſſe avec lui.

(*Agate s'en va.*)

SCENE XI.

ORONTE, DAMIS.

DAMIS.

EN croirai-je ma vue? Eſt-ce Oronte?

ORONTE.

Oui, lui-même.

DAMIS.

Ton retour me ravit, me tranſporte au ſuprême.
Après un ſi long-tems j'embraſſe, quel bonheur!
Un homme que j'eſtime & que j'aime de cœur.
Loin de toi les plaiſirs ſemblent tous s'interrompre,
On s'ennuie à périr, & l'on baille à tout rompre.
Iſolé de ta vue, on ne tient plus à rien,

Et ſi-tôt qu'on te voit, on eſt du dernier bien.

ORONTE.

Quel langage eſt-ce là? Mais c'eſt un idiôme
Que tu parles, je crois, toi ſeul dans le Roïaume.

DAMIS.

C'eſt celui du grand monde & des cercles polis.

ORONTE.

C'eſt donc depuis un an que j'ai quitté Paris.
Je te jure qu'alors cet étrange langage
A la Ville, à la Cour n'étoit point en uſage.

DAMIS.

Ton goût eſt devenu Bourgeois, des plus Bourgeois:
Les mots dont je me ſers ſont tous termes de choix.
Je m'exprime au plus pur, & c'eſt la langue unie,
Que parle couramment la bonne compagnie.
Oui, la bonne, te dis-je, où l'on épure tout.

ORONTE.

La mauvaiſe plutôt. Tu me pouſſes à bout.
La bonne Compagnie a des clartés plus ſûres.
Tu ne la connois pas, ou tu la défigures:
Et je te dirai, moi, qui ne déguiſe rien,
Qui l'ai plus fréquentée, & qui ſuis ton Doyen,
Que celle que tu viens me citer avec faſte,

Mais aux Champs, en Touraine, où l'on peut tout
se dire,
Je me prête à la choſe, & je n'en fais que rire.
Briſons-là : j'ai beſoin d'un ſage confident ;
Et je te choiſis.

ORONTE.

Moi !

DAMIS.

Je te connois prudent.
Ami, j'ai ſur les bras une terrible affaire.
A trois beautés ici j'ai le deſſein de plaire :
Je compte y réüſſir, & me faire un grand nom.
Je veux tout à la fois façonner un tendron,
Fixer une coquette & vaincre une inſenſible.

ORONTE.

L'entrepriſe eſt hardie !

DAMIS.

Elle l'eſt au poſſible.

ORONTE.

Qui ſont donc les objets de cette triple ardeur ?

DAMIS.

La Comteſſe & Lucinde ont part à cet honneur :
Mais un troiſiéme objet qu'avec feu je pourchaſſe,
Les combat dans mon cœur & ſouvent les enchaſſe.

ORONTE.

ORONTE.

Tu n'as pas peu de ſoins.

DAMIS.

Son pouvoir ſingulier
M'oblige de brûler d'un amour roturier.
La Comteſſe eſt aimable, adorable, charmante;
Mais je donne la pomme à ſa belle Suivante...
Agate (c'eſt ſon nom) porte un de ces minois
Qui captivent un cœur dès la premiere fois.

ORONTE.

Mais ſais-tu bien qu'Agate eſt bonne Demoiſelle?
Sur le pied de Suivante elle n'eſt plus chez elle;
Sa conduite d'ailleurs égale ſes appas,
Et dans la bagatelle elle ne donne pas.

DAMIS.

Oh! je ſai comme il faut attaquer cette brune,
Et je joue à jeu ſûr, l'homme à bonne fortune:
Je ſai l'art..... il ſuffit, je ne m'explique point;
Mais je les réduirai toutes trois à leur point.

ORONTE.

As-tu fait du progrès déjà près de ces belles?

DAMIS.

Un progrès infini.

ORONTE.

Comment es-tu près d'elles?

Ne me déguiſe rien. Là, parle franchement.

DAMIS.

Plaiſante queſtion! j'y ſuis excellemment;
Car Agate me fuit, & Lucinde m'évite,
Et dès que j'ai parlé, la Comteſſe me quitte.

ORONTE.

Grande preuve d'amour!

DAMIS.

Oui, pour l'œil connoiſſeur.

ORONTE.

La vanité voit tout par le côté flatteur;
Mais c'eſt trop m'occuper de tes frivoles flammes.
Adieu : j'entre au Château pour rejoindre ces Dames.
Je te laiſſe vaquer au ſoin de tes amours.
Va, tu n'as pas de tems à perdre en vains diſcours;
Qui pourſuit trois beautés doit emprunter des aîles.

DAMIS.

J'ai les jambes, mon cher, auſſi bonnes que belles.

ORONTE.

Qui court plus d'une proye eſt un mauvais chaſſeur.

DAMIS.

On ne manque jamais quand on eſt fin tireur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LA COMTESSE.

Lucinde, je ne ſai que penſer de Dorante,
Et de ſon froid accueil je ne ſuis pas contente.
Ah! que ſon entretien eſt bien loin de l'ardeur
Que ſa lettre flatteuſe annonçoit à mon cœur!

LUCINDE.

Mais ne vous a-t'il pas confirmé qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

Il me l'a dit d'un ton à me glacer moi-même;
Ses yeux indifférens qu'il détournoit toujours,
Et ſon maintien forcé démentoient ſon diſcours.

SCENE II.

LA COMTESSE, LUCINDE, DORANTE.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

AH! Monſieur, vous voilà; je parlois de vous-même:
Je n'ai rien de caché pour Lucinde, que j'aime,
Et je lui témoignois que j'avois en ces lieux
Trouvé votre billet plus tendre que vos yeux;
Ils rendent foiblement ce qu'il ſembloit promettre.

DORANTE.

Non, leur expreſſion enchérit ſur ma lettre.
(*à Lucinde.*)
Ils doivent aſſurer celle à qui je l'écris,
Que plus je la regarde & plus j'en ſuis épris;
Et pour en être ici pleinement convaincue,
Qu'elle fixe les ſiens un moment ſur ma vue;
Ils y liront un feu ſi vif & ſi flatteur,
Qu'aucun terme ne peut en exprimer l'ardeur.
Je vois avec tranſport qu'elle vient de m'entendre!
Et j'en ai pour garant le coup d'œil le plus tendre!
Nos regards ſont d'accord; & dans ce doux moment,

Mon cœur de leur concert ſent tout l'enchantement!

LA COMTESSE.

Vous voilà tel enfin que déſiroit mon ame,
Et dans vos yeux les miens trouvent toute la flâme
Qu'ils attendoient, Dorante, & méritoient de vous;
Leur pouvoir eſt flatté d'un triomphe ſi doux.

LUCINDE, *à part.*

Ce triomphe eſt pour moi : la coquette eſt déçue!
Et mon amour obtient ce qu'elle s'attribue.
Après tous les tourmens qu'elle m'a fait ſouffrir,
Je vois ſa vanité trompée avec plaiſir.

LA COMTESSE.

Rien ne peut égaler l'éclat de ma victoire!
Soyez toujours, ſoyez le même pour ma gloire.

DORANTE.

Je le ſerai toujours & j'en fais le ſerment;
Oui, le Ciel m'a formé pour aimer conſtamment,
Et loin de s'altérer, ma tendreſſe fidelle
Va recevoir du tems une force nouvelle.
L'objet de mon ardeur gagne par l'examen;
Il eſt fait pour braver les tiédeurs de l'hymen.
Je vais trop loin peut-être en cette circonſtance;
Ma bouche feroit mieux de garder le ſilence;
Mais je commande à peine à mon trouble confus,

Et s'il m'étoit permis, j'en dirois encor plus.

LA COMTESSE.

Dorante, mon amour vous permet de tout dire.

DORANTE.

Cet excès de bonté ne peut que m'interdire.

SCENE III.

LES ACTEURS *précédens*, AGATE.

AGATE, *à la Comteſſe.*

PLuſieurs Danſeurs, Madame, & nombre de Chanteurs,
Viennent pour vous offrir leurs talens ſéducteurs.

LA COMTESSE.

Je vais les arrêter, & ma joye en eſt grande.

AGATE, *à Dorante.*

Monſieur, en même tems un courier vous demande.

DORANTE, *à part.*

Le Ciel l'envoye exprès pour m'ôter d'embarras!

(*à la Comteſſe.*)

Je vous quitte, pardon.

(*Il ſort.*)

LA COMTESSE.

Nous marchons ſur vos pas.

(*Elle s'en va avec Lucinde.*)

SCENE IV.

DAMIS, AGATE.

DAMIS.

JE vous trouve iſolée, & je m'en félicite.
Engageons le diſcours, mon aimable petite.
Hem? comment va le cœur? que dit-il de nouveau?

AGATE.

Mais il dit aujourd'hui.... que le jour eſt fort beau.

DAMIS, *d'un air miſtérieux.*

Il eſt vrai. Savez-vous encore une nouvelle?

AGATE.

Non, Monſieur.

DAMIS.

Le mien dit que vous êtes plus belle....
Oui, plus belle en effet que ce jour radieux.

AGATE.

Monſieur....

DAMIS.

Rien n'eſt égal au brillant de ſes yeux.
Elle a l'air diſtingué, diſtingué, plein de grace.
Il promet de l'eſprit du plus fin qui ſe faſſe.
Cela fait de tout point le plus joli ſujet;
Et trois de mes leçons vont le rendre parfait.

AGATE.

De vos leçons!

DAMIS.

Leçons de bonne compagnie,
Qui vont faire de vous une fille accomplie,
Et vous diſtingueront des gens de votre état.

AGATE, *à part.*

Avec ſon air pincé l'inſupportable fat!

DAMIS.

Je veux préſentement vous donner la premiere,
Seyez-vous avec moi, ma brillante écoliere;
Seyez-vous. Le fauteuil arrange l'entretien;
Et l'on converſe aſſis ſingulierement bien.

AGATE, *à part.*

De m'aſſeoir un moment ayons la complaiſance,

Pour voir de ſon eſprit toute l'extravagance.

DAMIS.

Comme de mes leçons il faut ne perdre rien,
Approchez un peu plus votre ſiege du mien.

AGATE.

Je ſuis fort bien ainſi ; laiſſez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Mais apprenez qu'il faut ſe prêter dans la vie.

AGATE.

J'aime à prendre de loin de pareilles leçons.

DAMIS.

Du bruſque dans l'humeur ! corrigez ces façons.
Elles viſent au dur ; ce ne ſont pas les bonnes.
Il faut plus de liant dans les jeunes perſonnes ;
Et la vertu de mode eſt la docilité.
Vous avez en partage eſprit, grace, beauté :
Mais pour les ſécourir & les mettre en lumiere,
Il vous faut ....

AGATE.

Quoi ! Monſieur !

DAMIS.

Apprêt, jargon, maniere !

AGATE.

Mais l'apprêt, le jargon ....

DAMIS.

Mais c'eſt le goût courant.

Les graces ſans apprêt ſont d'un uni trop grand.
La beauté ſans maniere offre un éclat barroque,
Et l'eſprit ſans jargon eſt d'un bourgeois qui choque.

AGATE.

Moi, j'avois cru, Monſieur, juſques à cet inſtant,
Le jargon ridicule, & l'apprêt révoltant.

DAMIS.

Vieille erreur!

AGATE.

Daignez donc m'expliquer chaque terme;
Je brûle d'être au fait du vrai ſens qu'il renferme.

DAMIS.

Je vais vous ſatisfaire, & ce diſcours me plaît.

AGATE.

Qu'entendez-vous d'abord par le terme d'apprêt?

DAMIS.

L'apprêt: écoutez bien, le vrai, celui de France,
Autrement appellé l'apprêt par excellence,
Eſt ce vernis flatteur qui, déguiſant le faux,
Exagere la grace & ſouſtrait les défauts;
Décore le beau ſexe & préſide aux toilettes,
Donne à l'ajuſtement des tournures parfaites,
Renferme l'art profond d'arranger un cheveu,
De bien mettre une épingle & de bien faire un nœu:

Communique du vif à la blonde mourante,
Et répand certain doux ſur la brune piquante ;
Aux charmes naturels joint l'agrément acquis,
Et des graces du tems forme le coloris.
Sans lui, dans ſes projets une belle s'égare,
L'agrément ne prend plus ſi l'on ne le prépare.

AGATE.

Mais on m'a dit toujours que l'art le détruiſoit.

DAMIS.

Votre grande maman jadis vous le diſoit.
Le jargon, je vous prie, attention profonde ;
L'art de bien converſer, le précis du beau monde
Se trouvent renfermés dans ce terme important.
Le jargon qu'il employe, & que lui ſeul entend,
Eſt ſingulierement l'art incompréhenſible
De s'exprimer au mieux & de dire au poſſible ;
Et comme ce jargon renouvelle chaque an,
Tout mot fraîchement fait eſt un vrai taliſman :
Celui du jour ſur-tout, pour peu qu'on le répete,
D'enchanter pleinement a la vertu ſecrette.
Il ſait mettre en crédit les diſcours *brillantés*,
Et donner de la vogue à des *frivolités*.
De ce jargon divin la force eſt infinie,
Et du grand monde on peut l'appeller la magie.

AGATE.

Il en eſt le grimoire inconteſtablement,
Et vous le poſſedez très-ſingulierement.

DAMIS.

Oui, ſingulierement; vous ſaiſiſſez le terme,
Et du goût pour le vrai je vois en vous le germe.
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir le jargon;
Il faut, pour le bien rendre, il faut encore un don.

AGATE.

Et quel don, s'il vous plaît?

DAMIS.

C'eſt le ton, belle Agathe:
Ce ton ſupérieur qui ſubjugue & qui flatte;
Ce ton maître de tout, arbitre des ſuccès,
A la Cour, à la Ville, au Théâtre, au Palais;
Qui ſoutient la parole & lui donne la vie,
Et fait paſſer l'eſprit dans les ſons qu'il varie:
Par lui le trivial du neuf prend la couleur,
Et ſans lui le brillant perd toute ſa lueur.
Vous employez en vain une phraſe d'élite,
Si le ton diſtingué n'en rend tout le mérite;
A l'image du mot il doit être ajuſté;
La converſation eſt un livre noté;
Il faut prendre le ton pour y faire harmonie,
Autrement l'entretien devient monotonie.

Tout le feu renfermé dans une expreſſion,
Qui nous le fait ſentir ? C'eſt... c'eſt l'inflexion.
Que je diſe uniment : Agate a ma tendreſſe,
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intéreſſe,
Ses yeux ont pour charmer un jargon ſingulier,
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Ce diſcours dénué du ton vif, pathétique,
Perd ſa grace intrinſeque & ſa force énergique.
Mais qu'à ces mots flatteurs je joigne l'action,
Et que j'en rende ainſi toute la paſſion,
En me tournant vers vous : Agate a ma tendreſſe ;
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intéreſſe,
Ses yeux ont pour charmer un jargon ſingulier,
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Hem ? ne ſentez-vous pas que le ton qui l'enflâme
Rend la choſe au plus tendre, & lui prête de l'ame ?
Un jargon ſingulier. Ce ton original,
Au langage des yeux donne un prix ſans égal :
Sa taille m'intéreſſe. Inflexion mourante,
Qui peint le doux pouvoir d'une taille touchante.

AGATE, *ſe levant avec dépit.*

A ce dernier diſcours je me ſens émouvoir.

DAMIS.

Ah ! de l'inflexion vous ſentez le pouvoir !
Je ſuis... je ſuis comblé ! vous avez l'ame tendre,
Vous donnez de l'amour, & vous devez en prendre.

Cet aveu détourné que je fais en ce jour,
Entre nous part du cœur & mérite un retour.
Je l'attens.

AGATE.

C'eſt à tort, & votre ame eſt déçue.
C'eſt d'un juſte dépit que je parois émue.
Je ne reſſens pour vous que beaucoup de froideur,
Monſieur, & ce diſcours entre nous part du cœur.

DAMIS.

Mais vous devez m'aimer, & ce propos m'étonne.
Mon eſprit, mes façons, mon air, ma perſonne,
Tout vous invite....

AGATE.

A fuir.

DAMIS.

Non, non, vous m'aimerez;
Tout gît dans la maniere; & lorſque vous ſçaurez...

AGATE.

Je ne veux rien ſçavoir ſur pareille matiere;
Le ton m'a dégoûté, Monſieur, de la maniere.

DAMIS.

A ce que vous ferez prenez garde à préſent.
Je vous offre à la fois l'utile & l'amuſant.

Je prétens, & je puis faire votre fortune.

AGATE.

Ma fortune, Monſieur !

DAMIS.

Qui ſera peu commune ;
Et je veux vous donner un état, qui plus eſt.
Il unit le plaiſir, la gloire & l'intérêt.
Des amours près de vous aſſemblant le cortege,
Il vous fera jouir de l'heureux privilege
D'en goûter les douceurs même avec dignité,
Et de vous enrichir de votre volupté.
Vous verrez à vos pieds la jeuneſſe de France,
Et vous ſaccagerez le corps de la Finance ;
Et pour mettre le comble à vos contentemens,
Vous aurez du Public les applaudiſſemens.

AGATE.

Quel eſt donc cet état ſi brillant?

DAMIS.

Le Théâtre,
Où vos appas rendront tout Paris idolâtre.

AGATE.

Monſieur en vérité m'honore infiniment.

DAMIS.

Le préjugé ſur vous agit en ce moment.
Vous craignez le mépris que l'erreur adoptée...

AGATE.

Non, par vous ma ſurpriſe eſt mal interprétée.
Une Actrice qui joint la ſageſſe aux talens,
Mérite ſelon moi les égards les plus grands.
Elle eſt par ſa vertu d'autant plus élevée,
Que par l'occaſion elle eſt plus éprouvée.
Je n'en crois pas, Monſieur, les eſprits prévenus.
J'eſtime le Théâtre, & j'en blâme l'abus.
Son art eſt en lui-même un art très-eſtimable.
C'eſt le défaut de mœurs qui le rend mépriſable.
Le vice fait lui ſeul, quoiqu'il ſoit protégé,
La honte d'un état & non le préjugé.

DAMIS.

Morale hors d'uſage, & qui n'eſt que ſenſée;
La ſageſſe au Théâtre eſt gauche & déplacée.
Tous les gens du bel air ſont de ce ſentiment.

AGATE.

Je fais gloire, Monſieur, de penſer autrement.
Vous vous êtes mépris dans votre fauſſe attente,
Et je ſuis de vos feux la très-humble ſervante.

DAMIS.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton de hauteur,
C'eſt moi de vos mépris qui ſuis le ſerviteur.
A votre mauvais goût Damis vous abandonne,
Et je vous bruſque en plein, ma petite perſonne.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

AGATE *seule.*

QUE dans un autre tems je l'aurois badiné!
Mais, vers d'autres objets mon cœur eſt entraîné.
Que ne puis-je étouffer l'ardeur qui me ſurmonte,
Et rendre à l'inconnu... ! Mais j'apperçois Oronte.

SCENE VII.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

AGATE, je vous cherche avec empreſſement,
Nous voilà ſeuls; je puis vous parler librement.
C'eſt de la part...,

AGATE.

De qui, Monſieur?

ORONTE.

De l'Anonime.

AGATE.

Quoi! vous le connoiſſez?

ORONTE.

Oui, je ſuis ſon intime,
Comme nos intérêts furent toujours liés,
Qu'il ſçait d'ailleurs en moi que vous vous confiez,

Et que je vous connois dès l'âge le plus tendre,
Dans un billet qu'on vient à l'inſtant de me rendre,
Il ſe découvre à moi ſous le ſceau du ſecret,
Et m'écrit qu'il attend de mon zéle parfait
Que je vous parlerai ſur un point qui le touche.
Il eſpere par moi ſçavoir de votre bouche
Quels ſont vos ſentimens : ils regleront les ſiens ;
C'eſt ſon propre diſcours ici que je vous tiens.
Dans toute leur franchiſe il prétend les connoître,
Et décider par eux s'il doit enfin paroître.
Si votre cœur eſt libre, & peut être obtenu,
A vos pieds au plutôt vous verrez l'inconnu ;
Il ſera trop heureux d'unir ſon ſort au vôtre :
Mais ſi ce même cœur ſent du goût pour un autre,
Il eſt ſi délicat, Agate, ſur ce point,
Qu'il reſtera caché pour n'y prétendre point ;
Et n'appréhendez pas qu'un tel avéu l'offenſe,
Non, il redoublera plutôt ſa bienveillance ;
Et pour récompenſer cet effort vertueux,
Il hâtera, ſous main, le bonheur de vos feux.
Je demande pour lui que vous ſoyez ſincere ;
Son amitié de vous ne veut que ce ſalaire.
Ouvrez-moi donc votre ame, & ſongez qu'aujourd'hui,
Son repos en dépend, & le vôtre avec lui.

AGATE.

Ce diſcours me ſurprend, & je reſte interdite.

ORONTE.

Ce trouble accompagné d'une rougeur ſubite
Étonne mes eſprits & m'arrête à mon tour.
Seroit-il en effet l'ouvrage de l'Amour ?
Belle Agate, parlez, la choſe eſt importante.
Vous ne répondez rien, & votre trouble augmente.
Ah ! je le vois ; un autre a ſurpris votre cœur,
Et j'en ai pour garant ce ſurcroît de rougeur.

AGATE.

A quelle extrémité réduiſez-vous Agate ?
Malgré moi, ma foibleſſe en cet inſtant éclate :
Je voudrois, mais en vain, vous déguiſer mon feu ;
Votre aſcendant ſur moi m'en arrache l'aveu.

ORONTE.

Ce coup pour mon ami m'afflige au fond de l'ame.
Mais quoiqu'un tel aveu ſoit contraire à ſa flâme,
Il vous en tiendra compte, & ſon bien l'exigéoit.

AGATE.

C'eſt d'un prix bien cruel payer ce qu'il a fait !

ORONTE.

Celui que vous aimez eſt ſans doute eſtimable.

AGATE.

Oui, par ſes qualités il eſt recommendable.
Du ſeul diſcernement mon amour eſt le fruit ;
Mon cœur dans un tel choix n'a pas été ſéduit,
Par l'éclat paſſager d'une vaine jeuneſſe.

Au mérite éprouvé, j'ai donné ma tendreſſe ;
Je me crois d'autant plus excuſable aujourd'hui,
Que le feu qu'il m'inſpire a la raiſon pour lui.
Ce qui me flatte ſeul, dans ma fortune inſigne,
C'eſt que d'un tel amant elle me rend plus digne,
Qu'elle donne du luſtre à mes foibles appas ;
Et pour lier nos cœurs, rapproche nos états.
Mais où va m'égarer l'eſpoir vain qui me flatte ?
Je ne ſçaurois former ces vœux ſans être ingrate ;
Et l'auteur généreux d'un changement ſi doux
M'en défend la penſée, & doit les fixer tous.

ORONTE.

Non, quoiqu'en ſon amour l'Inconnu ſoit à plaindre,
Il doit combler vos vœux, & non pas les contraindre.

AGATE.

Ah ! c'eſt à moi plutôt d'éteindre mon ardeur ;
Le tems & mon devoir dégageront mon cœur :
Il doit de ſes bienfaits être la récompenſe,
Et j'immolerai tout à la reconnoiſſance.
J'eſpere y réuſſir d'autant plus aiſément,
Que l'objet de mes feux ignore en ce moment
Le triomphe ſecret qu'il obtient ſur mon ame ;
Et lui-même eſt bien loin de répondre à ma flâme !
Preſſez donc l'Inconnu de venir en ces lieux ;
Que pour m'aider à vaincre il paroiſſe à mes yeux :
Son aſpect deſiré hâtera ma victoire.

ORONTE.

Je ſuis, pour l'en preſſer, trop jaloux de ſa gloire.
Je le prierai plutôt de ne pas ſe montrer.

AGATE.

Vous avez tort, Monſieur, vous pouvez l'aſſurer...

ORONTE.

Non, Agate, il n'eſt plus dans la ſaiſon de plaire;
Sa préſence feroit un effet tout contraire.

AGATE.

Mais quel âge a-t-il donc?

ORONTE.

Le mien exactement;
Et nous nous reſſemblons en tout parfaitement.
Je vois qu'à ce portrait vous gardez le ſilence:
L'Inconnu vous déplaît ſur cette reſſemblance;
Et je vais lui marquer qu'il eſt enfin haï.

AGATE.

Arrêtez! n'allez pas abuſer votre ami.

ORONTE.

Quoi! ſes traits vous plairont?

AGATE.

N'en doutez plus vous-même;
Puiſqu'ils reſſembleront, Monſieur, à ceux que j'aime.

ORONTE.

Qu'entends-je?

AGATE.

Qu'ai-je dit dans mon égarement?

ORONTE.

Mes traits ſont-ils pareils à ceux de votre Amant ?
Que je ſerois heureux, dans ce jour qui m'allarme,
Si moi-même j'étois cet Amant qui vous charme !

AGATE.

Il eſt trop vrai. Je dois rougir de mes tranſports.

ORONTE.

Sortez d'erreur, Agate, & calmez vos remords.
Vous pouvez vous livrer à votre amour ſans honte ;
Voyez, à vos genoux, l'Inconnu dans Oronte.

AGATE.

O bonheur ſurprenant ! il remplit mes ſouhaits,
Et j'ai donné mon cœur à qui je le devois.
Je trouve mon Amant dans mon bienfaiteur même ;
Ma fortune s'accroît, faite par ce que j'aime ;
Et la reconnoiſſance eſt un tribut bien doux,
Quand l'amour l'a fait naître & l'exige de nous.

ORONTE.

Non, non, ce n'eſt plus vous qui m'êtes redevable :
Votre main eſt un bien d'un prix ineſtimable.
J'ai voulu, pour l'avoir, conſulter votre goût ;
Et puiſque vous m'aimez, c'eſt moi qui vous dois tout.

SCENE VIII.

AGATE, ORONTE, LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

CIEL ! quelle eſt ma ſurpriſe ! Oronte aux pieds d'Agate !

DAMIS.

A juger par ſon air, cet hommage la flate.

AGATE, *à Oronte.*

La Comteſſe & Damis tournent ici leurs pas.
Oronte, levez-vous.

DAMIS, *à Agate.*

Ne vous dérangez pas.
Je vois qu'à ſes leçons vous êtes plus docile.

AGATE.

J'y trouve l'agréable, & l'honnête, & l'utile :
Les vôtres ne tendoient qu'à ſéduire mon cœur,
Et les ſiennes ne vont qu'à faire mon bonheur.
Madame, pardonnez à cet aveu ſincere,
Mais vos propres conſeils m'enſeignent à le faire.
Monſieur eſt l'Inconnu qui m'a comblé de bien,
Son amour généreux mérite tout le mien.

LA COMTESSE.

Que m'apprend-on, Monſieur ? Vous êtes l'Anonime !
Un ſi beau trait pour vous redouble mon eſtime.

ORONTE, *à la Comteſſe.*

Je mets toute ma gloire à me voir ſon époux.
J'attends votre agrément pour un lien ſi doux.

LA COMTESSE.

J'y conſens avec joie & je la félicite ;
Son deſtin eſt heureux : mais elle le mérite.

DAMIS, *à part.*

Lucinde me conſole, & j'en ſuis adoré.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, LUCINDE, DORANTE.

DORANTE *à Lucinde, au fond du Théâtre.*

MON pere approuve enfin notre hymen ignoré.
Cléon par un courrier m'apprend cette nouvelle.

LA COMTESSE.

Lucinde vient ici ; Dorante eſt avec elle !
D'où naît l'enchantement qui paroît dans leurs yeux ?

DAMIS.

Ils ſe parlent de près.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? Juſtes Cieux !

Il lui baiſe la main !

DAMIS.

Elle le laiſſe faire !

DORANTE, *à Lucinde.*

De ma félicité ne faiſons plus myſtere,
Je puis la publier au gré de mon amour.

LUCINDE.

Je dois faire éclater ma tendreſſe à mon tour ;
Le plaiſir le plus vif a pénétré mon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis retenir le dépit qui m'enflâme.

(*A Lucinde.*)

Courage, pourſuivez cet amoureux tranſport.
Vraiment de vos froideurs vous vous corrigez fort.

LUCINDE.

Oui, Dorante ſur moi remporte la victoire.

LA COMTESSE.

Vous n'en rougiſſez pas ?

LUCINDE.

Non, j'en fais plutôt gloire :
Je puis marquer pour lui tout l'amour que je ſens,
En dépit des jaloux, en tous lieux, en tout tems,
Dans l'éclat du grand jour, dans l'ombre du ſilence,
Sans bleſſer la vertu, ſans choquer la décence ;
Et même l'embraſſer en préſence de tous,
Puiſque ma flâme eſt juſte & qu'il eſt mon époux.

DAMIS.

Ah ! c'eſt un guet-appens !

LA COMTESSE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

LUCINDE, *à la Comteſſe.*

Je vous frappe à regret par l'endroit le plus tendre ;
Mais puiſqu'il faut trancher les diſcours ſuperflus,
Des motifs importans qui ne ſubſiſtent plus
Me forçant à tenir notre union cachée,
De vous déſabuſer m'ont tantôt empêchée.

DAMIS, *à Lucinde.*

Mais l'ingrat dont tantôt vous vous plaigniez ſi fort ?

LUCINDE.

C'eſt mon mari, Monſieur, que j'accuſois à tort.

DAMIS.

Ce coup pour tous les deux eſt aſſommant, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Il cauſe ma ſurpriſe, & non pas ma triſteſſe.
Je vois cette union d'un regard de pitié,
Et Dorante eſt puni, puiſqu'il eſt marié.
Pour m'en dédommager, j'ai plus d'une conquête.
J'ai fait dans ce Château préparer une fête ;
Je veux, pour faire voir que je ris de ces nœuds,
Je veux qu'à l'inſtant même elle ſerve pour eux.
Je prétends, qui plus eſt, y danſer la premiere,

DAMIS.

Je vous imiterai, c'eſt la grande maniere.

ORONTE, *à Damis.*

Hé ! bien, l'évenement a trompé ton eſpoir :
Dorante à la Comteſſe a plû ſans le vouloir ;
Il poſſede Lucinde, & j'épouſe ta brune.
De trois Belles, mon cher, te voilà ſans aucune.

DAMIS.

Va, je ne me tiens pas encore pour battu,
Mes charmes prévaudront ſur toute leur vertu.
(A la Comteſſe.)
L'affront nous eſt commun, & ma cauſe eſt la vôtre ;

LA COMTESSE.

Oui pour venger nos droits, liguons-nous l'un & l'autre.

DAMIS

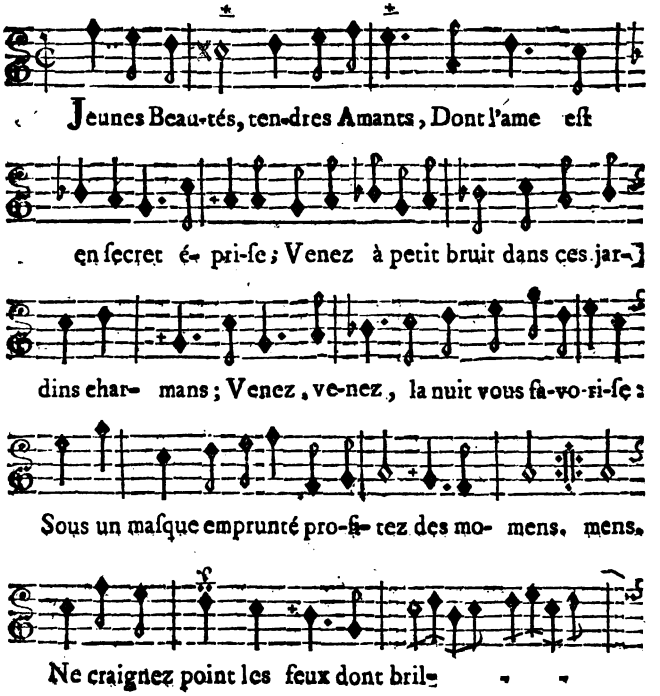
Nous ſommes beaux tous deux ; employons nos attraits
Pour ôter à l'hymen les vols qu'il nous a faits.
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres flammes :
Ayez ſoins des maris, je me charge des femmes.

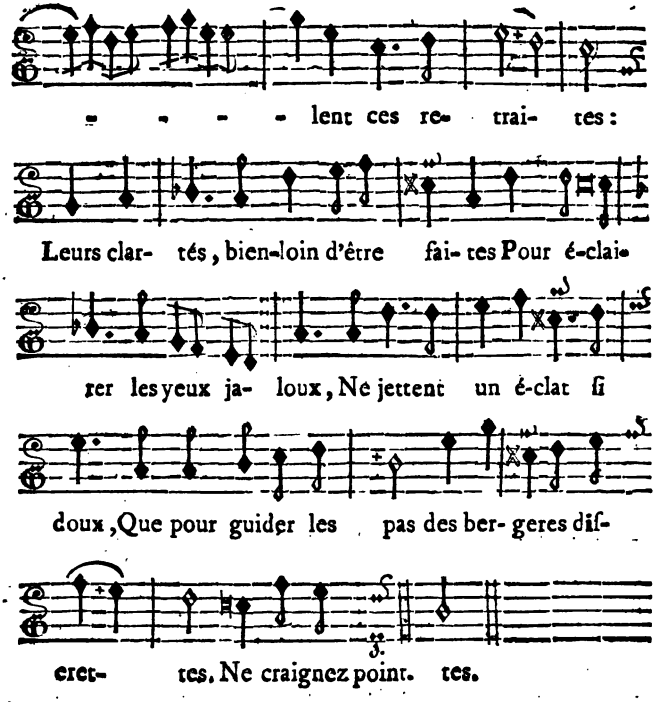
SCENE DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR, LES DANSEURS, LES DANSEUSES.

LE CHANTEUR.

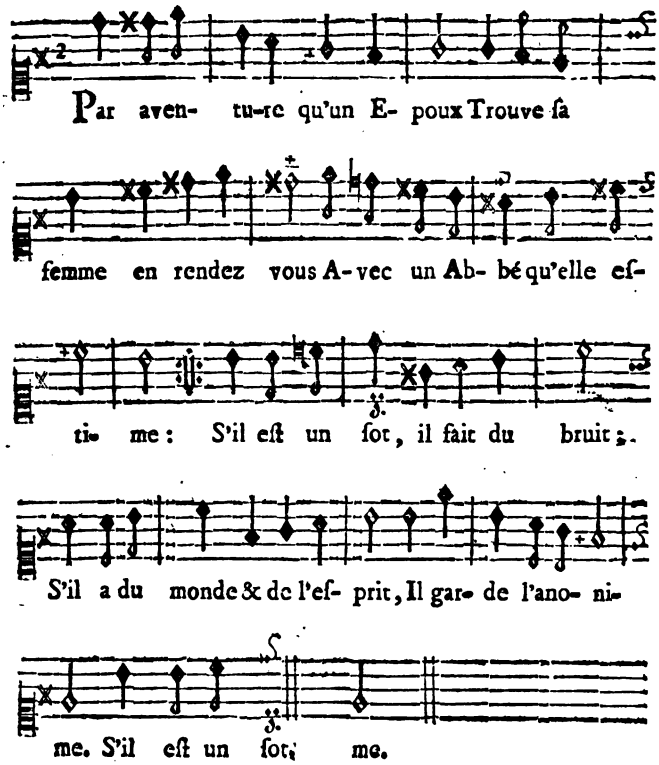



lent ces re- trai- tes:
Leurs clar- tés, bien-loin d'être fai- tes Pour é-clai-
rer les yeux ja- loux, Ne jettent un é-clat ſi
doux, Que pour guider les pas des ber- geres diſ-
eret- tes. Ne craignez point. tes.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

PREMIER COUPLET.



II.

Que ſur un Ouvrage goûté
Un Rimeur ſoit félicité,
A l'avouer l'orgueil l'anime :
Mais Auteur d'un couplet mordant,
S'il en reçoit un prix cuiſant,
Il garde l'anonime.

III.

Quand d'un Objet ſage, eſtimé,
On a le bonheur d'être aimé,
A s'en vanter l'orgueil anime :
Mais qu'un tendron chaſſé des chœurs,
Faſſe payer cher ſes faveurs,
On garde l'anonime.

V.

Qu'un Gaſcon parvienne aujourd'hui
Par le beau ſexe ſon appui,
Son diſcours bruyant nous l'exprime :
Mais au jeu, par un art heureux,
S'il corrige le ſort fâcheux,
Il garde l'anonime.

AU PARTERRE.

Si par bonheur la Piéce a pris,
Meſſieurs, par un aimable *bis*,
Que votre bouche nous l'exprime;
Si l'Ouvrage ne vous plaît pas,
Arlequin vous prie, en ce cas,
De garder l'anonime.

FIN.

Forgeot, Nicolas Julien

L'AMOUR CONJUGAL,

OU

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

par Forgeot

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens ITALIENS *ordinaires du Roi, le 23 Janvier 1781.*

Prix, 1 liv. 4 sols.

Lever de rideau assez gentil; action vivement menée.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRÉSIDENT.	*M. Roſiere.*
LA PRÉSIDENTE.	*Mme. Gontier.*
ROSALIE, Pupille du Préſident.	*Mme. Julien.*
FLORVILLE, Neveu du Préſident.	*M. Raymond.*
LA FLEUR, Valet de Florville.	*M. Valleroy.*

La Scène eſt chez le Préſident.

L'AMOUR CONJUGAL,

OU

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

PARBLEU ! oui. Il ne manqueroit plus que d'ajouter cette ſeconde ſottiſe à la première. Oh ! non, non.

LA PRÉSIDENTE.

Monſieur le Préſident.

LE PRÉSIDENT.

Madame la Préſidente, vous avez bien du pouvoir ſur moi, mais vous ne parviendrez jamais à juſtifier mon Neveu.

LA PRÉSIDENTE.

Je ſuis la première à m'oppoſer à ce mariage.

LE PRÉSIDENT.

Nous voilà d'accord.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, ſur ce point. Mais je ne puis le blâmer d'avoir pris le parti des armes.

LE PRÉSIDENT.

Je le crois bien, vraiment : c'eſt vous & votre Pupille qui avez nourri ſa belle paſſion pour cet état. Mais voilà les femmes ! on n'eſt rien ſi l'on n'eſt Militaire, & riche ou non, il faut s'eſtimer fort heureux avec un uniforme.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ſon père a ſervi, & par conſéquent il devoit..

LE PRÉSIDENT.

Il devoit ſe ſoumettre à mes volontés, il auroit eu ma Charge.

LA PRÉSIDENTE.

Tout le monde ne peut pas être de Robe. Il faut auſſi....

LE PRÉSIDENT.

Tenez, ma chère amie, la ſottiſe eſt faite, une plus longue diſcuſſion eſt inutile. Après vingt ans de mariage, c'eſt la première altercation un peu vive que nous ayons eue, je ne vous en aime pas moins.

LA PRÉSIDENTE.

J'en ſuis perſuadée.

LE PRÉSIDENT.

Je me ſuis un peu trop emporté contre vous en préſence de mon Neveu ; mais il m'avoit irrité, & la mauvaiſe humeur que je vous ai témoignée aggrave encore ſes torts. Pardon, cette petite querelle ne doit point altérer votre tendreſſe pour moi ; vous connoiſſez la mienne.

LA PRÉSIDENTE.

Douteriez-vous de mes ſentimens ?

LE PRÉSIDENT.

Non, non. Je ne vous fais aucuns reproches.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous ne m'en ferez jamais.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt moi ſeul qui ſuis coupable, ou plutôt mon Neveu. La concluſion de tout ceci, c'eſt qu'il aime ma Pupille, & qu'il ne l'aura point, parce qu'il m'a déſobéi, qu'il eſt trop jeune encore, ſans expérience ; enfin, qu'il n'a point une fortune ſuffiſante pour contracter de pareils engagemens lorſque ſon état n'eſt point fait. Voilà, je crois, plus de motifs qu'il n'en faut pour perſiſter dans nos refus.

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute.

LE PRÉSIDENT.

Le tout eſt de leur apprendre nos dernières réſolutions.

LA PRÉSIDENTE.

Il faudroit un peu les ménager.

LE PRÉSIDENT.

Leur amour eſt ſi vif!

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'eſt aſſez naturel.

LE PRÉSIDENT.

Oui, Roſalie n'a que dix-huit ans.

LA PRÉSIDENTE.

Florville n'en a que vingt.

LE PRÉSIDENT.

Elle eſt aimable.

LA PRÉSIDENTE.

Il eſt bien fait.

LE PRÉSIDENT.

Elle eſt douce, polie.

LA PRÉSIDENTE.

Il eſt tendre, complaiſant.

LE PRÉSIDENT.

Je l'aime tout-à-fait.

LA PRÉSIDENTE.

Moi, pareillement.

LE PRÉSIDENT.

Ce ſeroit la ſacrifier que de les unir ſi jeunes, & je veux que ma Pupille ſoit heureuſe.

LA PRÉSIDENTE.

Et Florville auſſi.

LE PRÉSIDENT.

Oh! Florville! Florville..... Vous êtes trop bonne, ma chère épouſe, vous faites toujours ſon éloge.

LA PRÉSIDENTE.

Le voici.

SCENE II.

LES MÊMES, FLORVILLE.

LE PRÉSIDENT.

AH! nous parlions de vous, Monſieur, & de votre amour pour Roſalie. Vous ſavez nos intentions à ce ſujet, conformez-vous-y. Juſqu'à préſent toutes vos inſtances ont été vaines, de nouvelles le ſeroient encore. Attendez l'âge, la raiſon & le brevet de Capitaine, alors ſi vous perſiſtez, on pourra vous unir. (*Ils ſortent.*)

SCENE III.

FLORVILLE, *ſeul.*

LES barbares! Je ne le vois que trop, toutes nos prières ſeroient inutiles. Dans mon déſeſpoir je ſuis capable de tout. Ah! ſi j'oſois!.... Si Roſalie conſentoit....

SCENE IV.

FLORVILLE, ROSALIE.

FLORVILLE.

AH, Roſalie !

ROSALIE.

Eh bien ?

FLORVILLE.

Ils ſont inexorables.

ROSALIE.

Il faut leur obéir.

FLORVILLE.

Quoi ! leur cruauté....

ROSALIE.

Quel moyen de nous y ſouſtraire ?

FLORVILLE.

Quel moyen ! Il en eſt cent. De la réſolution, & nous ſerons heureux malgré tous leurs refus.

ROSALIE.

Comment ?

FLORVILLE.

Vous n'approuverez pas mon projet.

ROSALIE.

S'il eſt raiſonnable....

FLORVILLE.

En doutez-vous ?

ROSALIE.

Un peu. Quel eſt-il ?

FLORVILLE.

Très-ſimple.

ROSALIE.

Encore ?

FLORVILLE.

Vous ne devinez pas.

ROSALIE.

Non.

FLORVILLE.

Eſſayez.

ROSALIE.

Je me rends.

FLORVILLE.

Si vous m'aimiez....

ROSALIE.

Eh bien ?

FLORVILLE.

On a vu des Amans.... M'entendez-vous ?

ROSALIE.

Pas encore.

FLORVILLE.

Pour fuire la perſécution....

ROSALIE.

Je commence.

FLORVILLE.

Et vous y conſentez !

ROSALIE.

Achevez.

FLORVILLE.

Le reſte va de ſuite. Mon Oncle & la Préſidente

s'oppoſent à notre mariage. Pour les décider en notre faveur, j'ai pleuré, crié, prié, tempêté, le tout inutilement. Je ne vois plus que deux partis à prendre ; ou mourir de mon déſeſpoir, ou vous engager à me ſuivre. Mourir eſt un peu violent, me ſuivre eſt beaucoup plus ſimple. Je vous le propoſe, vous l'acceptez, nous partons, je vous épouſe. Comme il n'y a plus de remède, mon Oncle nous pardonne, nous revenons auprès de lui, & nous ſommes heureux. D'après ce plan, dites encore que je ne ſuis pas raiſonnable.

ROSALIE.

Je ne le ſerai donc point, moi ; car je vous réponds de ne pas l'adopter.

FLORVILLE.

Pourquoi ?

ROSALIE.

Je vous aime, Florville....

FLORVILLE.

Vous m'aimez ! & vous refuſez....

ROSALIE.

Écoutez, écoutez. Je vous aime. Mais croyez-vous que l'amour doive étouffer dans mon cœur les ſentimens de l'honnêteté & de la reconnoiſſance ? Que diroit-on de moi ? Vous voudriez que je quittaſſe la Préſidente qui m'a ſervi de mère ?....

FLORVILLE.

Je quitte bien mon Oncle, moi.

ROSALIE.

C'eſt que vous n'avez pas réfléchi.

FLORVILLE.

Je n'ai fait que cela toute la matinée.

ROSALIE.

Quel étourdi !

SCENE V.

LES MÊMES, LA FLEUR.

LA FLEUR.

VOUS vous querellez encore ?

FLORVILLE.

J'ai raiſon. Juges-en.

LA FLEUR.

Monſieur, c'eſt bien de l'honneur pour moi, aſſurément. Ma juſtice & ma probité ſont toutes les deux à votre ſervice.

FLORVILLE.

Outré des refus....

LA FLEUR.

Juſqu'ici vous m'avez accordé votre confiance, & j'oſe croire que vous ne vous en repentez pas.

FLORVILLE.

Te tairas-tu ?

LA FLEUR.

Parlez, Monſieur.

FLORVILLE.

Outré des refus du Préſident & de la Préſidente : ne pouvant renoncer à Roſalie, j'ai réſolu de la ſouſtraire à leur barbarie, & d'abandonner ces lieux avec elle. Ce parti me paroît le plus court & le plus ſage. Qu'en dis-tu ?

LA FLEUR.

Le plus court, oui : le plus ſage, non.

ROSALIE.

Vous voilà condamné.

FLORVILLE.

Tu n'es pas de mon avis ?

LA FLEUR.

Non, Monſieur.

FLORVILLE.

J'ai donc tort, ſelon toi ?

LA FLEUR.

J'en ai peur.

FLORVILLE.

Comment, malheureux !

LA FLEUR.

Ah ! Monſieur.

FLORVILLE.

Inſolent !

LA FLEUR.

Je me ſuis trompé.

FLORVILLE.

Coquin !

LA FLEUR.

Monſieur, vous m'en direz tant qu'à la fin vous aurez raiſon.

ROSALIE.

Encore une preuve de ſageſſe.

FLORVILLE.

Comment! un maraut qui prétend avoir plus d'eſprit que ſon maître!

LA FLEUR.

Cela ne m'arrivera plus.

FLORVILLE.

Qui abuſe de mes bontés.

LA FLEUR.

J'étois un téméraire.... Mais, Monſieur, je n'enviſageois que votre avantage, & j'avois conçu moi-même un deſſein un peu moins prompt à la vérité, mais beaucoup plus ſûr.

ROSALIE.

Lequel?

LA FLEUR.

Ah! Mademoiſelle, je me garderai bien d'en faire part à Monſieur.

FLORVILLE.

Explique-toi.

LA FLEUR.

Monſieur, je reſpecte trop vos idées pour vous parler des miennes.

FLORVILLE.

Quel eſt ce projet?

LA FLEUR.

Le vôtre eſt excellent. Enlevez, Monſieur, enlevez, c'eſt le plus court.

FLORVILLE.

Le tien eſt peut-être meilleur.

LA FLEUR.

Eh quoi, Monſieur, voudriez-vous ſuivre les conſeils d'un maraut ?

FLORVILLE.

La Fleur.

LA FLEUR.

D'un coquin ?

ROSALIE.

Par amitié pour moi.

LA FLEUR.

D'un malheureux ?

ROSALIE *lui offrant ſa bourſe.*

Prends, & parle.

LA FLEUR.

Ce n'eſt pas vous qui avez fait la faute, Mademoiſelle, ce n'eſt pas à vous à la réparer.

ROSALIE.

Ne me refuſe pas.

LA FLEUR.

C'eſt par obéiſſance..... Mais pour Monſieur Florville....

FLORVILLE.

Tu m'en veux donc ?

LA FLEUR.

Comment, Monſieur ! M'attaquer dans mon honneur ! Ternir ma réputation !

FLORVILLE *lui donnant ſa bourſe.*

Je me rétracte.

LA FLEUR.

Ah!... Je puis parler maintenant. Mademoiſelle s'oppoſant à votre deſſein, bon ou mauvais, vous ne pouvez plus l'exécuter : voici le mien. D'abord paroiſſez tous deux renoncer l'un à l'autre.

ROSALIE.

Où cela nous menera-t-il ?

LA FLEUR.

Attendez, Mademoiſelle. Il faut que vous diſiez à Madame la Préſidente que ſon amitié vous paroiſſant préférable à tout, vous oubliez Monſieur, que vous y renoncez entièrement. De ſon côté, mon Maître en dira autant à Monſieur ſon Oncle.

ROSALIE.

Si l'on nous prenoit au mot ?

LA FLEUR.

Laiſſez-moi faire ; me le promettez-vous ?

ROSALIE.

Oui, puiſqu'il le faut.

LA FLEUR.

Fort bien. Monſieur le Préſident eſt un peu crédule ; Madame la Préſidente a l'eſprit ſoupçonneux, & leur tendreſſe mutuelle, jointe à ces deux qualités, aſſurent la réuſſite de mon projet.

LE PRÉSIDENT *en dehors.*

La Fleur, la Fleur.

LA FLEUR.

Voici Monſieur le Préſident. Retirez-vous, Mademoiſelle, & ſuivez mes conſeils. Vous,

Monſieur, revenez dans un moment, & connoiſſez mieux vos gens une autre fois.

FLORVILLE.

La Fleur, je ſuis fâché....

LA FLEUR.

Parbleu! oui. C'eſt bien-là le moment d'une explication. Décampez tous deux, décampez.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

LA FLEUR, *ſeul.*

ALLONS, du cœur. Mon plan eſt bon. L'exécution n'en eſt pas facile, mais le ſuccès en ſera plus glorieux. Chut.

SCENE VII.

LA FLEUR, LE PRÉSIDENT.

LA FLEUR.

AH! qui l'auroit pu croire!

LE PRÉSIDENT.

La Fleur, que fait mon Neveu?

LA FLEUR.

Quelle ingratitude!

LE PRÉSIDENT

LE PRÉSIDENT.

Je le croyois avec toi.

LA FLEUR.

Trahir ſon bienfaiteur!

LE PRÉSIDENT.

De qui parles-tu?

LA FLEUR.

Ah! Monſieur, je vous demande pardon, je ne vous voyois pas.

LE PRÉSIDENT.

A qui en as-tu donc?

LA FLEUR.

Rien.

LE PRÉSIDENT.

Tu déclamois.

LA FLEUR.

C'eſt mon Maître....

LE PRÉSIDENT.

Mon Neveu! qu'a-t-il fait?

LA FLEUR.

Vous ne conſentez pas à ſon mariage avec Roſalie?

LE PRÉSIDENT.

Un Sous-Lieutenant ſonger à ſe marier; oh, il a le tems d'attendre. Eh bien.

LA FLEUR.

Eh bien, Monſieur, perſuadé de la bonté de vos raiſons, il s'y rend aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Bien vrai?

LA FLEUR.

Foi d'homme d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Ah, la Fleur! quelle heureuſe nouvelle! Quoi! il renonce à Roſalie?

LA FLEUR.

Pour toujours.

LE PRÉSIDENT.

En ſais-tu la raiſon?

LA FLEUR.

Je m'en doute.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt ſûrement le deſir de me plaire une fois. Je lui ſais bon gré de cette obéiſſance, il n'y perdra pas.

LA FLEUR.

Ah! Monſieur! je crains bien d'avoir deviné ſon motif.

LE PRÉSIDENT.

Quel eſt-il?

LA FLEUR.

Ne m'interrogez pas.

LE PRÉSIDENT.

Dis, dis, mon ami.

LA FLEUR.

Eh bien, Monſieur. Mais non, c'eſt mon Maître, & je ne dois point le trahir.

LE PRÉSIDENT.

A t'entendre, on diroit que c'eſt quelque choſe de grave.

LA FLEUR.

Il eſt trop vrai.

LE PRÉSIDENT.

Et tu balances !

LA FLEUR, *après un ſilence.*

Non, Monſieur.... il eſt de mon devoir de ne vous rien cacher. C'eſt mon Maître, à la vérité ; mais votre intérêt l'emporte.

LE PRÉSIDENT.

Tu m'allarmes.

LA FLEUR.

Apprenez.... que Florville ne refuſe Roſalie que parce qu'il eſt amoureux de, ...

LE PRÉSIDENT.

Amoureux ! Tant-pis. Mais le mal n'eſt pas ſi grand....

LA FLEUR.

Ah, Monſieur ! ſi vous connoiſſiez la perſonne, vous changeriez bientôt d'avis.

LE PRÉSIDENT.

Eſt-elle aimable ?

LA FLEUR.

Mais oui.

LE PRÉSIDENT.

Jeune ?

LA FLEUR.

Mais non.

LE PRÉSIDENT.

Riche ?

LA FLEUR.

Autant que vous.

LE PRÉSIDENT.

De ma connoiſſance ?

LA FLEUR.

Je vous en réponds.

LE PRÉSIDENT.

Comment s'appelle cette aimable fille ?

LA FLEUR.

Elle n'eſt plus fille.

LE PRÉSIDENT.

Elle eſt donc veuve ?

LA FLEUR.

Pas encore.

LE PRÉSIDENT.

Elle eſt mariée ?

LA FLEUR.

Tout juſte.

LE PRÉSIDENT.

Tant mieux, mon ami, tant mieux.

LA FLEUR.

Comment, tant mieux !

LE PRÉSIDENT.

Eh oui. Si elle eſt honnête, il faudra qu'il y renonce.

LA FLEUR.

Et dans l'autre cas, vous ſouffririez donc ?...

LE PRÉSIDENT.

Quoi !

LA FLEUR.

Quelqu'intrigue ſecrette ?

LE PRÉSIDENT.

Moi ! ſouffrir qu'il portât le trouble & l'infortune dans une famille ? qu'il oſât profaner le plus ſacré de tous les liens ! Jamais.

LA FLEUR.

Ma foi, Monſieur, quand vous ſauriez quelle eſt la perſonne, vous ne parleriez pas mieux.

LE PRÉSIDENT.

Y ſuis-je attaché ?

LA FLEUR.

Fortement.

LE PRÉSIDENT.

Son nom ?

LA FLEUR.

C'eſt un myſtère.

LE PRÉSIDENT.

Pour moi ?

LA FLEUR.

Si mes ſoupçons ſont bien fondés, vous devez l'ignorer plus que tout autre.

LE PRÉSIDENT.

Dis toujours. C'eſt....

LA FLEUR.

Ah, Monſieur !

LE PRÉSIDENT.

Achève.

LA FLEUR.

C'eſt....

LE PRÉSIDENT.

Qui ?

LA FLEUR.

Madame....

LE PRÉSIDENT.

Madame?

LA FLEUR.

La Préſidente.

LE PRÉSIDENT.

Ma femme!

LA FLEUR.

Oui, Monſieur.... (*A part.*) Je le tiens.

LE PRÉSIDENT.

Ma femme! Mais en es-tu ſûr?

LA FLEUR.

J'ai de fortes raiſons pour le croire.

LE PRÉSIDENT.

Ma femme!

LA FLEUR.

J'ai employé toutes les ruſes imaginables pour lui arracher l'aveu de ſon amour; il ne l'a pas fait préciſément, mais il lui eſt échappé certain mot qui ne me permettent plus d'en douter.

LE PRÉSIDENT.

Il eſt vrai qu'autrefois elle étoit bien ſéduiſante. La meilleure tête couroit des riſques auprès d'elle.

LA FLEUR.

Il faut que mon Maître ait perdu la ſienne; car, entre nous, Madame la Préſidente ſeroit ſa mère.

LE PRÉSIDENT.

Ah! pas tout-à-fait.

LA FLEUR.

Madame la Préſidente n'a plus aſſez d'attraits....

LE PRÉSIDENT.

Mais ſi. —

LA FLEUR.

Pour fixer un jeune homme.

LE PRÉSIDENT.

Elle n'eſt pas mal encore.

LA FLEUR.

Enfin ſoit ſes talens, ſoit ſon eſprit....

LE PRÉSIDENT.

Tu ſais qu'elle en a beaucoup.

LA FLEUR.

C'eſt un homme confiſqué.

LE PRÉSIDENT.

Oui-dà !

LA FLEUR.

Amoureux pour la vie.

LE PRÉSIDENT.

J'en ſuis fâché, car je la connois & je ferois ſerment....

LA FLEUR.

Ne jurez pas, Monſieur, il n'en ſera ni plus ni moins.

LE PRÉSIDENT.

Après vingt ans de l'union la plus parfaite, je ſuis ſûr de ſon cœur.

LA FLEUR.

Ah ! Monſieur, un Amour conjugal de vingt ans eſt bien près de ſa tombe.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! tu pourrois ſoupçonner la Préſidente ?

LA FLEUR.

Si vous me le défendez, Monſieur, je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais Florville ! Je n'en reviens pas. Pourquoi donc toutes ces inſtances au ſujet de Roſalie ?

LA FLEUR.

Pour mieux cacher ſon jeu.

LE PRÉSIDENT.

Il eſt vrai qu'il n'a pas inſiſté tantôt.

LA FLEUR.

Vous voyez.

LE PRÉSIDENT.

Notre refus a paru l'affecter beaucoup moins que les autres fois.

LA FLEUR.

Je le crois bien.

LE PRÉSIDENT.

En vérité, j'en doute encore, &.... il faut que je m'inſtruiſe par moi-même.

LA FLEUR.

Le voici. Permettez....

LE PRÉSIDENT.

Reſte, la Fleur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, FLORVILLE.

LE PRÉSIDENT.

APPROCHEZ, Florville, approchez.

FLORVILLE.

Mon Oncle....

LA FLEUR, *à Florville.*

Ne parlez que d'après moi.

FLORVILLE.

Oui.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Je me charge de le faire jaſer.

LE PRÉSIDENT.

Bon.... J'apprends avec joie, mon cher Neveu, que vous n'aimez plus Roſalie.

FLORVILLE.

Moi !... (*Regardant la Fleur.*) Non, Monſieur, je ne l'aime plus.

LE PRÉSIDENT.

De ſorte que ſi je vous la propoſois maintenant....

LA FLEUR.

Monſieur la refuſeroit.

FLORVILLE.

Vous décidez vîte.

LE PRÉSIDENT.

La refuſeriez-vous ?

LA FLEUR.

Rien n'eſt plus ſûr. Vous voyez, Monſieur m'approuve.... (*bas.*) Refuſez donc.

FLORVILLE *regardant la Fleur.*

Monſieur, je dois la refuſer.

LE PRÉSIDENT.

Vous devez !

LA FLEUR, *au Préſident.*

Vous ai-je menti tantôt ?

LE PRÉSIDENT.

(*Bas.*) Je commence à te croire.... (*A Florville.*) Vous aimez donc quelqu'un ?

LA FLEUR.

Sans doute.

FLORVILLE.

Oui. J'aime & beaucoup.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Vous l'entendez.

LE PRÉSIDENT.

Peut-on ſavoir quelle eſt cette inclination ?

LA FLEUR.

Une perſonne charmante ?

FLORVILLE.

Ah ! charmante.

LA FLEUR.

Que Monſieur connoît ?

FLORVILLE.

Qu'il voit tous les jours.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Tous les jours. Heim.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma foi.... (*A Florville.*) Et répond-on à votre amour?

FLORVILLE.

Je l'eſpère.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Quand un Amant diſcret dit qu'il eſpère, c'eſt qu'il eſt déjà ſûr.

LE PRÉSIDENT.

Enfin, êtes-vous aimé?

FLORVILLE.

Monſieur....

LE PRÉSIDENT.

Si j'en étois certain, alors....

FLORVILLE.

Eh bien, oui, Monſieur; & rien ne manqueroit à mon bonheur, ſi j'avois votre conſentement.

LE PRÉSIDENT.

Mon conſentement!... Ah! Monſieur le ſéducteur, vous croyez donc que j'ignore vos menées. Vous prétendez par un amour illégitime....

FLORVILLE.

Monſieur, rien n'eſt plus pur.

LE PRÉSIDENT.

Me deshonorer!

FLORVILLE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; & les nœuds du mariage....

LE PRÉSIDENT.

Le mariage ! de mon vivant !

FLORVILLE.

Si vous permettiez....

LE PRÉSIDENT.

Qu'il épouſe ma femme !

FLORVILLE.

Votre femme !

LA FLEUR.

Oui, ſa femme. Monſieur ſait vos intrigues.

FLORVILLE.

Moi !

LA FLEUR.

Tenez, Monſieur, voyez ſon air troublé, il vous dit tout.

FLORVILLE.

Je ne ſais où j'en ſuis.

LA FLEUR.

La vérité l'a confondu.

LE PRÉSIDENT.

Me voilà donc certain de leur perfidie ! Ma femme me tromper ! après tant de ſermens !

FLORVILLE.

Soyez ſûr....

LE PRÉSIDENT.

Je ne le ſuis que trop.

FLORVILLE.

Apprenez....

LE PRÉSIDENT.

Je ſais tout.

FLORVILLE.

Mon Oncle.

LE PRÉSIDENT.

Ton Oncle! ton Oncle!... La traîtreſſe! Ne me ſuis pas, malheureux! ne me ſuis pas.... ou.... Ah! qui l'auroit cru! (*Il ſort.*)

SCENE IX.

FLORVILLE, LA FLEUR.

FLORVILLE.

JE ſuis perdu.

LA FLEUR.

Tout va bien.

FLORVILLE.

Comment, miſérable!

LA FLEUR.

Pas d'injures, s'il vous plaît.

FLORVILLE.

Fourbe inſigne!

LA FLEUR.

Il eſt vrai; mais c'eſt pour vous ſervir.

LA PRÉSIDENTE.

L'obſtination de Monſieur le Préſident n'eſt pas naturelle.

LA FLEUR.

Elle eſt forte.... (*A part.*) De la jalouſie ! Profitons-en.

LA PRÉSIDENTE.

Lui, dont le caractère eſt ordinairement ſi doux, avec quelle chaleur ne s'eſt-il pas oppoſé à ce mariage ?

LA FLEUR.

Je ſens bien que toutes ces réflexions pourroient allarmer un eſprit ſoupçonneux. Mais vous, Madame !

LA PRÉSIDENTE.

Lorſque l'on aime....

LA FLEUR.

D'ailleurs la tendreſſe que Monſieur le Préſident vous témoigne tous les jours, ſuffiroit pour vous raſſurer.... Je ſais bien que c'eſt préciſément dans de certaines circonſtances qu'un mari affecte de paroître plus tendre.

LA PRÉSIDENTE.

Sûrement.

LA FLEUR.

Il eſpère par-là écarter tout ſoupçon.... Mais pour Monſieur le Préſident....

LA PRÉSIDENTE.

As-tu remarqué les ſoins qu'il a pour ſa Pupille ?

LA FLEUR.

LA FLEUR.

Ce ſont les ſoins d'un bon père qui.... Il eſt vrai qu'il en a beaucoup.

LA PRÉSIDENTE.

Que trop, ſans doute.

LA FLEUR.

Je ſuis loin de le blâmer, mais bien des gens pourroient l'interpréter à mal.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! ſi tu l'avois entendu parler de ſa Pupille! quelles expreſſions!... Elle eſt jolie, diſoit-il, douce, polie, aimable, je l'aime tout-à-fait.

LA FLEUR.

Oui-dà!

LA PRÉSIDENTE.

Ah, la Fleur!

LA FLEUR.

Ah, Madame! quelle pénétration!

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LA FLEUR.

Il eſt impoſſible de vous rien cacher.

LA PRÉSIDENTE.

Si tu ſais quelque choſe qui m'intéreſſe, tu dois me le dire.

LA FLEUR.

Non.

LA PRÉSIDENTE.

Tu connois ma tendreſſe pour mon mari, ne la trahis point.

LA FLEUR.

Je craindrois....

LA PRÉSIDENTE.

Dis moi tout, la Fleur, dis-moi tout; l'honneur t'y engage.

LA FLEUR.

L'honneur!

LA PRÉSIDENTE.

Oui, l'honneur.

LA FLEUR.

Ah, Madame! vous me prenez par mon foible.

LA PRÉSIDENTE.

Parle donc.

LA FLEUR.

En ce cas:..., Y ſuis-je bien obligé?

LA PRÉSIDENTE.

Eh oui.

LA FLEUR.

Eh bien, Madame; mais ne me vendez pas.

LA PRÉSIDENTE.

Eh non.

LA FLEUR.

Monſieur le Préſident m'a fait confidence de ſon amour pour elle.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, le ſcélérat!

LA FLEUR.

Et ſi j'ai tant balancé à vous en faire l'aveu, c'étoit pour ménager votre ſenſibilité.

LA PRÉSIDENTE.

La Fleur, je l'aime, & l'on n'outrage pas impunément une femme de ma qualité.

SCENE XII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

AH! Madame la Préſidente, vous voilà donc.

LA FLEUR.

Aie, aie.

LA PRÉSIDENTE, *à la Fleur.*

Ne crains rien.

LE PRÉSIDENT, *au même.*

Raſſure-toi.

LA FLEUR, *à part.*

C'eſt ici le coup de maître.

LE PRÉSIDENT.

Je ſuis inſtruit de votre conduite.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ignore pas la vôtre.

LE PRÉSIDENT.

Mais je ne ſuis pas de ces benêts de maris qui ſouffrent tout, Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ce n'eſt pas après vingt ans de mariage que je céderai la place à une autre, Monſieur le Préſident.

LE PRÉSIDENT.

La perfide!

LA PRÉSIDENTE.

Le traître !

LE PRÉSIDENT.

J'ai trop long-tems été votre dupe.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Sans doute.

LA PRÉSIDENTE.

Mes yeux ſont ouverts à la fin.

LA FLEUR, *à la Préſidente.*

Sûrement.

LE PRÉSIDENT.

Je ſais votre amour pour mon Neveu.

LA PRÉSIDENTE.

Moi ! grands Dieux !

LE PRÉSIDENT.

Démentez-moi, ſi vous l'oſez.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! ce n'eſt pas aſſez de me trahir !...

LA FLEUR, *à la Préſidente.*

Il cherche à s'excuſer par une fauſſe accuſation.

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Mais il ſe trompe..... N'eſpère pas, traître, en me ſuppoſant un amour que je ne reſſentis jamais, me faire excuſer ta tendreſſe pour Roſalie.

LE PRÉSIDENT.

Pour Roſalie !

LA FLEUR, *à la Préſidente.*

Il eſt anéanti.

LE PRÉSIDENT.

Ouf.

LA FLEUR, *au Préſident.*

Comme les femmes ont de l'eſprit pour ſe tirer d'un mauvais pas.

LE PRÉSIDENT.

Oui ; mais je vois l'artifice. Elle aime Florville, elle l'aime.

LA PRÉSIDENTE.

Tu le mériterois.

LA FLEUR, *au Préſident.*

C'eſt l'avouer.

LE PRÉSIDENT.

Ah!... m'en voilà convaincu.

LA FLEUR, *à part.*

Bravo.

LE PRÉSIDENT.

Je ne ſais ce qui me retient ; mais vous n'échapperez pas à ma vengeance.

LA PRÉSIDENTE *attendrie.*

Ah! Monſieur le Préſident, vous profitez de ma foibleſſe.

LE PRÉSIDENT *de même.*

Ah! Madame la Préſidente, vous abuſez de ma tendreſſe.

LA PRÉSIDENTE *avec force.*

Mais je ne dis plus qu'un mot. Souvenez-vous de mon rang, ſouvenez-vous de ce que vous me devez, ou redoutez tout de ma colère.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIII.

LE PRÉSIDENT, LA FLEUR.

LA FLEUR.

AH!

LE PRÉSIDENT.

Quelle perfidie !

LA FLEUR, *à part.*

Vous n'êtes pas au bout.

LE PRÉSIDENT.

Je ne ſuis plus ſurpris de ce qu'elle s'oppoſoit au mariage de Roſalie, & de l'éloge qu'elle faiſoit de mon Neveu.

LA FLEUR.

Elle avoit ſes raiſons.

LE PRÉSIDENT.

Ah, la Fleur ! que je ſuis malheureux !

LA FLEUR.

Ah ! Monſieur, ne m'en parlez pas ; cela me fend le cœur. Que va dire le monde ?

LE PRÉSIDENT.

Ce n'eſt pas lui que je crains.

LA FLEUR.

Et votre honneur ?

LE PRÉSIDENT.

Mon honneur dépend de moi & non pas des ſottiſes de ma femme.

LA FLEUR.

Mais le préjugé.

LE PRÉSIDENT.

Mon ami, ſauvons les apparences. Ah! ſi j'oſois me livrer à ma fureur! Mais mon état.... ma Robe m'oblige de ſouffrir quelque choſe.

LA FLEUR.

Sûrement.

LE PRÉSIDENT.

De la prudence, mon ami, de la prudence; dans ces ſortes d'affaires, le ſecret eſt toujours le meilleur.... Mais ma tendreſſe pour elle.... ma tendreſſe! Ah! la Fleur, je l'aime.

LA FLEUR.

Tant pis.

SCENE XIV.

LES MÊMES, FLORVILLE.

FLORVILLE, *au fond du Théâtre.*

QUE fait la Fleur? Il eſt avec mon Oncle, écoutons.

LA FLEUR.

Si vous aviez prévu que Florville pût aimer la Préſidente?

LE PRÉSIDENT.

Ah! mon ami, je l'aurois marié.

LA FLEUR.

Je le crois.

LE PRÉSIDENT.

Et de bien bon cœur; mais il n'eſt plus tems.

FLORVILLE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

LA FLEUR.

L'étourdi!

FLORVILLE.

On peut tout réparer. Je n'aime point la Préſidente, cet amour eſt de l'invention de la Fleur; je n'aime, je n'adore que Roſalie, & un mot, un ſeul mot de votre bouche va rappeller le bonheur dans votre maiſon.

LE PRÉSIDENT.

Que dit-il?

LA FLEUR, *bas.*

Et vous le croyez !

LE PRÉSIDENT.

Je le voudrois, mais....

LA FLEUR, *bas.*

Eh, Monſieur, ne voyez-vous pas que tout cela ſe fait de concert avec Madame votre épouſe.

FLORVILLE.

Mon Oncle.

LA FLEUR, *bas.*

N'en ſoyez pas la dupe.

LE PRÉSIDENT.

(*A la Fleur.*) Non, mon ami.... Oh, vous l'avez trop bien refuſé tantôt, pour vous faire croire à préſent. Je ſais tout; la traîtreſſe elle-même a dévoilé ſa perfidie, & votre ruſe eſt inutile.

FLORVILLE.

Mon Oncle, demandez à la Fleur, il ſait la vérité.

LA FLEUR.

Oui, Monſieur, & rien n'eſt plus vrai que votre amour pour Madame la Préſidente.

FLORVILLE.

Comment, ſcélérat !

LA FLEUR.

Appellez-moi ſcélérat, peu m'importe. Vous êtes mon Maître, je le ſais; je ne ſuis qu'un miſérable Valet, mais j'ai de l'honneur. J'ai la confiance de Monſieur votre Oncle, & je veux la

mériter. Je riſque beaucoup en lui découvrant toutes vos manœuvres. Vous pouvez me chaſſer, je m'y attends, & j'aime mieux tout perdre que de tromper un brave homme, que de trahir ma conſcience, & de m'expoſer à des remords éternels.

LE PRÉSIDENT.

Viens, la Fleur, embraſſe-moi, mon ami.... Tu ne dis rien, perfide!

FLORVILLE.

Je reſte immobile.

LA FLEUR.

En voilà aſſez; laiſſez-le, Monſieur, je m'en charge.

FLORVILLE.

Eh quoi! vous croyez un miſérable?

LE PRÉSIDENT.

Tais-toi. Il ne te reſte plus qu'à vouloir noircir un honnête homme.

LA FLEUR.

Ah, Monſieur!

LE PRÉSIDENT.

Ne crains rien, la Fleur. Ta vertu m'eſt connue, & tu peux compter ſur ma reconnoiſſance.

LA FLEUR.

Je ne la mérite pas.

LE PRÉSIDENT.

Quel ſerviteur! quel ſerviteur.

(*Il ſort.*)

SCENE XV.

FLORVILLLE, LA FLEUR.

FLORVILLE.

EH bien, malheureux, es-tu content de tous les tours que tu m'as joués ?

LA FLEUR.

Pas encore.

FLORVILLE.

Tu vas en recevoir le juſte prix.

LA FLEUR.

Expliquons-nous avant.

FLORVILLE.

Point d'explication.

LA FLEUR.

Écoutez-moi, Monſieur.

FLORVILLE.

Non.

LA FLEUR.

Deux mots ſeulement. Vous me tuerez après ſi je n'ai pas raiſon.

FLORVILLE.

Parle.

LA FLEUR.

Vous n'êtes pas de ſang-froid, vous ne ſentirez pas bien toute la ſageſſe de ma conduite.

FLORVILLE.

Parle toujours.

LA FLEUR.

Eh bien, Monſieur, quand même Monſieur votre Oncle donneroit ſon conſentement à votre mariage, à quoi vous ſerviroit-il, puiſque Madame la Préſidente vous refuſe le ſien?

FLORVILLE.

Tout cela ne te juſtifie pas.

LA FLEUR.

On peut trouver un moyen pour obtenir les deux.

FLORVILLE.

Je n'attends plus. Écoute, je te pardonne.

LA FLEUR.

Bien obligé.

FLORVILLE.

Mais à une condition.

LA FLEUR.

Laquelle?

FLORVILLE.

C'eſt que tu m'aideras dans mon premier projet.

LA FLEUR.

Quel eſt-il?

FLORVILLE.

D'enlever Roſalie.

LA FLEUR.

(*A part.*) Bon, c'eſt ce que je demandois.... (*Haut.*) Oui, Monſieur; mais comment la déterminer.

FLORVILLE.

Cela te regarde.

LA FLEUR.

Et ſi elle n'y conſent pas ?

FLORVILLE.

Tu es un homme mort.

SCENE XVI.

LES MÊMES, ROSALIE.

LA FLEUR.

AH ! Mademoiſelle, venez me ſauver la vie.

ROSALIE.

Encore quelques nouvelles ſcènes.

LA FLEUR.

Mademoiſelle, je ſuis à l'article de la mort, mes jours dépendent d'un oui ou d'un non de votre bouche.

ROSALIE.

De quoi s'agit-il ?

LA FLEUR.

D'un rien.

ROSALIE.

Que faut-il faire ?

LA FLEUR.

Vous laiſſer enlever.

FLORVILLE.

Consentez-y.

ROSALIE.

Non, en vérité.

LA FLEUR.

Par pitié pour moi.... (*Bas.*) Vous ne risquerez rien.

FLORVILLE.

Je vous en conjure.

LA FLEUR.

Promettez toujours.... (*Bas.*) Je vous réponds qu'il ne vous enlevera pas.

FLORVILLE.

Ma chère Rosalie.

ROSALIE.

Mais....

LA FLEUR.

Promettez-lui, vous dis-je. Elle y consent. (*Bas.*) C'est seulement pour le contenter.... (*Haut.*) La nuit approche, rendez-vous ici tous les deux dans une demie heure, & tout sera prêt.

ROSALIE.

Mais, la Fleur.

LA FLEUR.

(*Bas.*) Fiez-vous à moi. (*Haut.*) Oui, Monsieur, je me charge de tout.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

AH! je vous retrouve encore, malheureux!

ROSALIE.

Quel emportement!

LE PRÉSIDENT.

Si je ne me retenois!... Sortez de ma préſence.

ROSALIE, *s'enfuyant.*

De tout mon cœur.

FLORVILLE.

Laiſſe-moi lui parler.

LA FLEUR.

Ce n'eſt pas là le moment, il eſt trop en colère.

LE PRÉSIDENT.

La Fleur.

LA FLEUR, *à Florville.*

Vous voyez, il m'appelle... (*Haut.*) En vain vous eſpérez me ſéduire, vous n'y parviendrez pas.

FLORVILLE.

Mais....

LA FLEUR.

Partez, Monſieur, partez.

SCENE XVIII.

LE PRÉSIDENT, LA FLEUR.

LA FLEUR.

AH, Monſieur! j'ai beſoin de toute ma vertu pour réſiſter à votre Neveu.

LE PRÉSIDENT.

Par quel haſard Roſalie eſt-elle avec lui?

LA FLEUR.

La pauvre fille eſt trop amoureuſe pour pouvoir le quitter, mais elle n'y gagne rien.

LE PRÉSIDENT.

Que je la plains!

LA FLEUR.

Je vous plains davantage.

LE PRÉSIDENT.

Oh, oui.

LA FLEUR.

Il y a bien d'autres choſes, ma foi.

LE PRÉSIDENT.

Encore!

LA FLEUR.

Vous ignorez le plus grand de tous vos malheurs.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

LA FLEUR.

LA FLEUR.

Connoiſſant le caractère de mon Maître, & craignant, avec raiſon, de nouvelles étourderies, je le ſuivois par-tout. Je voyois bien qu'il avoit formé quelques projets; mais j'étois loin de les pénétrer, lorſque je découvre que Dubois, votre Valet-de-Chambre, eſt du complot. Je m'empare de lui, je l'entraîne au cabaret, je le fais boire, je veux lui tenir tête, mais le chagrin.... Ah!... Enfin, le vin fait ſon effet; Dubois babille, j'apprends tout, je le quitte, je reviens, je vous trouve, & l'honneur m'ordonne de vous tout découvrir.

LE PRÉSIDENT.

Qu'eſt-ce que c'eſt, la Fleur?

LA FLEUR.

Monſieur, Madame la Préſidente a fait part de vos menaces à Monſieur Florville, & pour s'y ſouſtraire....

LE PRÉSIDENT.

Eh bien?

LA FLEUR.

Dans un moment....

LE PRÉSIDENT.

Dans un moment?

LA FLEUR.

Votre Neveu....

LE PRÉSIDENT.

Mon Neveu?

LA FLEUR.

Enlève....

LE PRÉSIDENT.

Ma femme !

LA FLEUR.

Juſtement.

LE PRÉSIDENT.

Grands Dieux ! les perfides ! Je cours....

LA FLEUR.

Arrêtez, Monſieur ; tout ſeroit perdu. Ils nieront le fait ; quelle preuve aurez-vous contre eux ?

LE PRÉSIDENT.

Aucune.

LA FLEUR.

Il eſt bien plus prudent de les ſurprendre enſemble.

LE PRÉSIDENT.

Le crois-tu facile ?

LA FLEUR.

Oui, Monſieur.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! mon ami, que d'obligations !

LA FLEUR.

J'entends quelqu'un. C'eſt peut-être, Madame la Préſidente.

LE PRÉSIDENT.

Tant mieux, je vais lui repréſenter....

LA FLEUR.

Gardez-vous-en bien.

LE PRÉSIDENT.

En deux mots.

LA FLEUR.

Tout ſeroit perdu, vous dis-je.

LE PRÉSIDENT.

Tu crois?

LA FLEUR.

Retirez-vous vîte, qu'elle ne ſoupçonne rien.

LE PRÉSIDENT.

Allons, la Fleur. Ah! ſans mon état, je n'agirois pas avec autant de modération.

(*Il ſort.*)

SCENE XIX.

LA FLEUR, *ſeul.*

A MERVEILLE. Monſieur le Préſident eſt dans mes filets, & dans le premier mouvement de ſa colère, la Préſidente croira facilement tout ce que je lui dirai.

(*Le jour diminue par dégré.*)

SCENE XX.

LA PRÉSIDENTE, LA FLEUR.

LA PRÉSIDENTE.

EH bien, la Fleur?

LA FLEUR.

Ah! Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'eſt devenu le traître?

LA FLEUR.

Je l'ignore.

LA PRÉSIDENTE.

Il me fuit.

LA FLEUR.

C'eſt, ſans doute, la honte d'avoir été découvert.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne ſais, mais tout m'allarme. Le ſilence qui règne dans ce Château....

LA FLEUR.

Eſt bien fait pour effrayer.

LA PRÉSIDENTE.

Cette abſence....

LA FLEUR.

Eſt de mauvais augure. D'ailleurs, cette chaiſe que j'ai apperçue tout-à-l'heure....

LA PRÉSIDENTE.

Une chaiſe!

LA FLEUR.

Oui, avec des chevaux de poſte qui ſont dans la première cour.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LA FLEUR.

Vous ne les avez pas vus?

LA PRÉSIDENTE.

Non vraiment.

LA FLEUR.

(*A part.*) Je le crois... (*Haut.*) Les ſoins que l'on a pris pour les faire entrer, l'air myſtérieux que l'on a employé, tout cela ne ſignifie rien de bon.

LA PRÉSIDENTE *effrayée.*

Quels ſont donc les projets de Monſieur le Préſident?

LA FLEUR.

Je les ignore, mais je les crains.

LA PRÉSIDENTE.

Mon cher la Fleur, ſi j'allois me jetter à ſes pieds, l'implorer....

LA FLEUR.

Vous gâteriez tout; & puis une femme de votre qualité, cela convient-il?...

LA PRÉSIDENTE.

Mais que faire à préſent?

LA FLEUR.

Écoutez: depuis quelques inſtans j'ai vu paſſer pluſieurs fois Roſalie, & je ſuis ſûr qu'ils ont rendez-vous en ces lieux. Attendez-les, ils ne tarderont pas.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle inhumanité!

LA FLEUR.

Sur-tout de la prudence. N'allez pas éclater que vous ne ſoyez bien certaine de votre fait. On vient; c'eſt peut-être lui, je vous laiſſe.

(*Il fait nuit.*)

SCENE XXI.

LA PRÉSIDENTE *ſur le devant de la Scène*, LA FLEUR & *le* PRÉSIDENT *au fond du Théâtre.*

LE PRÉSIDENT.

EST-CE toi, la Fleur?

LA FLEUR.

Oui, Monſieur. Elle eſt au rendez-vous.

LE PRÉSIDENT.

Déja !

LA FLEUR.

Contraignez-vous.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut bien.

(*La Fleur ſort.*)

SCENE XXII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, *chacun dans un coin du Théâtre.*

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

JE l'entends, l'ingrat !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

La perfide eſt preſſée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il eſt bien exact, le traître !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Mais que j'ai d'obligations à ce pauvre la Fleur !

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Sans la Fleur j'étois encore ſa dupe.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

L'honnête homme !

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

On tarde bien.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Pourquoi faut-il attendre ?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ah, ſi j'oſois !... Mais il n'eſt pas tems.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Ah ! ſi je m'en croyois !... Diſſimulons encore.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, FLORVILLE & ROSALIE *au fond du Théâtre.*

FLORVILLE.

DOUTEZ-VOUS de mon amour ?

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Le voilà.

ROSALIE.

Je vous crois ; mais....

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

C'eſt elle.

LE PRÉSIDENT.

Chut.

LA PRÉSIDENTE.

Paix.

FLORVILLE, *bas.*

Pourquoi donc réſiſter.

ROSALIE, *bas.*

Laiſſez-moi.

FLORVILLE, *bas.*

Je vous en conjure.

ROSALIE, *bas.*

Je tremble.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il ne tremble pas, lui.

FLORVILLE, *bas.*

Si nous tardons trop, nous ſerons découverts.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh, je t'en réponds.

ROSALIE, *bas.*

Mais, comment partir ?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Qu'entends-je ! Partir !

FLORVILLE, *bas.*

La Fleur nous attend.

ROSALIE, *bas.*

Allons donc.

LE PRÉSIDENT, *ſaiſiſſant Roſalie.*

Alte-là, Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE, *ſaiſiſſant Florville.*

Tout doux, Monſieur le Préſident.

ROSALIE & FLORVILLE.

Ah !

LE PRÉSIDENT.

Je vous tiens pour le coup.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi auſſi.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne m'échapperez pas.

LA PRÉSIDENTE.

Ni toi non plus.

LE PRÉSIDENT.

Une femme de votre âge !

LA PRÉSIDENTE.

Un homme de votre état !

LE PRÉSIDENT.

Partir avec un Sous-Lieutenant !

LA PRÉSIDENTE.

Enlever ſa Pupille !

SCENE XXIV ET DERNIERE.

LES MÊMES, LA FLEUR *avec des flambeaux.*

LE PRÉSIDENT, *voyant Roſalie.*

Où ſuis-je ?

LA PRÉSIDENTE, *voyant Florville.*

Que vois-je ?

LA FLEUR.

Mon ouvrage. Vous aimez Madame ; elle vous aime. Rien de plus faux que ce que j'ai dit à l'un & l'autre, tout céla part de-là. Je vous ai trompé, la félicité commune l'exigeoit. Vous vouliez ſéparer ces deux Amants, vous ſentez aujourd'hui ce qu'il en coûte quand on eſt ſur

le point de perdre ce que l'on aime ; & d'après cette épreuve, vous devez les unir, & pardonner à la Fleur, dont le premier desir est de vous voir tous heureux.

LE PRÉSIDENT.

Est-il bien véritable ?

LA PRÉSIDENTE.

N'est-ce point un songe ?

LE PRÉSIDENT.

Ah! ma chère Présidente !

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon cher Président !

LE PRÉSIDENT.

Vous, perfide !

LA PRÉSIDENTE.

Vous, volage !

LE PRÉSIDENT.

Et j'ai pu le croire !

LA PRÉSIDENTE.

Et j'ai pu le penser !

LE PRÉSIDENT.

Daignerez-vous m'excuser ?

LA PRÉSIDENTE.

Me le pardonnerez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Ah, coquin ! tu m'as fait passer de cruels momens ; mais la douceur de celui-ci me fait tout oublier.

FLORVILLE.

Mon cher Oncle.

ROSALIE.

Madame.

LA FLEUR.

Allons, Monſieur, vous qui leur donnez un ſi bel exemple de l'Amour conjugal, permettez-leur de vous imiter.

LE PRÉSIDENT.

Qu'en dites-vous, mon cœur ?

LA PRÉSIDENTE.

Et vous, mon ami ?

LE PRÉSIDENT.

Comme il vous plaira.

LA PRÉSIDENTE.

Dans un moment ſi doux, pourroit-on les refuſer ?

LE PRÉSIDENT.

Mes enfans, ſoyez unis, aimez-vous toujours & croyez que le vrai bonheur n'exiſte que dans la vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Et dans l'Amour conjugal.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Lieutenant-Général de Police, l'*Amour conjugal*, *Comédie en un Acte*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation, ni l'impreſſion. A Paris, ce 8 Décembre 1780, SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 11 *Décembre* 1780, *LENOIR.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

L'AMOUR FRANÇAIS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

ET EN VERS;

PAR M. ROCHON DE CHABANNES.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Comédie Françaiſe, le 17 Avril 1779.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

LA PRÉSIDENTE.	*Mde. Préville.*
LA MARQUISE DE SERNENTE.	*Mlle. Doligni.*
LE BARON DE NEUGERMAIN.	*M. Préville.*
DAMIS.	*M. Molé.*
UN DOMESTIQUE.	

La Scène eſt à Paris, chez la Préſidente.

L'AMOUR FRANÇAIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIERE.

LE BARON, LA PRÉSIDENTE.

LE BARON.

C'est un joli Sujet, qu'à plaiſir vous gâtez.
Ah, vous m'allez citer ſes bonnes qualités!
Je les ſais comme vous, & ne veux pas les taire;
Mais après? Votre Fils, ma Sœur, eſt Militaire,
Et n'a point cette ardeur, ce goût pour ſon état,
Qu'on devroit remarquer dans un jeune Soldat.

LA PRÉSIDENTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît, contre un Fils & ſa Mere,
Ce grand déchaînement, cette ſortie amere?
Parce qu'en tems de paix mon Fils tranquillement,
Au ſein de ſa famille, & non au Régiment,

A passé, par congé, la moitié de l'année ?

LE BARON.

Oui, voilà le sujet dont mon ame est peinée.
Il a sollicité malgré moi ce congé;
Il sollicite encor pour qu'il soit prolongé:
Et ce manque de zèle, en entrant au service,
Prévient fort mal un Corps qui ne rend plus justice.
Mon Neveu, j'en conviens, est brave & plein d'honneur,
Et nul impunément ne tâtera son cœur;
Mais ce n'est pas assez que d'avoir du courage,
Il faut de son métier faire l'apprentissage:
Et, le jour d'une affaire, un jeune homme est bien neuf,
Echappé de Paris ou bien de l'Œil-de-bœuf.
Encor si les plaisirs, l'ambition trompeuse
Enchaînoient seuls ici son ame impétueuse,
Je vous dirois, ma Sœur, ces erreurs n'ont qu'un tems:
Mais connoissez-vous bien ses secrets sentimens?
Il s'entête à vos yeux de Madame Sernente,
Ma parente & la vôtre, & qu'en femme prudente
Vous auriez dû laisser retourner en Quercy,
Au lieu de l'engager à demeurer ici.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, c'est une Veuve intéressante, aimable!

LE BARON.

Tant-pis!

LA PRÉSIDENTE.

C'est à ce goût, selon vous, si blâmable,
Que mon Fils, mon cher fils, qu'on ne reconnoît plus,
Doit tous ses agrémens, & même ses vertus.

Avant de la connoître & de la trouver belle,
D'aſpirer à lui plaire, & de penſer par elle;
C'étoit un étourdi, ſans raiſon, ſans maintien;
Frivole dans ſes goûts & dans ſon entretien,
Traitant les gens ſenſés d'eſprits viſionnaires,
Parlant chiens & chevaux quand on parloit d'affaires,
Louant avec excès ce qui faiſoit pitié.

LE BARON.

On revient de cela, honteux, mortifié,
Mais comment retirer, comment reſaiſir l'ame
D'un jeune homme brûlant pour une honnête-femme!
A quoi peut le mener ce penchant indiſcret?
Et puis ces amours-là ne ſont plus un ſecret,
Ma Sœur; & leur éclat, leur bruit défavorable
Pourroient ternir l'honneur d'une femme eſtimable.

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi donc! Elle eſt veuve, & peut fort bien, je croi,
En faveur de mon Fils diſpoſer de ſa foi.

LE BARON.

Le beau projet vraiment! La bonne extravagance!
Reſte à leur mettre en tête une telle alliance!

LA PRÉSIDENTE.

Je ne vous comprends pas.

LE BARON.

Damis a dix-neuf ans.

LA PRÉSIDENTE.

La Marquiſe vingt-deux.

LE BARON.

Rapports d'âge frappans.

Mais ſuivons votre idée, auſſi rare que neuve :
D'un Maréchal de Camp la Marquiſe eſt la veuve ;
Mon Neveu, votre Fils, eſt un beau Lieutenant
Que je lui paſſerois de choiſir pour amant ;
Mais pour époux, jamais.

LA PRÉSIDENTE.

Leur naiſſance eſt égale.

LE BARON.

Cela ne ſuffit point pour ôter le ſcandale,
Pour la juſtifier aux regards du Public.
Mais allons pied à pied ; raiſonner eſt mon tic.
Cet hymen pour Damis eſt-il un avantage ?
Eſt-il tems de ſonger à le mettre en ménage ?

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi non ! Cet hymen, qui vous fait tant de peur,
Peut mûrir ſa raiſon, peut captiver ſon cœur,
Le retirer des mains d'une folle jeuneſſe.....

LE BARON.

Imaginations d'une aveugle tendreſſe !
L'Hymen ne produit pas toujours un ſi grand bien ;
Un enfant marié ne dépend plus de rien :
Paſſant de la contrainte à l'extrême licence,
Il jouit de ſes droits avec effervescence ;
De là, nombre de goûts, de vœux illimités,
Sans ceſſe renaiſſans & ſans ceſſe écoutés :
L'Épouſe eſt négligée & d'abord ſe déſole ;
Mais le plaiſir bientôt l'entraîne & la conſole ;
Madame tient maiſon, & Monſieur n'en tient plus ;
Il va porter ailleurs ſes vœux irréſolus,

Et paſſant chez Phriné le vuide de ſa vie,
L'ingrat, dans ſon Hôtel dont l'aſpect ſeul l'ennuie,
Ne loge plus enfin auprès de ſa moitié,
Que ſes chiens, ſes chevaux, & ſes Valets de pied.
Madame va moins loin; mais le jeu, mais la table,
Mille frivoles goûts, pas un ſoin raiſonnable,
Achevent d'engloutir les biens de la maiſon:
En vain les grands parens & leur triſte raiſon
A ce couple étourdi veulent ſe faire entendre;
Ce ſont d'anciens tyrans, on n'en doit plus dépendre;
Et la Femme & l'Epoux, pour braver leurs avis,
Levent plus haut la tête, & font encore pis.
Mariez des enfans, & voilà leurs ménages.

LA PRÉSIDENTE.

Mariez des gens faits, ils ne ſont pas plus ſages.
Mais mon fils eſt né tendre, honnête, vertueux;
L'Hymen fortifiera ſon caractere heureux:
Epoux trop fortuné d'une femme accomplie,
Trouvant dans ſa maiſon les douceurs de la vie,
Il ſaura s'y fixer, y borner ſes plaiſirs.

LE BARON.

Et conſacrer ſes jours à d'innocens loiſirs.
Pour votre fils, ma ſœur, la belle perſpective
Que cette vie obſcure & lâchement oiſive!
Monſieur ſera fidele à l'Hymen languiſſant;
Et, content d'un ſouris, d'un regard careſſant,
Il oubliera ſa gloire avec ſa Pénélope.
Des gens à paſſion c'eſt l'exact horoſcope.
Non, ma Sœur, pour ce fils point d'Hymen, croyez-moi,
Avant qu'il ait ſervi ſa Patrie & ſon Roi:

C'eſt trop tôt l'aſſervir, s'il eſt ſenſible & ſage;
Trop tôt l'abandonner, s'il eſt vif & volage.
Défunt votre mari Préſident à Mortier,
Se maria fort jeune, & dût ſe marier:
Au grave Magiſtrat il faut une compagne;
Mais au jeune Officier il faut une campagne,
Des ſiéges, des combats, tout le train infernal;
Et ſur la breche enfin il devient Général.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON.

Vous venez à propos, Madame de Sernente;
Et je grondois ici la foible Préſidente,
Qui prétend que ſon Fils ſe dévoue à l'Hymen,
Et que vous conſentiez à lui donner la main.
Renvoyons cet enfant au Régiment.

LA MARQUISE.

Sans doute,
Et c'eſt-là mon avis.

LE BARON.

Que perſonne n'écoute,
Et que très-foiblement vous donnez à Damis;
Car il eſt, m'a-t-on dit, un peu de vos amis.

LA MARQUISE.

Damis eſt mon parent, & je rends avec joie
Juſtice à ſes vertus que chaque jour déploie :
Et quant à cet amour, ce ſentiment ſecret
Que me fait avouer votre ton indiſcret,
N'en ſoyez pas en peine, & ſachez le connoître ;
Il n'avilira point l'objet qui l'a fait naître,
Et je diſputerai de courage avec vous,
Pour engager Damis à s'éloigner de nous.

LE BARON.

Bon : mais, comme je pars peut-être ſous quinzaine,
Je veux que mon Neveu s'éloigne ſous huitaine,
Et me reçoive à Metz lorſque j'y paſſerai.
Que votre fils m'imite, & je le chérirai.
J'ai vécu ſans repos cinquante ans ſur la terre,
Miniſtre en tems de paix, Soldat pendant la guerre ;
Et juſques à la fin, indomptable Ecuyer,
Je veux tenir le pied ferme dans l'étrier.
Je pars pour Pétersbourg, où notre Cour m'envoie ;
Infirme, un peu gouteux ; mais j'y vais avec joie :
Et pour combattre encor, ou bien négocier,
Je ferois leſtement le tour du monde entier.
Voilà les ſentimens dont mon ame eſt nourrie :
Il faut vivre & mourir en ſervant ſa patrie.
(*à la Préſidente.*)
Adieu : nous reprendrons tantôt cet entretien,
Et devant votre fils, ſi vous le voulez bien.
Le Miniſtre à Paris donne ſon Audience ;
Je cours m'y préſenter ; c'eſt un moment d'abſence

Après quoi nous ferons partir le Lieutenant
Pour cette garniſon que vous redoutez tant.
(*à la Marquiſe.*)
Car je ſais ſon ſecret : inquiete, ſenſible,
Elle craint pour ſon fils cette épreuve terrible ;
Elle craint que Damis, à lui-même livré,
Et d'un eſſaim de fous ſans relâche entouré,
De ſes inſtructions oubliant les chapitres,
Ne s'amuſe à ſe battre, à caſſer quelques vitres,
A ſéduire, enlever les belles du canton,
Le commun uſufruit de chaque garniſon ;
Fadaiſes, qu'il faut bien paſſer à la jeuneſſe ;
Et quelques jours d'arrêts temperent ſon ivreſſe.
Meſdames, excuſez : comme un vieux Général,
Moi, j'ai mon franc-parler, & n'en uſe pas mal.
(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

LA PRESIDENTE, LA MARQUISE,

LA MARQUISE.

MADAME, vous voyez, que Monſieur votre Frere
N'eſt point du tout d'avis que mon couſin differe
De rejoindre ſon corps.

LA PRÉSIDENTE.

Hélas, oui, je le voi !

Mais mon frere n'eſt pas ſi ſenſible que moi ;
Il n'eſt pas effrayé de ce qui m'épouvante,
Des écarts, des erreurs d'une jeuneſſe ardente :
Sur cet article même il n'eſt pas délicat.

LA MARQUISE.

Non, parmi les devoirs, les vertus d'un Soldat,
Il a l'air quelquefois d'oublier la décence.
Mais moins légérement croyez que Damis penſe,
Madame, & vos vertus ont germé dans ſon cœur :
Calmez donc ſur ce point une injuſte frayeur,
Et diſpoſez Damis à cette longue abſence.
Mais redoutez ici la rude véhémence
Du Baron Neugermain : ſon ton d'autorité
D'un cœur indépendant bleſſeroit la fierté.
N'attendez pas qu'il parle, & parlez la premiere.

LA PRÉSIDENTE.

Eh, qu'obtenir d'une ame auſſi tendre que fiere !
Comment forcer mon fils à nous abandonner !
Suis-je même en état de le déterminer,
Quand je ſais, quand j'approuve...! Ah, ma fille !

LA MARQUISE.

Ah, ma mere !...

Oui, comme votre enfant je vous aime & révere ;
Mais je veux, mais je dois mériter en ce jour
Le nom, le tendre nom que m'offre votre amour.
Malgré l'opinion de Monſieur votre frere,
(Qui croit pouvoir tout dire & mourroit de ſe taire)
Je n'ai rien négligé, quoiqu'il pût m'en coûter,
Pour prouver à Damis qu'il devoit nous quitter.

Pourſuivons notre ouvrage, & redoublons de zele ;
Qu'il ſe rende à l'inſtant où ſon devoir l'appelle.
Je ne vous preſſe pas de me ſervir d'appui :
Mon orgueil a beſoin de le vaincre aujourd'hui ;
Je veux que ſes vertus & ſa délicateſſe,
Aux regards du Public excuſent ma tendreſſe ;
Qu'au ſentier de l'honneur, où marchent ſes pareils,
Il s'élance à grands pas, guidé par mes conſeils.
Voilà, lorſque l'amour, & je ne ſais quels charmes
Forcent le cœur d'un homme à nous rendre les armes,
L'uſage qu'il convient à notre vanité,
De faire hautement de notre autorité :
Enflammons nos amans d'un généreux courage ;
Rappellons dans leurs cœurs les vertus du vieux âge ;
Et formés par nos ſoins nous aurons des Epoux
Plus honorés du monde & plus dignes de nous.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez un courage, un zèle que j'admire
Et ne puis imiter... Il vient, je me retire.

(Elle fait quelques pas pour ſe retirer : Damis l'arrête.)

SCÈNE IV.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

(Avec la plus grande vivacité.) *(A ſa mere.)*

AH, Couſine, écoutez... ! Madame, où courez-vous?
Partagez mes tranſports dans des inſtans ſi doux :
Je ſuis dans une ivreſſe, une joie, un délire...
J'obtiens... Je puis reſter ; on vient de me l'écrire ;
Le Miniſtre permet...

LA PRÉSIDENTE *embarraſſée.*

Mon Fils, écoutez-nous.

DAMIS.

(Toujours dans l'ivreſſe.)

Encor ſix mois entiers avec elle, avec vous,
Auprès de la vertu, dans le ſein d'une mere...
(Appercevant l'air triſte de ſa mere.)
Mais quel accueil glacé ! quel air ſombre & ſévere !

LA PRÉSIDENTE.

Vous connoiſſez aſſez ma foibleſſe pour vous,
Damis ; &, ſi j'avois conſervé mon époux,
Je vous aurois choiſi, malgré vous & mon frere,
Un état plus conforme à l'amour d'une mere,
Plus tranquille en un mot que celui d'un guerrier.
Je ſentois bien les coups que ce noble métier

Porteroit mille fois à mon ame ſenſible.
Les tems ſont arrivés, & votre oncle inflexible
Prétend que votre état trop long-tems négligé
Veut que vous refuſiez la faveur d'un congé.
Je n'ai pas, j'en conviens, la force néceſſaire
Pour vous preſcrire ici ce que vous devez faire;
Mais écoutez, Madame, & ne négligez rien
Pour vous faire eſtimer d'un cœur tel que le ſien.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

EH mais, concevez-vous le Baron & ma mere,
Et qu'ils comptent tous deux ſur votre miniſtere
Pour me déterminer à ne pas accepter
Un congé, que j'ai cru pouvoir ſolliciter:
Démarche, en tems de paix, exempte de tout blâme,
Que connoiſſoit ma mere, & vous-même, Madame,
Oui, vous-même....

LA MARQUISE.

D'accord, mais parlons franchement,
Damis, l'avez-vous faite avec mon agrément?
Je vous ai dit cent fois, malgré votre colere....

DAMIS *l'interrompant,*

Que me reprochez-vous ? Qu'on déclare la guerre,
Je vole aux champs de Mars ; mais ſans nulle raiſon
Languir en tems de paix dans une garniſon,
Pour apprendre des riens que le Baron exalte,
A marcher en avant, reculer, faire halte,
Se mouvoir en tout ſens : exercice guerrier,
Travail pour un Soldat, jeu pour un Officier.
D'un homme il eſt aiſé de faire un automate.

LA MARQUISE.

Que de légéreté dans ce propos éclate.

DAMIS.

Oui, grondez-moi, j'ai tort ; mais auſſi le Baron
M'aigrit par ſes diſcours, ſes cris hors de ſaiſon.
De quel droit oſe-t-il, en ſa bîle éternelle,
Taxer de négligence un Soldat plein de zele ?
J'aime, que dis-je aimer, j'adore mon état,
Et je le remplirai ſans doute avec éclat.
Une carte à la main je ſuis nos Capitaines
Dans leurs invaſions ſavantes & ſoudaines ;
L'aſſiette de leurs camps, leurs marches, leurs combats,
A mes yeux vigilans ne ſe dérobent pas :
Nuit & jour je pâlis, en Amant de la Gloire,
Sur ces vaſtes tableaux que nous offre l'Hiſtoire ;
Sur les grands changemens que dans le monde entier
A produit quelquefois la valeur d'un Guerrier :
Je lis Folard, Vauban ; & quant à l'exercice,
Où mon Oncle trompé me croit encor novice,
Tous les jours en ſecret j'en prends une leçon,
Et je veux un matin commander le Baron.

LA MARQUISE.

J'aime cette folie, & ce ton militaire,
Voilà certainement, voilà ce qu'il faut faire
Pour ſe mettre au-deſſus de ſes nombreux Rivaux,
Et fixer promptement l'œil de ſes Généraux.
Mais aux gens prévenus, pour impoſer ſilence...

DAMIS.

Ah, ne me parlez pas d'une inutile abſence,
C'eſt le dernier congé que je demanderai.
(*D'un ton léger & tranchant ſur le précédent.*)
Mais puiſqu'il eſt venu, ma foi, je le prendrai.
(*tendrement & vivement.*)
Eh, comment vous quitter, & pour quel bien, Madame?
Que m'offre l'univers pour étouffer ma flamme?
Rien ne peut m'y charmer, rien ne m'y fait la loi;
Tout ce qui n'eſt pas vous eſt étranger pour moi;
Vous êtes de mes ſoins le but & le ſalaire,
Et mes vœux ſont remplis lorſque j'ai ſu vous plaire:
Joie & mélancolie, activité, langueur,
Trouble, tranquillité, déſeſpoir ou bonheur,
Soucis de l'avenir, réflexions, penſée,
Tous les reſſorts, enfin, de mon ame embraſée,
Dépendent de vous ſeule; & c'eſt les briſer tous
Que d'oſer m'ordonner de m'éloigner de vous.
Je vous dirai bien plus, & ſans vous faire injure;
J'honore vos vertus, vos mœurs, votre droiture;
Mais mon ardent amour, du vôtre eſt mécontent;
Il ne reſſemble pas à mon égarement:
D'un air tranquille & froid, & qui me déſeſpere,
Vous m'enverriez, je crois, aux bornes de la terre;

Et

Et je ſuis hors de moi, je ne reſpire pas,
Quand je perds un moment la trace de vos pas.
Mille goûts, mille ſoins vous occupent ſans ceſſe,
Mon cœur, tout plein de vous, ne ſent que ſa tendreſſe:
Quand on parle d'Amour, vous changez d'entretien,
Ceſſe-t-on d'en parler, je n'écoute plus rien.
A tous vos ſentimens je ne ſaurois m'attendre,
Mais à les remplir tous, j'ai l'orgueil de prétendre.
Mon Oncle le Baron ne vous embraſſe pas,
Sans que mon cœur troublé n'en murmure tout bas;
Je ſuis jaloux des ſoins que vos Femmes vous rendent,
D'un Enfant qui ſe jette en vos bras qui l'attendent;
D'un abſent, quel qu'il ſoit, que vous vous rappellez;
D'un portrait qui vous frappe & que vous contemplez:
Et voilà les tranſports, l'yvreſſe, le délire,
Qui diſtinguent l'Amour & prouvent ſon empire.

LA MARQUISE.

Eh! ſi l'Hymen un jour venoit à nous unir,
N'aurions-nous donc, Damis, qu'un devoir à remplir?
Me reprocheriez-vous, dans votre humeur jalouſe,
Les qualités du cœur qui parent une Épouſe;
Mon attendriſſement ſur tous les malheureux;
Mes ſoins pour mes Enfans, & mon amour pour eux;
Cette gaieté naïve & pleine de décence,
Qu'inſpire le bien-être, & ſur-tout l'innocence;
Les égards perſonnels que je témoignerois,
Ceux, plus ſuſpects encor, que je m'attirerois?
Allez vous êtes fou. Quant à votre humeur noire,
Sur les ſoins que je prends de ſauver votre gloire,

La meilleure réponſe à vos emportemens,
C'eſt de vous rappeller vos premiers ſentimens.

DAMIS, *vivement.*

Oui, mon Amour, ſans doute, auſſi pur que fidéle,
Prend tous les jours, Madame, une force nouvelle,
Et je n'en rougis pas.

LA MARQUISE.

Oui; mais vos premiers vœux,
Pleins de délicateſſe, étoient plus dangereux :
» Daignez, me dites-vous, accepter un hommage
» Qui ne peut offenſer la Femme la plus ſage;
» C'eſt celui d'un Amant plein de reſpect pour vous,
» N'aſpirant qu'au bonheur d'être un jour votre Époux :
» Je ſais que mon état, qui n'eſt point fait encore,
» S'oppoſe à cet Hymen, lorſque je vous adore,
» Mais donnez-moi le tems de faire mon chemin,
» Je ſaurai, juſqu'à vous, élever mon deſtin.
» Ordonnez, d'un ſeul mot, que je meure ou je vive;
» Je crains & j'attends tout. « Cette action naïve,
Remplie en même-tems de décence & d'honneur,
L'air qui l'accompagnoit & peignoit la pudeur,
Tout cela, pour mon cœur eut d'invincibles charmes;
Et repoſant ſur vous des yeux mouillés de larmes,
» Damis, (vous répondis-je avec émotion)
» Vous avez fait ſur moi la même impreſſion,
» Je reçois vos ſermens, j'accepte votre hommage,
» Mais aux conditions qu'y met votre courage;
» Songez à les remplir, & comptez ſur ma foi.

DAMIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oui; voilà mes ſermens, Eh bien!...

LA MARQUISE.

Ecoutez-moi.
Comme vous me juriez une amour éternelle,
Votre Mere paroît, & vous volez vers elle,
Et dans l'enthouſiaſme, avec vivacité,
De votre amour, du mien, & de notre traité,
Vous lui faites d'abord un récit qui m'enchante.
Votre Mere en témoigne une joie obligeante,
Et m'appellant cent fois ſa Fille avec tranſport,
Me dit que cet Hymen prolongera ſon ſort.
Pour moi, que cette ſcène intimement pénétre,
De mon ſaiſiſſement j'ai peine à me remettre,
Et confirmant le tout par mon air d'embarras,
J'embraſſe votre Mere, & me jette en ſes bras.
Je ne vous diſois rien, je pleurois avec elle,
Mais tout étoit pour vous.

DAMIS.

Image trop fidéle
D'un bonheur....

LA MARQUISE,

Oui; ſans doute, il faut me quereller;
J'ai pris trop de plaiſir à vous le rappeller.
(*Fermement.*)
Mais ſi vous conſumés vos jours dans l'indolence,
Je ſaurai condamner mon amour au ſilence.
Où ſont ces fiers ſermens, cet hommage flatteur,
Dont s'énorgueilliſſoit mon trop ſenſible cœur?
Qu'eſt devenu Damis, cet eſpoir magnanime,
De mériter ma main en forçant mon eſtime?
Ah! je n'ai rien promis qu'à l'Amant délicat,
Au généreux Guerrier, fidéle à ſon état,

Et s'ils ne s'offrent plus tous deux à ma tendreſſe ;
Leur infidélité dégage ma promeſſe.

DAMIS.

O Ciel ! que penſez-vous ? Le Soldat & l'Amant
Vous offrent à l'envi tous deux un cœur brûlant ;
Auſſi fier que ſoumis, auſſi brave que tendre,
Pour la gloire & pour vous, prêt à tout entreprendre.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

JE reviens ſur mes pas, content, édifié,
De ta conduite : enfin ce Congé mendié,
Tu l'obtiens ; je le ſais de ton Colonel même ;
Et pour mettre le comble à mon dépit extrême,
Il s'en fait un mérite encore auprès de moi,
Me dit qu'il a penſé qu'il m'obligeoit en toi :
J'enrage ; cependant je cache au fond de l'ame,
Sous un maintien riant, la fureur qui m'enflamme.
Mille graces, Monſieur, répliqué-je à l'inſtant ;
Nous mettrons à profit ce loiſir important :
Et, puiſqu'on eſt en paix, Meſſieurs les Militaires
N'ont plus qu'à ſe tourner du côté des affaires ;
C'eſt le plan de Damis, & ce plan me plaît fort :
Partant, ſi le Miniſtre approuve le tranſport,

L'ardeur de mon jeune homme, avec moi je l'emmene.

DAMIS.

(*Avec la plus grande vivacité.*)

A Péterſbourg !

LE BARON.

Eh ! oui, même ſans prendre haleine !
Tu ne quitteras point pour cela ton métier ;
Le Négociateur ſervira le Guerrier,
Et, t'écartant ainſi de la foule commune,
Ton zéle pourra même avancer ta fortune.
Ton brave Colonel goûte l'arrangement,
Et, comme le Miniſtre en ce moment l'attend,
Et l'attend à Paris, il croit, ſur cette affaire,
Pouvoir à ſon retour tous deux nous ſatisfaire ;
Dans une heure il nous joint : ainſi, mon cher Damis,
Va, cours, prendre congé de tes meilleurs amis,
Et ſoupe où tu voudras, paſſes-y la nuit même,
Mais viens dès le matin joindre un Oncle qui t'aime ;
Nous irons à la Cour prendre congé du Roi :
De-là, nous reviendrons régler en paix chez moi
L'état de ma maiſon ; car il faut bien paroître,
Et s'endetter un peu pour faire honneur au Maître.
Et puis, tout cela fait, le jour du départ pris,
Au milieu des clameurs, des juremens, des cris ;
Au bruit aigu des fouets d'un nombreux équipage,
Qui croit nous faire honneur à force de tapage,
Nous quitterons Paris, avec le train aîlé
D'un Négociateur important & zélé.
Voilà ce que j'ai fait, dans la ferme aſſurance....

DAMIS.

(*Après avoir voulu vingt fois l'interrompre.*)

Je reçois vos bontés avec reconnoiſſance;
Mais vous me permettrez de ſuivre mon État.

LE BARON.

A Péterſbourg.

DAMIS.

En France.

LE BARON.

(*Avec humeur.*)

Ah! Monſieur!....

DAMIS.

Point d'éclat:
Je ſuis ferme.

LE BARON.

Eh! crois-tu que je me déconcerte;
Et me laiſſe mener par une tête verte!
Quoi! j'aurai fait agir, preſſer, ſolliciter!...

DAMIS.

Mais il falloit, Monſieur, d'abord me conſulter.

LE BARON.

Conſulter des Enfans!

DAMIS.

Vous n'êtes pas mon Pere.

LE BARON.

J'en ſerois bien fâché.

DAMIS.

Boutade; & j'ai ma Mere,
Qui n'a jamais, Monſieur, rien projetté pour moi....

LE BARON.

Sans prendre ton avis: bel exemple, ma foi!

DAMIS.

Reſpectez-là, Monſieur; elle eſt ma Mere.

LE BARON.

Et Femme.
Compte ſur ſes bontés, & conſulte Madame.
On ne ſe jouera point impunément de moi:
Je vais dire à ma Sœur ce que j'ai fait pour toi,
Et, ſi ſon fol Amour contredit ma conduite,
Tout eſt dit entre nous, pour jamais je vous quitte,
Et vous aurez, Monſieur, la ſatisfaction
De voir partir votre Oncle & ſa ſucceſſion.
(*Il ſort fort en colere.*)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

OUI, je regretterai ſans doute ſa tendreſſe;
Mais il peut diſpoſer de ſa vaine richeſſe.
Penſe-t-il que je ſois de ces lâches Neveux,
Qu'un Oncle aſſujettit juſqu'à ſes moindres vœux,

Qu'il fait trembler, pâlir, pour un vil héritage!
La liberté, voilà le bien que j'enviſage,
Et qu'aux dépens de tout je voudrois conſerver.

(*Plus directement à la Marquiſe.*)

Et ce maudit projet, l'allez-vous approuver?
D'un Oncle, d'un Barbare, êtes-vous la complice?

LA MARQUISE.

Non; ſon cœur prévenu ne me rend pas juſtice,
Et je vois clairement quel eſt ſon vral deſſein.

DAMIS.

Quel eſt-il?

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi l'enfermer dans mon ſein,
Et ſans plus vous livrer à tant de pétulance,
Ne voyant que ſes ſoins, ſa tendre vigilance,
Cédez à ſes deſirs & cachez vos ennuis.

DAMIS.

Quels conſeils! Non, jamais...

LA MARQUISE.

Il le faut.

DAMIS.

Je ne puis.

LA MARQUISE.

C'eſt votre Oncle, Damis, un Oncle un peu ſévere;
Mais qui vous a ſervi de Tuteur & de Pere,
Le Chef de la Famille.

DAMIS.

Et mon Perſécuteur.

LA MARQUISE.

A qui vous devez tout.

DAMIS.

Excepté mon bonheur.
Qu'il aille à Péterſbourg, ſans regretter perſonne;
Mais moi, brûlant d'amour, que je vous abandonne,
Que je renonce à tout : Non; inutile ſoin!
(Avec un peu d'humeur, d'impatience & d'enfantillage)
Ah! ſavez-vous.... combien... ce Péterſbourg eſt loin!
A moitié du chemin, j'aurois perdu la vie.

LA MARQUISE.

Quelle indigne foibleſſe!

DAMIS.

Eh! quelle tyrannie?
Quoi! vous ai-je promis dans des climats lointains,
D'aller porter vos fers & pleurer vos dédains!
Eh! quel eſt l'intérêt qui m'appelle en Ruſſie!
Je dois chercher la gloire au ſein de ma Patrie.

LA MARQUISE.

D'accord : mais on n'a pas tous les jours les moyens,
De s'avancer aux yeux de ſes Concitoyens :
Une éternelle paix, à l'État favorable,
Peut vous faire languir dans un rang peu ſortable,
Et d'ailleurs ſongez-vous, dans votre eſprit troublé,
Que votre Colonel & votre Oncle ont parlé,
Que ſur votre départ la Cour eſt prévenue,
Que la grace implorée, eſt peut-être obtenue.

Et que vous ne ſauriez, dans cette occaſion,
En appeller à vous, de leur déciſion.

DAMIS.

(*Avec impétuoſité.*)

Quand tout ſeroit ligué pour ce maudit Voyage.
Qui, pour combler mes maux, obtient votre ſuffrage;
Quand mon Oncle, imprudent & trop précipité,
Mon Colonel, la Cour, auroient tout arrêté,
Malgré leur union, je reſterois en France,
Et rappellé par eux à mon indépendance,
Plutôt que de plier ſous leur injuſte loi,
J'abandonnerois tout, & je vivrois pour moi;
Libre des préjugés, dégagé des entraves
Qui, ſur ce globe entier, n'offrent que des Eſclaves
Nés pour mourir demain, immolant aujourd'hui
Leur précaire exiſtence aux ſentimens d'autrui.

LA MARQUISE.

Fauſſe Philoſophie, & qui trompe votre ame!

DAMIS.

Elle eſt fort raiſonnable, & me guide, Madame.
Eh, pourquoi, s'il vous plaît, m'irois-je tourmenter!
Un fardeau trop peſant invite à le quitter.
Eh, qui ſuis-je d'ailleurs, quand je me conſidere,
Pour prétendre jouer un rôle ſur la terre!
Vanité ridicule! Aſſez d'autres, ma foi,
Feront dans leur Pays des ſottiſes ſans moi.

LA MARQUISE.

Oui, oui, l'inaction, l'indolence profonde
D'un ſot ou d'un fripon eſt un bien pour le monde;

Mais l'honnête-homme inſtruit, dans un poſte d'éclat
Peut être un Citoyen néceſſaire à l'Etat;
Eh combien cet eſpoir doit donner d'énergie!
A l'ame qui s'émeut au nom de la Patrie!

DAMIS.

Oui, voilà le Mortel qui peut être envié;
Mais, Madame, à coup ſûr, cet homme eſt oublié.

LA MARQUISE.

Mais cet homme oublié, la Gloire l'environne;
Chaque poſte vacant, le Public le lui donne;
Tandis que, ſans état, le lâche inſouciant,
Loin des regards humains, rampe dans le néant.
On n'eſt compté pour rien, quand on eſt inutile;
L'oiſiveté, Monſieur, eſt une mort civile.
Examinez le monde, il penſe à l'uniſſon.
Quand un homme inconnu vient dans une maiſon;
Que fait-il? c'eſt d'abord la demande ordinaire:
S'il occupe une place, on s'empreſſe à lui plaire;
On cherche à l'attirer, s'il n'eſt pas marié,
Pour en faire un Beau-frere, un Gendre, un Allié;
Mais tout empreſſement, & toute eſtime même,
Ceſſe pour l'homme oiſif, fainéant par ſyſtême:
Et remarquez, Damis, quel opprobre eſt le ſien;
Ce n'eſt qu'en rougiſſant qu'on dit qu'il ne fait rien.
Voyez ce Courtiſan à-peu-près de votre âge,
Il renonce aux douceurs d'un récent mariage;
Aux charmes de la Cour, aux plaiſirs de Paris;
La Gloire ſeule échauffe, embraſe ſes eſprits
Il vole la chercher ſur un autre hémiſphere,
Et croyant ſon Pays menacé de la guerre,

C'eſt le Patriotiſme & le plus pur honneur
Qui rendent à ſon Prince un brave Serviteur.

DAMIS.

(*Fiérement & vivement.*)

J'eſtime ſon grand cœur, & le mien lui reſſemble.
Que l'Hyménée un jour, une heure, nous raſſemble;
Je reſpire la gloire & cours ſervir l'État;
Je deviendrai Condé, Turenne, Catinat,
Vous n'avez qu'à parler.

LA MARQUISE.

Oui, je le crois d'avance;
J'ai même, en vous aimant conçu cette eſpérance:
Mais voyez aujourd'hui ce que je puis ſur vous,
je pourrois moins encor ſur l'eſprit d'un Epoux.
Ah, Damis, croyez-moi, cet heureux mariage,
N'auroit pas la vertu d'avancer le voyage!

DAMIS, *outré.*

C'en eſt fait, & j'en vois plus que je n'en veux voir.
Eh bien, vous jouirez de mon long déſeſpoir!
Je ne puis attendrir & ſubjuguer votre ame;
De pleurs & de ſoupirs j'entretiendrai ma flamme.
Ah! c'eſt mon amour ſeul, trop dédaigné de vous,
Qui me rend inquiet, inappliqué, jaloux,
Froid ſur mes intérêts, ſur ceux de ma Patrie,
Qui m'entretient enfin dans une léthargie,
Un abandon de tout, dont cent fois j'ai gémi;
Et mon cœur révolté vous en accuſe ici!
Contemplez votre ouvrage, & frémiſſez, cruelle;
Vous couvrirez mon nom d'une nuit éternelle.

Je n'ambitionnois qu'un inſtant de bonheur ;
Je ſaurai ſupporter un ſiecle de malheur.
Raſſuré par l'Hymen, j'allois au bout du monde ;
Je demeure arrêté par ma douleur profonde,
Et ſans relâche, ingrate, attaché ſur vos pas....

LA MARQUISE.

(Avec nobleſſe & fermeté.)

Demeurez en ces lieux ; mais ne vous flattez pas
Que vous me reteniez auprès de votre mere :
J'irai m'enſevelir dans le fond de ma Terre,
Et ſaurai me ſouſtraire à votre emportement,
Pour ne point partager la honte d'un Amant.
Je ne groſſirai point la liſte de ces Femmes
Qui, fieres de dompter les plus farouches ames,
Ne ſongeant, ſans amour, qu'aux moyens de charmer,
Aviliſſent des mœurs qu'elles devroient former.
Je veux faire un Héros de l'Amant que j'adore ;
Je veux que l'on m'eſtime, & je veux qu'on l'honore ;
Que de ſes actions, des faits de ſa valeur,
Et non de ſon amour, il embrâſe mon cœur :
S'il ne s'éleve point au-deſſus du vulgaire,
Qu'il renonce à ſes ſoins, il n'eſt plus fait pour plaire.

DAMIS.

Vous enivrez mon ame, & vous la déchirez.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, DAMIS.

DAMIS.

(*Avec la derniere vivacité, volant à ſa mere & au Baron.*)

AH! ma mere, ah! Monſieur, ſuppliez, conjurez,
Preſſez, ſollicitez, que votre amour l'emporte,
Et je pars avec elle ou ſans elle, n'importe;
Mais ſi je ne l'obtiens, je ſuis un homme mort!

LE BARON.

Que diantre veut-il dire, & quel eſt ce tranſport?

DAMIS.

(*Avec humeur.*)

Vous l'entendez de reſte, & toujours inflexible...

LA PRÉSIDENTE *au Baron.*

Mon frere, apportez-nous un eſprit plus paiſible.
Damis, ſans réſiſter, cede à vos volontés,
(*A la Marquiſe.*)
Et ſa ſoumiſſion dépend de vos bontés,
Madame, ayez pitié de tous tant que nous ſommes;
Rendez, rendez mon fils le plus heureux des hommes;
Du don de votre main récompenſez ſes feux,
Et devenez ma Fille en formant ces doux nœuds.

LE BARON.

Eh mais, quelle demande ! Elle prendroit un Page,
Un enfant pour Epoux !

DAMIS.

Toujours, toujours mon âge !
Lorſque l'on ſent ſon âme, on eſt homme, je croi :
A vingt-deux ans Condé triomphoit à Rocroi.

LA MARQUISE, *à Damis.*

Ah, vous me raviſſez par ce noble courage !
Je ne mépriſe pas vos offres ni votre âge,
Damis, ſoyez-en ſûr, & pour vous adoucir,
J'en fais l'aveu public avec bien du plaiſir.
Que ne puis-je céder à votre impatience,
Avancer le moment d'une heureuſe alliance.
Mais, goûtons les douceurs d'un pur attachement ;
(*Les deux Vers ſuivans tendrement, d'un air embarraſſé ; les larmes preſqu'aux yeux, & une petite poſe à la fin.*)
Je crains... je crains de nuire à votre avancement.
Qu'une union ſi tendre... à d'autres ſoins contraire....
(*Reprenant fermement.*)
Aimez, cherchez toujours la gloire pour me plaire.
C'eſt le meilleur moyen d'avancer ce grand jour.
L'Honneur eſt l'aliment le plus pur de l'amour.

SCÈNE IX.

Les précédens, UN DOMESTIQUE, *en Courier portant une Lettre.*

UN DOMESTIQUE, *au Baron.*

MONSIEUR, c'eſt de la part du Marquis de Merande.
(*Le Domeſtique ſort.*)

SCÈNE X. ET DERNIÈRE.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

C'EST de ton Colonel... Voyons ce qu'il nous mande,
(*Il lit bas, & dit tout de ſuite.*)
Que la guerre eſt prochaine... Oh, bon... Et que le Roi
Ne ſauroit ſe paſſer d'un ſujet tel que toi.
Voilà, mon cher Damis, une bonne nouvelle.

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je vole avec tranſport où la gloire m'appelle,
(*A la Marquiſe.*)
Je ne vous preſſe plus ici de m'écouter,

A force de vertus je veux vous mériter.
Plus de repos, de treve, & plus de ſommeil même;
Plus de retour enfin auprès de ce que j'aime,
Avant que mon courage ait conſacré mon nom,
Et je vous écrirai ſur l'affut d'un canon.

LA MARQUISE, *avec émotion.*

Que cet enthouſiaſme & cette noble ivreſſe
Savent bien triompher de ma délicateſſe.
Je ne réſiſte plus à vos fiers ſentimens,
La victoire eſt à vous, c'en eſt fait, je me rends,
Damis, voilà ma main.

DAMIS.

O retour favorable,
Je ne ſais où j'en ſuis, tant de bonheur m'accable,
(*Au Baron.*)
Il ne me manque plus, Monſieur, que votre aveu.

LE BARON.

Dont tu te paſſerois fort bien, mon cher Neveu,
Mais j'approuve pourtant cet heureux Hymenée,
Par les mêmes raiſons qui vous ont entraînée
Madame, & vous m'avez enchanté tous les deux,
Par votre procédé doublement généreux;
C'eſt un brave Garçon, vous une digne Veuve,
Et perſonne entre nous n'a plus beſoin d'épreuve.
Marions-les, ma Sœur, & partons.

LA PRÉSIDENTE, *émue, troublée.*

Sans délais?

LE BARON.

Sans délais. Un Notaire, un contrat, des relais.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes tous Français, ſouffrez que je ſois Mere;
Que mon cœur, alarmé des périls de la guerre,
Admire en frémiſſant le courage d'un Fils.

LA MARQUISE, *à la Préſidente, avec tendreſſe.*

Ah! ma mere...

LE BARON.

Ma Sœur, raſſurez vos eſprits;
On vit & meurt partout, & ma foi tout coup vaille;
La tombe la plus belle eſt le champ de bataille.
Contre le ſexe entier j'étois fort prévenu,
Et même j'en craignois juſques à la vertu.
Mais je vois aujourd'hui que les honnêtes femmes
Sont faites pour charmer, pour élever nos ames,
Que leur poſſeſſion eſt le plus grand bonheur
Que réſerve le Ciel à tout homme d'honneur.

FIN.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins
1779.

On trouve chez le même Libraire les Comédies ſuivantes, du même Auteur.

HEUREUSEMENT, en un Acte & en Vers.

LA MANIE DES ARTS, en un Acte & en Proſe.

HILAS ET SILVIE, en un Acte & en Vers.

LES VALETS MAITRES DE LA MAISON, en un Acte & en Proſe.

LES AMANS GÉNÉREUX, en cinq Actes & en Proſe.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX;
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

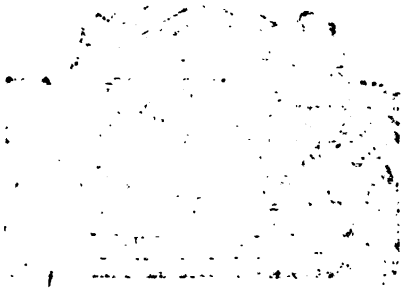
Par M. FAVART:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi 14 Mars 1763.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR,

LE DUC DE PRASLIN,

Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, Secrétaire d'État & Ministre des Affaires Etrangeres.

MONSEIGNEUR,

La Paix eſt votre ouvrage; par conſéquent la Piece qui la célebre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, en accepter l'hommage; c'eſt me récompenſer de l'avoir faite.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FAVART.

ACTEURS.

DARMANT, M. Molé.

LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant*, Mlle. Dangeville.

BRUMTON, M. Belcourt.

CLARICE, *Fille de Brumton*, Mlle. Hus.

SUDMER, *Ami de Brumton*, Mr. Préville.

ROBINSON, *Valet de Milord*, M. Armand.

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

La Scene eſt à Bordeaux dans la maiſon de Darmant.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours penſif, rien ne vous rit !
Vos priſonniers Anglois vous ont gâté l'eſprit ;
Vous n'êtes occupé que du ſoin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma ſœur, je ſuis piqué ; mais piqué juſqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me ſeroit précieuſe :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais ſa fierté ſuperbe & dédaigneuſe
Rejette mes ſecours, s'indigne de mes ſoins,
Il aime mieux s'expoſer aux beſoins,
Rendre ſa fille malheureuſe :

Il croit ſon honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ſervice,
Ne ſongeriez-vous point à ſa fille Clarice ?
Cette Angloiſe eſt charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma ſœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me ſoupçonnoit... il eſt vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la généroſité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille,
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille ;
Il embarque avec lui ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un ſoldat ;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme ;
Il veut braver la mort, je prends ſoins de ſes jours
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans.
De ces infortunés ſoulagent la miſere;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque... mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'un homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſon maintien eſt froid..... ſes yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez ſon ami.

DARMANT.

Mes ſoins ſont ſuperflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre ſes François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briſer: oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de ſa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philoſophe ;
Et s'il veut raiſonner, c'eſt moi qui l'apoſtrophe.
Je philoſophe auſſi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaiſantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient ſérieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule eſt ſouvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends juſtice ;
J'entreprends le Mylord, vous pourſuivez Clarice ;
Il eſt honteux pour vous, pour un François,
D'aimer ſans eſpoir de ſuccès ;
Cependant, obligez le Mylord en ſilence,
Et cherchez des moyens ſecrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offenſe.
Le valet Robinſon eſt dans mes intérêts ;
Par ſon moyen ; ſon Maître a touché quelques ſommes
Sous le nom ſuppoſé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'apperçois Robinſon ; viens-çà.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

BON jour, Monſieur;
Bon jour, Madame. Ah! le bon frere
Que vous avez-là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'eſpere.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il eſt notre unique reſſource.
Je crois toujours lui voir ouvrir ſa bourſe,
En me diſant: tiens, Robinſon,
Prends, mon ami, prends ſans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître?

ROBINSON.

Il penſe.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penſer, ſoupirer ! pauvres gens !
C'eſt fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amuſoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :
Tout en rêvant, s'eſt approché mon Maître :
Un ouvrage François ! dit-il, d'un air ſurpris ;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'eſprit juſte.

ROBINSON.

» Occupez-vous de Lock,
» Ma fille ; liſez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
» Songez que vous êtes Angloiſe :
» Apprenez à penſer.... Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaiſe,
Pour réfléchir plus à ſon aiſe,
En décidant que vous êtes des ſots.

LA MARQUISE.

Cet homme eſt ſingulier.

ROBINSON.

C'eſt la vérité pure ;
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit, Madame....

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'eſt grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !
Je conclus ſur cela que mon eſprit frivole
Va lui faire entendre raiſon.

DARMANT.

Que penſe-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle eſt bonne en effet ; c'eſt de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la ſomme, il m'envoye à l'inſtant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait paſſer encore
L'effet ſous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & ſon ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ſervice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monſieur tout à la fois,
Au lieu d'une perſonne, en obligera trois,
Et Clarice ſur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en eſt aſſez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un Rival ?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT.

Raffermiſſez mon ame ;
Je crains de me trahir, & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux, je me laiſſe emporter ;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plûtôt, livrez-vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire eſt votre lot,
L'excès de modeſtie eſt défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant, plus François en un mot ;
Faites ſentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve eſt un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaiſſe eſt un ſot.

Cette délicateſſe à la fin peut vous nuire,
Et vous avez beſoin de vous laiſſer conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt,
Qui paſſoit pour un agréable,
Me conſultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour:
Ainſi par mes conſeils....

DARMANT.

Souffrez que je m'en paſſe.
Tout ce que je demande eſt un profond ſecret.

LA MARQUISE.

Eh! bien, on ſe taira, Monſieur l'Amant diſcret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout eſpoir m'eſt ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

MADAME, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas! rendez ſon ſort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui? Moi? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en ſçais rien; mais cependant j'eſpere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la ſalle voiſine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, & vos ſavans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Muſique Angloiſe excite ſes tranſports:
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaiſir dans ſes yeux & le jour dans ſon ame.

DARMANT.

Ma ſœur, ma ſœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monſieur Darmant, il n'eſt pas néceſſaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon deſſein.
Adieu. Qu'il eſt nigaud! mais c'eſt pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monsieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne pere.
Je l'estime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour....

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, *se moderant.*

L'amour-propre bleſſé

Devrait gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystere ?

DARMANT.

Quelque mystere ! Nullement ;
Mais je sais que Mylord me hait & me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.
Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions
Qui divisent nos nations ?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inspirez.
Et votre pere aussi : c'est vous qui la parez ;
Vous la représentez affable & circonspecte ;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'État, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai désiré la guerre ;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'eſt depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles ſi flatteuſes.
C'eſt votre ſtile à tous. Votre premiere loi
Eſt de nous prodiguer des louanges trompeuſes.
L'art dangereux de la ſéduction
Eſt le trait principal qui vous caractériſe ;
Cet art que chez nous on mépriſe,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fauſſeté que l'agrément déguiſe...

DARMANT.

Juſtement ; du Mylord voilà les préjugés ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point ſur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais ſeulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorſque l'on vous regarde ?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laiſſe.

DARMANT.

Non, non
Encore un ſeul inſtant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y conſens ; mais ſurtout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaiſent.
(*Avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les déſirs ſe taiſent.
Vous leur impoſez trop, & mon deſſein n'eſt pc

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! Monſieur, je vous rends juſtice ſur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raiſon, oui ; mais daignez m'entendre :
L'eſtime peut unir des eſprits oppoſés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays ſont auſſi diviſés,
Il ne faut pas de ſentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération ſe perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Auſſi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays different.

C'eſt la diverſité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix ſont des freins ſalutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque temperament:
Ce ſont des regles néceſſaires,
Pour que l'on puiſſe adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au ſentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire uſage.
François, Anglois, Eſpagnol, Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote:
Ils ſont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on eſt ſenſible, on eſt compatriote.
Malheur à ceux qui penſent autrement.
Une ame ſeche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant;
C'eſt aller contre l'ordre. Un être indifferent
Eſt une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il eſt bien vrai, Monſieur....

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très-froidement.*

Il ſuffit;
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de reſpect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me ſerois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma préſence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un ſage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y ſaurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD.

Je me ſens tranſporté d'une juſte colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traîtres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Inceſſamment, exprès, paſſer ſous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des ſauts, des gambades,
Et tous les ſoirs des ſérénades.
Quand pourrai-je ſortir du cahos où je ſuis ?

CLARICE.

Les François ſont gais par uſage :
De votre ſombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Diſcorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écraſe les aſiles,
Le François chante ; on ne voit dans ſes villes,
Que feſtins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces deſtins tranquilles ?
Dans le ſein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, ſans beſoins & libre ſous un Maître,
Le François eſt heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être auſſi.

LE MYLORD.

Ma fille, laiſſez-moi,
J'ai beſoin d'être ſeul.

CLARICE.

Toujours ſeul ! & pourquoi..

(*Le Mylord fait un ſigne de la main, & Clarice ſe retire.*)

SCENE VII.

LE MYLORD, *ſeul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour ſon Roi,
Tout entier à l'honneur ſa principale loi,
Fidéle à ſes devoirs; au plaiſir ſon idole,
Des momens les plus chers il conſacre l'emploi.

(Il s'aſſied, & après un moment de ſilence, il jette les yeux ſur une pendule.)

Tout ne préſente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré juſqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprete du tems,
Qui diviſe nos jours, & marque nos inſtans!
Tandis que triſtement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance:
Le François entraîné par de légers deſirs,
Ne voit ſur ce cadran qu'un cercle de plaiſirs.
O ciel! eſt-il tourment plus rude?

(Un Valet du Mylord entre avec des ſacs.)

Qui vient encore ici troubler ma ſolitude?
Quoi! toujours! ah! c'eſt de l'argent.
Je le reçois dans un beſoin urgent;
Des ſecours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? ſans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Reliſons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher !

(Il lit.)

» Mylord, vous devez avoir beſoin d'argent
» dans la ſituation où vous êtes ; je vous envoye
» une lettre de change de deux mille guinées. Je
» compte trop ſur votre amitié pour ne pas être
» ſûr que vous n'offenſerez pas la mienne par un
» refus. Mon bras eſt aſſez bien remis, je n'ai pas
» encore la liberté d'écrire moi-même ; ne me fai-
» tes point de réponſe, je m'embarque pour la
» Caroline, nous nous verrons à mon retour. «

(Après avoir lû, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi ſont une offenſe ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon ſort eſt heureux ! d'ici je vais ſortir :
Oh ! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces ſacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinſon d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre ſeuls dans l'ombre & le ſilence.

SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penſer merveilleuſement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroiſſez ſurpris, Monſieur ?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſingulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maiſon....

LE MYLORD.

C'eſt à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître !
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère
S'accorde mal, ſans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il ſe pourroit très-bien ;
Mais pour ſe rapprocher, ſe convenir, ſe plaire,
Fort ſouvent, il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être inſoutenable !
Oh ! je vous entreprends...mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je ſuis femme & Françoiſe.

LE MYLORD, *regardant la Marquiſe avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Cauſons, Mylord, ne vous déplaiſe.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, ſi vous pouvez.
(Retenant le Mylord qui veut s'en aller.)
Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout à votre aiſe ;
On ne ſe gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui penſe,
Je ne crois pourtant pas que Monſieur ſe diſpenſe
D'éclairer ma raiſon, mon cœur & mon eſprit :
Vous êtes Philoſophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre ſcience.

LE MYLORD.

Je penſe pour moi ſeul.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle inconſéquence !
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle, pour ſoi-même.
Eh ! laiſſez-là vos ſonges creux ;
La meilleure morale eſt de ſe rendre heureux.
On ne peut l'être ſeul avec votre ſyſtême.
Mon inſtinct me le dit, & mon cœur encor mieux.
La chaîne des beſoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaiſir les unit encor plus.
Ces nœuds ſi doux pour vous ſont-ils rompus ?
Pour être heureux, ſoyez ce que nous ſommes.

LE MYLORD.

O ciel ! à des travers on me verroit ſoumis !
Madame, excuſez-moi ; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh ! oui, de tout mon cœur j'excuſe ;
Ne nous ménagez pas, Monſieur, cela m'amuſe.

LE MYLORD.

J'en ſuis charmé, Madame, & ſelon votre avis
Je dois me réformer, devenir ſociable,
Renoncer au bon ſens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à ſe rendre amuſant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaiſant ?
Connaiſſez mieux l'Anglois, Madame ; ſon génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer ſa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ſes droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement ſur la paix ou la guerre,
Peſe les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un caffé, leur meſure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaiſant mille fois :
Trop au-deſſus de nous ſont ces graves emplois.
Libres de tout ſoin inutile,
Nos heureux Citoyens reſpirent le repos :
La ſurface des mers voit agiter ſes flots ;
Mais la profonde arène eſt conſtante & tranquille.
Jouiſſez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un ſi doux loiſir
Quel eſt le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaiſir.

LE MYLORD.

Le plaiſir !

J'entends, & ſi je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère;
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit maître, & d'un fat élégant.
Ah! lorſque de penſer on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On eſt ſot avec art, mauſſade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'eſprit bien faux,
Pour ſe prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conſéquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liſte en eſt très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer ... moi, Monſieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout conſideré, quel eſt le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel eſt-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'éxiſta jamais aux yeux d'un homme ſage:

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'uſage :
L'uſage eſt pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme eſt homme partout : ſi la vertu l'enflamme,
C'eſt mon héros, je laiſſe les dehors.
Quoi ! toujours notre eſprit fantaſque
Ne jugera jamais l'homme que ſur le maſque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les ſiens.
Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miſeres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'eſt d'un vice réel qu'il faut qu'on ſe corrige,
Les écarts de l'eſprit ne ſont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philoſophe !

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils ſont trop ennuyeux ;
Je cherche à m'amuſer, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amuſement !

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre,
Je pourrois cenſurer les uſages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris ſimplement & de vous & de nous.
Que les Anglois ſoient triſtes, miſanthropes,

Toujours avec nous contraſtés,
Cela ne me fait rien ; leurs ſombres enveloppes
N'offuſquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils ſont francs, généreux, braves ; je les eſtime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! Vous eſtimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Aſſurément ! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je ſais d'eux des traits..

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon, ſon humeur s'appaiſe.

LE MYLORD.

Comment donc, vous penſez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en ſais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me ſéduiriez ſi vous étiez Anglaiſe.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penſer, Monſieur, c'eſt un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'eſprit, du cœur,
De l'ame, dans l'inſtant, en vous laiſſant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquiſe.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il eſt déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet eſſai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je penſe qu'il eſt tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excuſez, on m'attend autre part ;
Pour arranger un ballet agréable ;
C'eſt pour ce ſoir qu'on doit le préparer.
Vous ſeriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je penſe, ou c'eſt mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuſer quand vous pouvez en être ?
Ceſſez de chercher des raiſons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous penſez, & nous jouiſſons.
Laiſſez là, croyez-moi, votre Philoſophie.
Elle donne le ſpleene, elle endurcit les cœurs :
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre eſprit de riantes couleurs,
Par un charme qui ſe varie ;

Elle orne la raiſon, elle adoucit les mœurs ;
C'eſt un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je riſque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.
(*On entend le ſon des tambourins.*)
Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh ! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Le Mylord eſt des nôtres.

LA

LA MARQUISE.

Oui.
Vraiment, je compte bien ſur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi, je vous ſupplie.

LE BORDELOIS.

Monſé danſe lé munuet?

LE MYLORD.

Eh! je n'ai danſé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Diſſimulez votre miſanthropie.
(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)
Vous vous deshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

RENDEZ-VOUS digne de mes ſoins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve;
Après cela, je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaiſir nous excuſe :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuſe.

SCENE XI.

LE MYLORD, *ſeul.*

M'En voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré ſon inconſéquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur,
Et ſans qu'elle y ſonge, elle penſe.
Oui, je la jugeois mal, & je ſens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appaiſes ;
Fais effort ſur toi-même, & pardonne aux Françoiſes.
On peut s'y faire...Ah ! j'apperçois Darmant ;
Et ſa préſence eſt un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuſe nouvelle.
C'eſt votre intérêt ſeul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle eſt-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des priſonniers Anglois.
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant ſollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous ſervir.

LE MYLORD, *à part.*

Cet homme eſt bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empreſſement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de ſombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai ſans vous la fin de mes malheurs ;
Je reſte en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.
(*Haut.*)
Ma maiſon eſt à vous.

LE MYLORD, *avec un ſoupir étouffé.*

Non, non ; j'en dois ſortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre aſile ?
Qui pourroit ici vous troubler ?
A-t-on manqué d'égards ?...

LE MYLORD.

C'eſt trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas juſtice.
(*A part.*)
Auroit-il ſoupçonné mon amour pour Clarice ?
(*Haut.*)
Quelque nouveau ſujet excite votre aigreur ?
Ah ! je ſçais ce que c'eſt ; vous avez vû ma ſœur.
Ses airs évaporés & ſa tête légere....

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre ſœur ? Je l'excuſe aiſément ;
Elle eſt d'un ſexe...

DARMANT.

Oui, mais ſon caractère...

LE MYLORD.

M'en ſuis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment...

LE MYLORD.

Je ne ſuis point poli.

DARMANT.

Sachez que ſon ſyſtême
Eſt de vous conſoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monſieur, journellement
Vous ſeriez obſedé.

LE MYLORD.

Monſieur, laiſſez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expreſſément
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MYLORD.

Il n'eſt pas néceſſaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiſcrette chaleur....

LE MYLORD.

Je ſais ce que j'en penſe, il ſuffit; ſerviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'eſpere plus que votre haine ceſſe:
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD.

Eh! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime.
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroit légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'eſperez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François,
Toute liaiſon eſt un crime:
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ſes douceurs.

LE MYLORD.

La paix! la paix! quelle chimere!
On ne peut jamais l'eſperer.
Des intérêts puiſſans doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

VIVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve & ma joie eſt ſi grande...

LE MYLORD.

C'eſt vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'eſt moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel évenement !

SUDMER, *conſiderant Darmant.*

Mais c'eſt vous-même auſſi, je penſe.
C'eſt vous, voilà vos traits; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs eſt la reconnoiſſance.
(*A Darmant.*)
Le ſort en cet inſtant a rempli mon eſpoir.

DARMANT.

Monſieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je ſuis aſſez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'eſt pas de mon goût.
(*Darmant veut ſe retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon inſtance,
Et ſongez que mes ſentimens...
(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)
C'eſt un homme des plus charmans,
C'eſt un homme d'eſpece unique.

LE MYLORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres penſans,
Voilà, ſans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MYLORD.

Cela s'entend ſans qu'on l'explique.
Un homme n'eſt jamais charmant en bonne part,
Et lorſqu'à la raiſon on veut avoir égard....

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*A Darmant.*)
Remettez-vous auſſi mes traits;
Rappellez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.
(*Montrant ſon cœur.*)
Voilà le livre où ſont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je ſuis le vôtre;
C'eſt par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en ſouviens, vous l'avez oublié:

Nous faiſons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monſieur.

SUDMER.

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre
Quand la reconnoiſſance en moi ſe fait entendre
Et m'offre mon libérateur.
Le ſentiment me donne des lumieres ;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne ſont point néceſſaires :
Je ſuis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en inſtruire.
Nous devons publier les belles actions :
Je montois un vaiſſeau de trente-huit canons,
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Auſſi, Monſieur, en homme ſage,
Lorſque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très-grand avantage ;
Et nous voyant démâtés, déſarmés,
» Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage ;
» Mais, pour en profiter, je ſuis trop généreux ;
» On n'eſt plus ennemi lorſqu'on eſt malheureux.

Bref, il me ſoulagea, m'obligea de ſa bourſe,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de ſon cœur, couloient comme une ſource.
Peut-on trop admirer ſa généroſité ?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte ſa récompenſe ;
On agit pour ſoi-même en agiſſant ainſi.
(*Bas à Sudmer.*)
Je ſuis forcé de l'admirer auſſi :
Mais ſans tirer à conſéquence.

DARMANT.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Conſiſte dans l'humanité.
Mes ennemis ſont-ils dans la proſperité :
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adverſité :
Ils ſont hommes, je les ſoulage.

SUDMER.

Eh ! c'eſt ainſi qu'on penſe avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage :
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je ſuis plus ; je ſuis homme.
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'aſſomme :
Eſclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires ;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui ſont vos freres.
J'ai déteſté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut ſe déchirer, & ſe faire la guerre !
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois ſur la machine ronde
Rien que deux peuples differens ;
Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, ſoyons unis ;
Embraſſons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous ſerez de ma nôce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre ſort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout ſi la fille eſt jolie.

DARMANT.

Je reſpecte les nœuds dont vous ſerez unis.

LE MYLORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, ſentira le prix ;
Je vais, ſans tarder d'avantage,
La préparer, en des inſtans ſi doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

VOus connoiſſez l'objet qu'on me deſtine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'eſt-ce qui vous chagrine ?
Morbleu ! ſeriez-vous mon rival ?
Comment ? Cela m'eſt bien égal ;
Mais je veux ſavoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monſieur, ſur ce ſujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monſieur, quoi qu'il en ſoit, vous n'avez rien à craindre.

Clarice eſt adorable, & je pourrois l'aimer;
Sans que vous euſſiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en eſt aſſez. Adieu, Monſieur.
Jouiſſez de votre bonheur,
Et de mes ſentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *ſeul.*

C'Eſt parler fierement; je prétends découvrir...
J'ai des ſoupçons qu'il faut que j'éclairciſſe.
Ah! j'apperçois Mylord, & ſans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle;
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

BON JOUR, Mademoiſelle.
Je ſuis Sudmer pour vous ſervir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouſerai;
Je dis plus, je ſens bien que je vous aimerai:
(*Au Mylord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monſieur.

SUDMER.

Reſte à ſavoir ſi je vous conviendrai.
M'aimerez-vous auſſi?

CLARICE.

Mais, Monſieur, je l'eſpere.
Les volontés du Mylord ſont des loix.
La généroſité de votre caractère,
Vos nobles procédés ſont honneur à ſon choix;
Et les vertus, ſur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorſque de la raiſon on écoute la voix,
On eſtime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je ſuis votre ſerviteur.

En attendant ! c'eſt bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je ſuis preſſé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un inſtant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'eſt un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne ſuffit pas ; je crois qu'elle eſt fort ſage :
Mais il ſe peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je ſaurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement. . . .
N'eſt-il pas vrai, chere future ?
Il ſe pourroit par aventure. . . .
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils ſoupçons. . . .

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raiſons.

LE MYLORD.

Mais Darmant eſt François, & ma fille eſt Angloiſe ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conſéquence mauvaiſe ;

Les

Les François ont toujours l'art de ſe faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus eſt encor, fort eſtimables;
Il eſt tout naturel de s'en laiſſer charmer.

LE MYLORD.

Je ſais comme ma fille penſe,
Je réponds de ſon cœur : oui, la reconnoiſſance
Qu'elle ſent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux ſecours....

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez?

SUDMER.

Point de plaiſanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaiſanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'eſt depuis quelques jours que je ſais votre ſort.

LE MYLORD.

Mais cependant la choſe eſt ſûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'eſt point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le ſais bien ; mais votre bras caſſé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras caſſé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas ſenſé.

LE MYLORD.

Mais liſez-donc, liſez. (*A part.*) Sa tête ſe dérange.

CLARICE.

Aſſurément, je l'ai déjà penſé.

SUDMER.

Je ſuis dans un courroux extrême.
Comment ! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ! c'eſt une trahiſon
Dont je prétends avoir raiſon.
Et vous avez reçu la ſomme ?...

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monſieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'inſtant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tout cela me paroît étrange!
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus?
Ce n'eſt pas de Sudmer! je demeure confus.
Si ce n'eſt pas de lui, c'eſt d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en ſecret.
Tel eſt l'Anglois, il cache le bienfait;
Exactement j'en conſerve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'eſt le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoiſſance,
Et payer un ſervice eſt une jouiſſance.
Je ferai tant que nous ſerons au fait.
Ah! çà, venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ſes grands biens, releve ma famille;
Il vous fait un état certain;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous ſoupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui, mon pere, il eſt vrai.

LE MYLORD.

Parlez ſans artifice,
Parlez avec ſincerité.
Ne diſſimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?
Je ne ſais point trahir la vérité,
Et qui diſſimule eſt coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Eſt-il quelque ſecret, eſt-il quelque myſtere
Que dans ſon ſein je ne puiſſe épancher ?

LE MYLORD.

A mes deſſeins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non, je veux me ſoumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'eſt point eſclave ;
Le pouvoir paternel eſt chez nous limité.
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais je le brave.
Périſſe cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah ! je le ſens, un pere eſt toujours pere.
Sur des enfans bien nés il conſerve ſes droits.
Quand le devoir en nous grave ſon caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte ſi chere.
En vain la liberté veut élever ſa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure ;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous penſez bien ; mais, dites-moi,

Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplait-il ?

CLARICE.

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouſerai Sudmer, ſi c'eſt votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;
Epouſer celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'uſage.
S'il vous plait, rien de tout cela.
Quel eſt le nom du perſonnnage ? ...
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'eſt ſoumis.
Les vertus d'un François.....

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'eſt point ; c'eſt Darmant, c'eſt lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je vois quel eſt le but de ſes empreſſemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos ſoupçons ſeroient trop offenſans.
Rien ne m'a juſqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'eſtime, le reſpect ſont les ſeuls ſentimens
Qu'il ait oſé faire paroître.
Rien auſſi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble ſecret de mes ſens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien, puiſque je ſuis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

MA foi ! moi n'y puis rien comprendre
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit ſeulement qu'en cette maiſon-ci,
Par un valet Anglois je ſerois éclairci.

LE MYLORD.

C'eſt mon valet, ſans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous inſtruire.

LE MYLORD.

Robinſon!

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

MYLORD!

LE MYLORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté;
Ne cache point la vérité;
Tu ſais, dit-on, tout le myſtère.

ROBINSON.

Mylord, c'eſt d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer?

ROBINSON

Oui, la choſe eſt claire;

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te ſurprends en menterie;
C'eſt moi qui ſuis Sudmer.

ROBINSON.

Monſieur, j'en ſuis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie?
Coquin! j'ai donc le bras caſſé?
Oh! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi! ce n'eſt donc pas vous dont le cœur bien placé....

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh! bien, c'eſt donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

De ce complot, le traitre eſt de moitié !
Déclare vîte, ou je t'aſſomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme,
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel eſt-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt, c'eſt... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oſeroit.
C'eſt généroſité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous inſtruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je ſuis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, ſon procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinſon.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix eſt ſûre, elle eſt ratifiée.
Je me fais un plaiſir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot ſeul fait du bien :
Elle eſt de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec tranſport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans ſe connoître on ſe ſalue,
On parle, on s'interrompt, on ne ſe répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce ſpectacle eſt charmant, j'en ſerois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a ſur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais ;
D'un coloris ſi doux la teinte vive & pure

Partout imprime ſes attraits ;
C'eſt le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaiſir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans ſa boutique
Etale ſes colifichets,
Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Meſſieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :
Et ſa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'eſt-il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chanſonniers bien ivres,
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui ſurpaſſent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaiſir eſt d'adorer nos Maîtres ;
C'eſt l'Amour qui prend ſoin d'éclairer nos fenêtres.
Le ſentiment, voilà notre premiere loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danſerai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & ſerai la premiere
A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquiſe :
De mon eſprit chagrin vous changez la couleur ;
Je ſens que la gaité, qui vous caractériſe,
Ne peut ſe rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations ſont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié ſurmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maiſons ſoient liées.

DARMANT.

Ah ! Mylord, je vous ſuis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces ſecours détournés qu'avec tant de nobleſſe
Vous m'avez ſû fournir par des moyens ſecrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicateſſe,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monſieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous ſignerez le contrat de ma Fille,
Que, dès ce ſoir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere eſt bien ſenſible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD.

Darmant ſoupire, & la Marquiſe rit !
Mais cela n'eſt pourtant ni triſte, ni riſible.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que mon cher frere eſt ſot, ſans contredit :
Je m'y connois ; tenez, admirez la ſtatue !

DARMANT, *à part.*

Ma ſœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il eſt amoureux de votre Prétendue ;
Mais grave ſoupirant, diſcret, ſilencieux,
Le reſpect a toujours étouffé ſa parole,
Et triſtement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ſes yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grande ſottiſe
D'épouſer votre fille : elle eſt fort à ma guiſe ;
Mais, Monſieur, pourroit bien être à la ſienne auſſi
Un petit peu, n'eſt-ce pas ? Hein ? Je penſe,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a ſçu ſaiſir l'occaſion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice :
Il eſt homme, peut-être, à rendre encor ſervice :
Je ſuis accoutumé d'être ſon prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monſieur, en cet heureux inſtant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je ſuis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance eſt fort bien aſſortie.

DARMANT.

Ma ſœur, en même-tems, devroit
Conſentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laiſſeroit
Aucun ſoupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triſte & jaloux.

LE MYLORD.

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif & rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD.

Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance,
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance:
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens...
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
Si je vous ſçais heureux, mes amis, c'eſt aſſez:
C'eſt vous, c'eſt vous qui me récompenſez;
Mais j'entends retentir les cris de l'allegreſſe:
Courons tous: le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

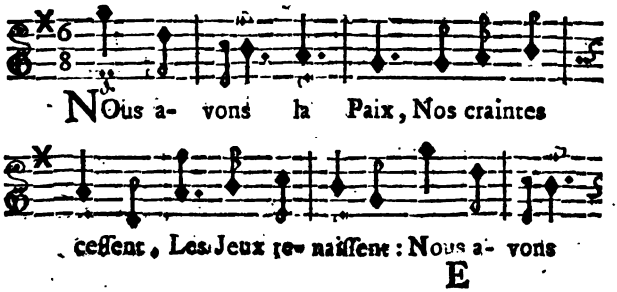
Mylord, j'en pleure de tendreſſe;
Le courage & l'honneur rapprochent les pays;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.

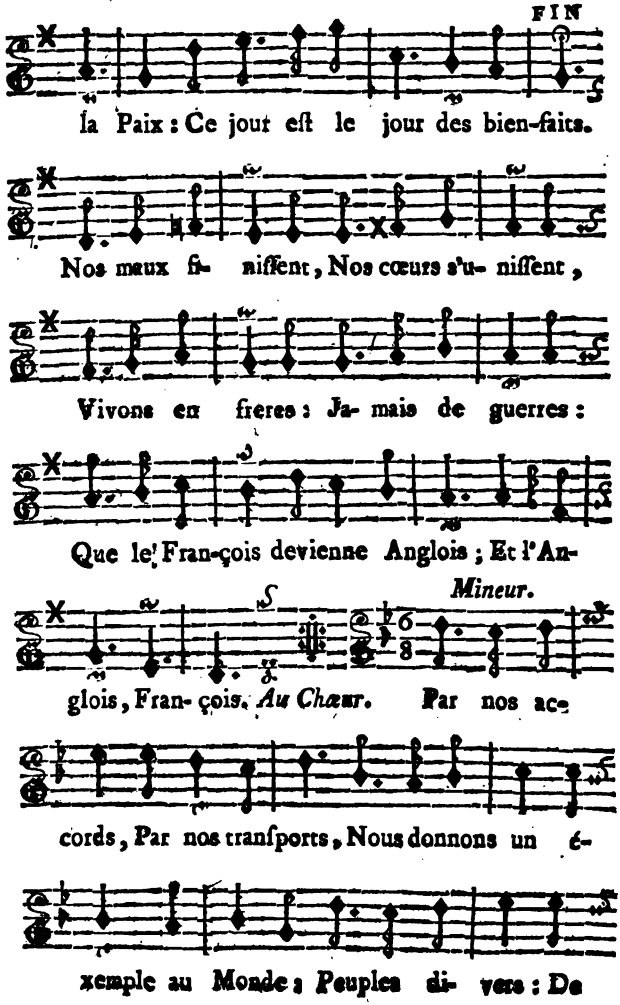
DIVERTISSEMENT.

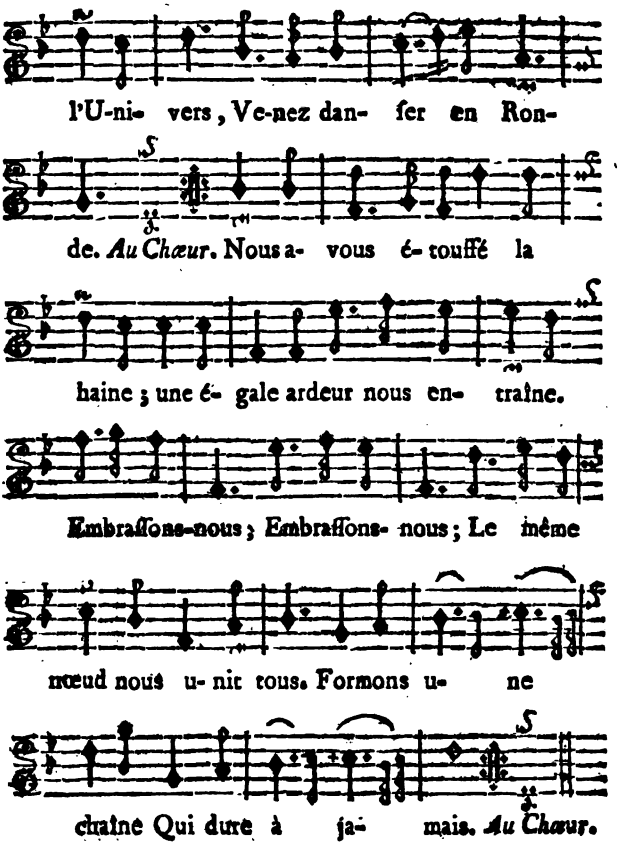
ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre repréſente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaiſſeaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Eſpagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractériſés par des habits Pittoreſques, compoſent diverſes danſes variées à la mode de leur pays, au bruit des ſalves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embraſſent; la Fête ſe termine par un Ballet général.

RONDE.



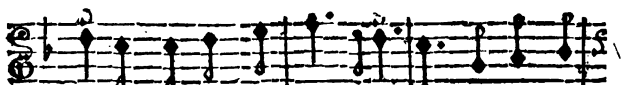

FIN
la Paix : Ce jour eſt le jour des bien-faits.
Nos maux fi- niſſent, Nos cœurs s'u- niſſent,
Vivons en freres : Ja- mais de guerres :
Que le Fran-çois devienne Anglois ; Et l'An-
Mineur.
glois, Fran- çois. Au Chœur. Par nos ac-
cords, Par nos tranſports, Nous donnons un é-
xemple au Monde ; Peuples di- vers : De

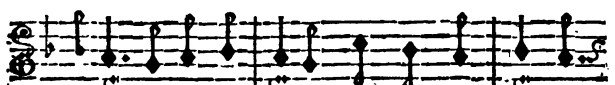

l'U-ni- vers, Ve-nez dan- ſer en Ron-
de. *Au Chœur.* Nous a- vous é- touffé la
haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.
Embraſſons-nous ; Embraſſons- nous ; Le même
nœud nous u- nit tous. Formons u- ne
chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*

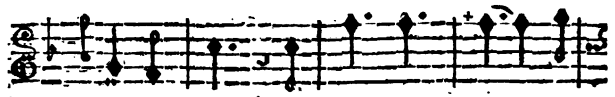
VAUDEVILLE.

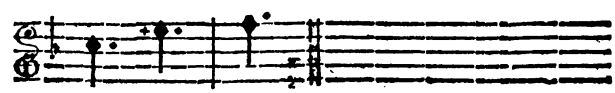
VOici le jour de l'alle- greſſe, Le plus beau

de nos jours; Plus de ſou- cis, plus de triſ-


teſſe: Regnez, Plai-ſirs, A-mours; Chacun ré-


pete a-vec i- vreſſe Ce mot ſi cher, ſi


plein d'at-traits: La Paix, la Paix; La


Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
Nous gémiſſons pour vous;
Nos Officiers par leur préſence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe:
Si vous voulez être diſcrets,
Eh! Paix, Paix, Paix!
La Paix, la Paix.

Ne ſoyez plus, Sageſſe auſtere,
En guerre avec l'Amour,
C'eſt un enfant, laiſſez-le faire:
Paſſons-lui quelque tour.
Eſt-ce le tems d'être ſévere,
S'il lance en cachette ſes traits?
Eh! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous ſont toujours fidelles,
Croyez-en leurs ſermens:
Conſolez donc vos Tourterelles,
Mais ſans demander leurs ſecrets,
Eh! Paix, &c.

Laiſſons la fraude & l'artifice ;
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Juſtice,
Et ſuſpendez vos frais.
Pour que chacun ſe réjouiſſe ;
Avocats, laiſſez le Palais :
Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire ;
Sçavans & beaux eſprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la ſatyre,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une griſette,
Néglige ſa moitié :
Sa femme, tant ſoit peu coquette,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on ſe prête ;
On n'approfondit point les faits,
Eh ! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquiſe.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raiſon n'eſt que folie,
Quand elle eſt dans l'excès.
Femme d'eſprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faiſons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts ;
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Eſpagnols, Anglois & François.
Eh ! Paix, &c.

SUDMER.

Galans barbons qu'Amour inſpire ;
Ne tentez point le ſort ;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon port.
Je ſens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein ... quoi ? ... oui ... mais...
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le ſentez ; c'eſt notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix, Paix !
Meſſieurs, la Paix.

FIN.

Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec figures, & Muſiques à chaque Piece, 8 vol. *in* 8°, 1763. reliés, 40 liv.

Recueil de la Muſique des Œuvres du même Auteur, en deux volumes, ſe vend ſéparément, 20 liv.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Anglois à Bordeaux*, & je crois que cette Comédie écrite avec eſprit & avec facilité, mérite le ſuccès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

MARIN.

Le Privilége général des Œuvres de M. Favart, enregiſtré à la Chambre Syndicale, N°. 521. fol. 356. ſe trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.

Saurin, Bernard Joseph

L'ANGLOMANE,

OU

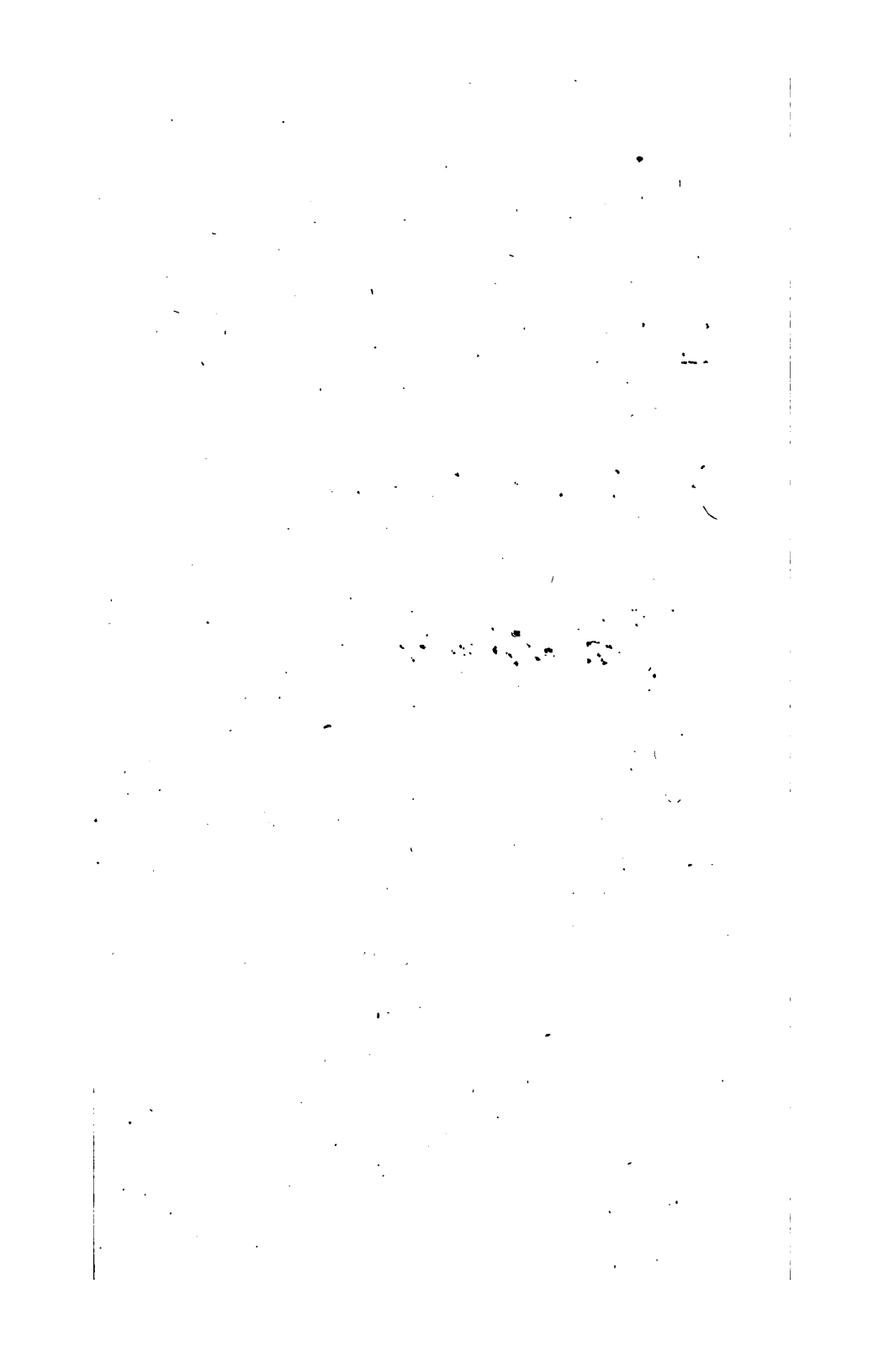
L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

de Saurin

Repréſentée devant SA MAJESTÉ, *à Fontainebleau, le Jeudi* 5 *Novembre* 1772, *par ſes Comédiens Français ordinaires; & à Paris, le Lundi* 23 *du même mois.*



AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce eſt la même qui a été donnée en 1765, ſous le titre de l'*Orpheline léguée*; elle étoit en trois Actes, je l'ai miſe en un: il ne m'a fallu, pour cela, que retrancher pluſieurs Scènes dont l'effet avoit été médiocre, & qui retardoient la marche de l'action: je la crois, actuellement, plus vive & plus rapide: j'ai, d'ailleurs, retouché le Dialogue & je l'ai reſſerré; en un mot, j'ai tâché de donner à l'Ouvrage le degré de valeur auquel de foibles talens me permettent d'atteindre.

Je ne ſais ſi j'ai beſoin de dire que dans cette Comédie je n'ai pas prétendu jetter du ridicule ſur les Écrivains illuſtres qu'a produit l'Angleterre. Je les admire & je les reſpecte: je n'ai voulu attaquer que cet enthouſiaſme aveugle de nos *Anglomanes*, que cette eſpèce de culte qu'ils rendent aux Auteurs Anglois, peut-être moins pour les exalter, que pour rabaiſſer les nôtres. Ce travers prend ſa ſource dans la jalouſie ſecrette qu'on porte aux hommes célèbres de ſa nation, jalouſie qu'on ne s'avoue pas, mais qui n'en eſt pas moins réelle. Les grands Hommes étrangers ne font pas ombrage à notre petiteſſe, ils ne brillent point à nos yeux d'un éclat qui nous importune; & en nous établiſſant Juges entr'eux & les grands Hommes de notre Nation, nous croyons partager, en quelque ſorte avec les premiers, la ſupériorité que nous leur accordons ſur les

autres. Je n'en dirai pas davantage ; mais que chacun deſcende en lui-même, qu'il s'interroge & confeſſe s'il n'en coûte pas moins à ſon cœur pour admirer un Étranger, que pour rendre juſtice à un Compatriote.

Shakeſpear, ſur qui je me ſuis permis quelques plaiſanteries dans cette Pièce, étoit, aſſurément, un génie du premier ordre : mais on ne peut nier, qu'à côté des beautés les plus ſublimes, on ne trouve, dans ſes Ouvrages, les plus monſtrueuſes abſurdités : les beautés ſont à lui, les défauts ſont de ſon ſiècle ; je le veux : mais qu'on reconnoiſſe, au moins, que ce ſont des défauts, & qu'on ne réponde pas ce que M. Dacier répondoit ſur les défauts d'Homère les plus marqués : *Cela n'eſt que divin.*

On a joint à cette petite Comédie une Épître qui a été lue dans l'Académie Françoiſe, à l'aſſemblée de la Saint-Louis dernière.

A MA FEMME.

Ea ſola voluptas,
Solamenque mali.

O MA tendre amie ! ô ma femme !...
Gens du bon ton diroient *Mâdame.*
Gens du bon ton, ſouvent ſont des époux bien froids.
Ma femme, donc ; — reçois l'hommage

D'un mari dont le cœur gaulois
Ne s'eſt point ſoumis à l'uſage,
Et de ſoi ſeul a pris des loix,
En te dédiant ſon Ouvrage.
Mais cet Ouvrage, il eſt ton bien:
Ton goût, qui ſert de regle au mien,
Eſt noble & pur comme ton âme;
Et mon foible génie, inſpiré par le tien,
Trouve dans l'objet qui m'enflâme,
Ma récompenſe & mon ſoutien.
D'un trop ſuperbe eſpoir autrefois animée,
Ma Muſe deſiroit, pour prix de ſes travaux,
Quelque peu de cette fumée,
Aliment du Poëte ainſi que du Héros.
D'un vain bruit aujourd'hui mon âme eſt peu charmée;
Et dans la lice encor ſi l'on me voit courir,
Si des palmes de la Victoire
Les rides de mon front cherchent à ſe couvrir,
C'eſt pour vivre en ton cœur, & non dans la mémoire.
Te plaire eſt déſormais mon unique deſir,
Et je ne voudrois de la gloire
Que pour avoir à te l'offrir.
Mon cœur te doit ſon nouvel être:
D'une nuit de douleurs long-tems enveloppé,
J'ai vu mes beaux ans diſparoître;
Et dans cet âge où l'homme, hélas! trop détrompé,
Regrette, avec l'eſpoir, le bonheur échappé,
C'eſt toi qui me l'as fait connoître.
Des fleurs de ton printems, tu ſemes mon déclin,
Et tu rends le ſoir de ma vie
Mille fois plus digne d'envie
Que ne fut jamais ſon matin.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉRASTE, Anglomane,	*M. Préville.*
DAMIS, Amant de Sophie,	*M. Molé.*
LISIMON, Ami d'Éraſte,	*M. Briſard.*
BÉLISE, Sœur d'Éraſte,	*Mme. Drouin.*
SOPHIE, jeune parente d'Éraſte,	*Melle. Doligni.*
FINETTE, Suivante,	*Mlle. Fannier.*
L'OLIVE,	*M. Feuilli.*

La Scène eſt dans un Sallon de la Maiſon de Campagne d'Éraſte.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *en habit à l'Angloiſe, avec une petite perruque ronde;* FINETTE *avec un petit chapeau à l'Angloiſe.*

FINETTE.

C'EST vous, Monſieur Damis?

DAMIS.

Chut! Blancmore eſt mon nom:
De plus, Anglois, ſouviens-t'en.

FINETTE.

Bon:

De ce déguiſement que faut-il que j'augure?

DAMIS.

Tu le ſçauras ; mais par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis ?
Lorſque je quittai ce pays,
Pour faire un tour en Angleterre,
Chez la Marquiſe d'Enneterre,
Tu ſervois.

FINETTE.

Il eſt vrai ; mais avec de gros biens,
Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle eſt impérieuſe & dure :
Ne hait que ſon époux, & n'aime que ſes chiens.
Que ſans ceſſe pour eux il fut maltraité, paſſe ;
C'eſt un mari : mais moi, j'en devins bientôt laſſe.
Un beau jour je quittai Madame & ſes gredins.
Enfin, je ſers ici.

DAMIS.

Tant mieux : pour mes deſſeins
Je t'y trouve à propos. Finette eſt mon amie,
Et n'a pas oublié que je ſuis libéral.

FINETTE.

Oh ! j'oublierois mon nom : chez moi c'eſt maladie.

DAMIS, *lui donnant une bague.*

Ceci t'en guérira : prends.

FINETTE, *conſidérant la bague.*

La bague eſt jolie.

(*Elle la met à ſon doigt en faiſant la révérence.*)

On ne refuſe pas le remède à ſon mal.

Ça, pour bien m'acquitter, Monſieur, que faut-il faire?

DAMIS.

Me mettre au fait d'Éraſte & de ſon caractère;
Je n'en ſuis inſtruit qu'à demi.

FINETTE.

Votre oncle, cependant, eſt ſon meilleur ami.

DAMIS.

S'il faut qu'Éraſte à Liſimon reſſemble,
C'eſt un Philoſophe parfait.
Mais lorſque l'amitié les a liés enſemble,
J'étois abſent.

FINETTE.

Votre oncle eſt un ſage, en effet;
(S'il eſt pourtant permis à quelqu'homme de l'être.)
Éraſte l'eſt bien moins qu'il ne le veut paroître.
Un trait, pourtant, lui fait honneur.

DAMIS.

Quel trait?

FINETTE.

Il ſuffit ſeul pour vous peindre ſon cœur.
Sophie....

(*Elle s'arrête & regarde Damis.*)

DAMIS, *vivement.*

Eh bien! acheve donc: Sophie....

FINETTE.

Oh! oh! quel feu! Je gagerois ma vie....

DAMIS.

Ne gage point, & finis promptement.
Tu disois que Sophie....

FINETTE.

Eut pour pere Pirante,
Ami d'Éraste, & son parent;
Que d'une fortune brillante
Privé par un maudit procès,
Il soutint, d'une ame constante,
Ce revers, que sa mort suivit pourtant de près.
Sophie étoit lors en bas-âge,
Et son pere, pour héritage,
N'avoit à lui laisser qu'un fonds très-décrié,
L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié?

DAMIS.

Tout cœur honnête.

FINETTE.

Eh bien! Pirante osa le faire;
Et par un testament d'espèce singulière....

DAMIS.

Qu'ordonne-t-il?

FINETTE.

Vous allez voir.
Ma chere enfant, dit-il, va demeurer sans père;
Elle est l'unique bien qui soit en mon pouvoir.
Du don de la nourrir, élever & pourvoir,
Je fais mon ami Légataire.

DAMIS.

Que cet acte est touchant! il honore à jamais

L'ami capable de le faire,
Et l'ami digne d'un tel legs.

FINETTE.

Éraſte l'accepta ſans y mettre de faſte :
Un Couvent eſt l'aſyle où des ſoins aſſidus
Ont formé Sophie aux vertus.
Elle comptoit ſeize ans, quand une ſœur d'Éraſte....

DAMIS.

Quelle eſt cette ſœur ?

FINETTE.

Entre nous,
C'eſt un compoſé rare, & qui par fois allie
Un bon ſens étonnant à beaucoup de folie.
Veuve, graces au Ciel, de ſon troiſième époux,
Elle vint demeurer au logis de ſon frere.
Notre Orpheline alors quitta ſon Monaſtere.
Un an depuis s'eſt écoulé :
En ſorte que, tout calculé,
La pauvre enfant eſt affligée
De dix-ſept ans, & partagée
De tréſors qui s'en vont croiſſant
Chaque jour, & s'embelliſſant.

DAMIS.

Ah ! Finette, qu'elle eſt charmante !
Au Couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente
Qui vient voir, quelquefois, cet objet adoré.

FINETTE.

C'eſt donc là que Sophie, offerte à votre vue....

DAMIS.

C'eſt là que pour jamais j'ai fait vœu de l'aimer.

FINETTE.

Comment s'en empêcher ?

DAMIS.

Sa beauté t'eſt connue.

FINETTE.

Et je ſais que votre âge eſt prompt à s'enflâmer.

DAMIS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable...

FINETTE.

Vous l'aimez, Monſieur ; tout eſt dit....
Comme ſa propre fille, Éraſte la chérit,
Et c'eſt à cet égard un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très-reſpectable.

FINETTE.

C'eſt-là ſon beau côté ; mais voyez le revers :
Il s'eſt fait ſingulier pour être Philoſophe :
C'eſt la ſource de cent travers,
Qui de tout le Public, lui valent l'apoſtrophe
Du plus grand fou de l'Univers.
Placé dans le Magiſtrature,
Où l'on vante à bon droit ſon ſavoir, ſa droiture,
Il faut bien qu'à la Ville il en porte l'habit ;
Mais dans cette campagne où d'ordinaire il vit,
On s'habille, on ſe coëffe & l'on *toſte* à l'Angloiſe.
(J'eſtropiai long-tems ce mot encor nouveau.)

A ſon œil prévenu, ſans un petit chapeau,
Il n'eſt point de femme qui plaiſe.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te ſied aſſez bien;
Mais je crois qu'à Sophie....

FINETTE.

Oh! ſans doute.... Il n'eſt rien
Qui d'Éraſte obtienne l'eſtime,
Si, venu d'Angleterre, il n'en porte le ſceau:
Chez ce Peuple tout eſt ſublime,
Et chez nous il n'eſt rien d'utile ni de beau.

DAMIS.

C'eſt une nation eſtimable.

FINETTE.

Sans doute.
Mais, excluſivement, la vouloir eſtimer!
Tout admirer chez elle, & chez nous tout blâmer!
Soutenir qu'autre part perſonne ne voit goutte!

DAMIS.

C'eſt fort mal fait: à mon avis,
Tout Peuple a ſes défauts, & tout Peuple a ſon prix;
Mais à des préjugés, s'il faut que l'on ſe livre,
Par préférence un Citoyen doit ſuivre
Ceux qui lui font aimer ſon Prince & ſon pays.

FINETTE.

Avec mille vertus il a cette manie.
Ne prétend-il pas que Sophie
Apprenne inceſſamment l'Anglais?

DAMIS.

Tu vois ſon Maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien ſurpriſe.

FINETTE.

Aux Belles, je le ſais, vous parlez bon Français;
Mais, l'Anglais?

DAMIS.

Je l'ignore.

FINETTE.

Eh! comment donc?...

DAMIS.

Sottiſe!
Enſeigner ce qu'on ne ſait pas,
Eſt-ce choſe, dis-moi, ſi rare dans le monde?
Que de gens à Paris bien vêtus, gros & gras,
Dont, ſur ce beau ſecret, la cuiſine ſe fonde!

FINETTE.

Éraſte, cependant...

DAMIS.

Des Anglois il fait cas;
Mais je ſais que pour lui leur Langue eſt de l'Arabe,
Il n'en ſait pas une ſyllabe:
Moi, j'en puis écorcher quelques mots au beſoin.

(*Il contrefait l'accent Anglois.*)

Odi dou; Miſſ, Kiſſi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire.

DAMIS, *voulant l'embraſſer.*

Il faut te l'expliquer.

FINETTE.

Épargnez-vous ce ſoin.

DAMIS.

Je ſuis muni d'une Grammaire:
Londres fut un tems mon ſéjour;
Et puis j'aurai pour moi la fortune & l'amour.

FINETTE.

L'Amour! Vraiment Éraſte en condamne l'uſage,
Avec ce regard tendre & ce jeune viſage.
(Jugez combien cet homme eſt fou!)
De ſa jeune Pupille il prétend faire un Sage,
Qui, renonçant au mariage,
Dans ſa retraite de hibou,
Perde à philoſopher le plus beau de ſon âge,
Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout ſon ſou.

DAMIS.

Il faut m'aider à rompre un projet ſi blâmable.

FINETTE.

Mais Sophie, à vos vœux, eſt-elle favorable?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclatté:
Mes regards ſeuls ont déclaré ma flâme;
Je croirois cependant avoir touché ſon âme,
Si ſes yeux ne m'ont point flatté.

FINETTE.

De ſon cœur ils ſont la peinture ;
La naïve Sophie, en ſa ſimplicité,
Eſt une glace encor pure,
Qui réfléchit la Nature
Dans toute ſa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pu me tromper moi-même ;
Sophie ignore encore à quel excès je l'aime,
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeſte à vingt ans, tandis qu'en cheveux gris,
Il eſt tant de fats honoraires !
Vous êtes un Phénix, & l'on ne voit plus guères....
Mais Éraſte s'avance ; adieu.
Il eſt très-important de prévenir Sophie.
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes ſoins mon amour ſe confie.

SCÈNE II.*

DAMIS; ÉRASTE, *vêtu à l'Angloise.*

ÉRASTE.

PARDONNEZ-MOI, ſi, dans ce lieu,
Je me ſuis un peu fait attendre :
Avec mes Ouvriers j'étois dans mon jardin;
Où, par un changement qui doit peu vous ſurprendre,
Suivant l'uſage Anglois, j'ai voulu, ce matin,
Qu'on fît, d'un grand Parterre, un petit Boulingrin;
J'y veux avoir de tout, des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une Moſquée, un pont Chinois,
Une rivière, des ruines....

DAMIS, *imitant l'accent Anglois pendant toute la Scène.*

Vous avez donc, Monſieur, un immenſe terrain?

ERASTE.

Moi, point : trois arpens dont Le Nôtre
A jadis tracé le deſſin.
On vante ſa façon, je préfère la vôtre.

DAMIS.

Je vois que vous avez du goût.

* Dans cette Scène & dans toutes celles où paroît Eraſte, Damis contrefait un peu l'accent Anglois.

ÉRASTE.

Si je ne puis en grand imiter la Nature,
D'un parc Anglois, du moins, j'aurai la mignature.
Ma foi, vous nous paſſez en tout,
Même dans les Beaux-Arts : Hogard dans la Peinture,
Hindel dans la Muſique...

DAMIS.

Hindel eſt Allemand.
Prenez garde, Monſieur.

ÉRASTE.

L'eſt-il ?

DAMIS.

Aſſurément.

ÉRASTE.

Laiſſons cela, Monſieur. Qu'eſt-ce qui me procure
L'honneur ?...

DAMIS.

Premièrement, la curioſité :
La France, dans ſon ſein, n'a point de rareté
Qui doive, plus que vous, attirer la viſite
D'un étranger, curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuſe, Monſieur, de ſingularité,
Et vous m'en trouverez, peut-être ;
Mais en voyant ce que les hommes font,
Je m'applaudis que le Ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils ſont.

DAMIS.

Permis à vous, Monſieur, de l'être.

A Londres chacun prend la forme qui lui plaît,
On n'y ſurprend perſonne, en étant ce qu'on eſt:
Quant à moi, je ſuis ce Blacmore,
Dont on vous a parlé pour enſeigner l'Anglois.

ÉRASTE.

De vous Dorante hier m'entretenoit encore,
Il m'en faiſoit vraiment un grand éloge; mais
A votre phyſionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en fie:
On ſe peint dans ſes traits comme dans un miroir:
Locke l'a dit.

DAMIS.

Je crois...

ÉRASTE.

Par exemple, à vous voir;
Vous êtes un penſeur...

DAMIS.

Oh! Monſieur...

ÉRASTE.

Je parie
Que ſur vous le beau Sexe a fort peu de pouvoir,
Que l'Amour, à vos yeux, n'eſt rien qu'une folie.
Hem! ſuis-je pénétrant! & n'admirez-vous pas....

DAMIS.

Jamais je n'admire.

ÉRASTE.

En tout cas,
Si votre eſprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matière à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ÉRASTE, *à part.*

Oh! cet homme eſt bien Anglois,
Bien bon.

DAMIS.

On rit de tout chez les François;
Sachez, Monſieur, qu'en Angleterre,
On ſe pend quelquefois, mais qu'on n'y rit jamais.

ÉRASTE.

Ah! ſi dans ce Pays j'avois un coin de terre!

SCÈNE III.

SOPHIE, BÉLISE, ÉRASTE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *en lui préſentant Damis.*

SOPHIE, approchez-vous, voilà le Précepteur...
De l'embarras! de la rougeur!

SOPHIE, *à part.*

Finette en vain m'a prévenue,
Je ne puis....

BÉLISE, *à Sophie.*

Pourquoi donc baiſſer ainſi la vue?
Ce maître-là ne fait pas peur;

Et Monſieur eſt fait de manière
A trouver plus d'une Écolière.

ÉRASTE

Eh bien ! ma ſœur, vous n'en vaudrez que mieux.
Etudiez la langue Anglaiſe,
Il peut fort bien montrer à deux.

BÉLISE.

Moi, de l'Anglois ? à Dieu ne plaiſe !

DAMIS, *bas à Sophie.*

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

(*Pendant cette Scène on a apporté la table à thé, ſur laquelle Finette a tout arrangé.*)

ÉRASTE, *à Damis.*

A l'Angloiſe, de bon accord,
Ici le déjeuner le matin nous raſſemble :
Ma Pupille verſe le thé.
Aſſeyons-nous.

(*Ils ſe placent autour de la table, & Sophie verſe le thé.*)

ÉRASTE, *à Sophie.*

La main vous tremble.

BÉLISE.

Vous n'avez point votre gaieté.

SOPHIE.

Depuis un tems je l'ai perdue.

BÉLISE.

Comment ?

SOPHIE.

Je ne ſais pas comme elle étoit venue,
Je ne ſais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS.

Peut-être qu'en ce lieu ma préſence vous gêne.

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter.

ÉRASTE.

De ce diſcours naïf n'ayez aucune peine;
Elle n'a vécu qu'avec nous.
Quand elle aura reçu quelques leçons de vous,
Elle ſera plus à ſon aiſe.
Allons, près de Monſieur, avancez votre chaiſe;
Pourquoi vous tenez-vous ſi loin?

SOPHIE.

Mais, Monſieur, il n'eſt pas beſoin....

DAMIS.

Mademoiſelle en eſt aux élémens, j'eſpère;
Et tant mieux, c'eſt ainſi que j'aime une Écolière;
Moins elle ſçait, & plus je m'y donne de ſoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE.

L'OLIVE, *en donnant une Lettre à Éraſte.*

UNE Lettre de Londre.

(*Il ſort.*)

ÉRASTE, *à Damis.*

Ouvrons.... Tenez, mon maître,
C'eſt de l'Anglois; liſez, ce que j'y puis connoître,
C'eſt qu'elle eſt de Cobbam.

DAMIS, *embarraſſé.*

Fort bien.

ÉRASTE.

Le bon Milord,
Bleſſé que notre langue étende ſon empire,
Poſſede le François & ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort.!. Ce Cobbam eſt votre ami.

ÉRASTE.

Très-fort.

DAMIS.

Cette Lettre contient quelque ſecret, peut-être.

ÉRASTE.

Non, un de ſes enfans ſe devoit marier;
Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...

ÉRASTE.

C'eſt mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier.
Cependant....

ÉRASTE.

Liſez donc.

DAMIS, *à part.*

Je l'échapperai belle.
Si je puis.... Eſſayons.

(*Il fait ſemblant de lire.*)

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de ma » Fille.

ÉRASTE.

Sa Fille ! il n'en a pas.

DAMIS.

N'ai-je pas dit ſon Fils !

ÉRASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche, en ce cas,
S'eſt méprife.... *Mon fils*, voilà le mot, (*briquen.*)

ÉRASTE.

De grace,
Continuez.

DAMIS, *recommençant.*

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de » mon fils; qui s'eſt fait à ma grande ſatisfaction.

ÉRASTE.

La choſe a bien changé de face :
Ce mariage-là n'étoit point de ſon goût.

DAMIS.

Il vous le dit : tenez, écoutez juſqu'au bout.

(*Il lit.*)

« Je n'ai pas toujours penſé de même; vous ſaurez les » raiſons qui m'ont fait changer de ſentiment : je ne vous

» écris qu'un mot, mais je vous dirai les détails à Paris, » où je compte, dans peu, avoir le plaiſir de vous em- » braſſer ».

ÉRASTE.

Il n'eſt donc plus ſi fort tourmenté de ſa goutte !
Bien agréablement je me trouve ſurpris,
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La ſatisfaction.... ce mariage.... un fils....

ÉRASTE.

Je ſerai bien charmé de le voir à Paris.
Ce n'eſt pas un eſprit frivole
Que celui-là : ſur ma parole,
Peu de gens ſeront de ſon goût.
Avons-nous des hommes en France ?
Des colifichets, & c'eſt tout.
Les Précepteurs du monde à Londre ont pris naiſſance ;
C'eſt d'eux qu'il faut prendre leçon.
Auſſi je meurs d'impatience
D'y voyager. De par Newton,
Je le verrai, ce pays où l'on penſe.

BÉLISE.

Mon frere, on penſe en tout pays :
Celui-là, ſelon vous, l'emporte ſur le nôtre.
Mais voyez-le, & je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE.

ÉRASTE.

QUE veut l'Olive, encor ?

L'OLIVE.

Monſieur,
C'eſt que dans ce moment un cheval vous arrive,
Dont l'allure brillante & vive....

ÉRASTE.

Il faut le voir : c'eſt un coureur,
Que j'ai fait venir d'Angleterre,
Et qui, dans Neumarket, gagna plus d'un pari.

BÉLISE.

Oh bien ! je fais, mon frere, une gageure ici.

ÉRASTE.

Quoi donc ?

BÉLISE.

Qu'il étendra notre Sage par terre ;
Qu'à la Philoſophie il caſſera le cou.

ÉRASTE.

Votre amitié, ma ſœur, mal-à-propos s'effraye.

BÉLISE.

Je vous dis que vous êtes fou.
Il vous faut un cheval comme au pere Canaye ;

Un doux & paiſible animal,
Qui, plus que ſon maître, ſoit ſage,
Et qui ne ſonge point à mal,
Tandis que votre eſprit dans la Lune voyage.

ÉRASTE.

Venez toujours voir celui-ci.

BÉLISE.

Trouvez bon que je reſte ici :
Tout ce que produit l'Angleterre,
Vous l'admirez ! moi, dans ce pays-là,
Tout me déplaît : charbon de terre,
Philoſophes, chevaux.

DAMIS.

Préjugés que cela.
Madame.

BÉLISE.

Oh ! quant à vous, Monſieur Blacmore, paſſe.
Malgré votre pays..., on peut vous faire grace.

SCÈNE VI.

BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *ſuivant des yeux Damis.*

SAIS-TU bien qu'il eſt fait au tour,
Finette? Dans ſon air, cet Anglois eſt unique.

FINETTE.

Si bien que dans ces lieux s'il fait quelque ſéjour,
Voilà pour vos vapeurs un fort bon ſpécifique.

BÉLISE.

Oh! Finette, déja j'en avois un tout prêt.

FINETTE.

Un tout prêt! comment donc? Je vous en loue, & c'eſt à

BÉLISE.

Un mari.... Qui t'étonne? Eſt-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor ſonger au mariage?
Ne puis-je décemment brûler d'un chaſte feu?

FINETTE.

Déja veuve trois fois, c'eſt avoir du courage:
Vous êtes heureuſe à ce jeu;
Mais....

BÉLISE.

De mon choix, tu loueras la ſageſſe.

FINETTE.

Jeune?

BÉLISE.

Et ſans reſſembler à nos Marquis brillans,
Qui n'ont déja plus, à trente ans,
Que les travers de la jeuneſſe.

FINETTE.

De l'eſprit?

BÉLISE.

Ce n'eſt pas préciſément ſon lot;
Mais je n'ai pas beſoin qu'il faſſe d'épigramme:
Quand un époux aime ſa femme,
Et l'aime bien, ce n'eſt jamais un ſot.

FINETTE.

On ne peut mieux penſer, Madame,
Ni plus ſagement ſe pourvoir,
D'un autre œil, cependant, la choſe ſe peut voir,
Et je crains qu'Eraſte ne blâme....

BÉLISE.

Il approuvera mon projet.
Il faut qu'il file doux.... J'ai ſurpris ſon ſecret.

FINETTE.

Quoi donc?...

BÉLISE.

Notre prétendu Sage.
(Je te croyois de meilleurs yeux.)
Tous ſes diſcours faſtidieux,
Contre l'Amour....

FINETTE.

Eh bien?

BÉLISE.

Vain étalage,
Syſtême de l'eſprit, démenti par le cœur;
Le ſien brûle en ſecret, Sophie eſt ſon vainqueur.

FINETTE.

Vous croyez, Madame, qu'il aime....

BÉLISE.

Oh! j'en ſuis ſûre.

FINETTE.

Chut! Madame, c'eſt lui-même.

SCENE VII.

BÉLISE, ÉRASTE, FINETTE.

BÉLISE.

Mon frere, vous boîtez?

ÉRASTE.

Moi? Non.

BÉLISE.

La choſe eſt ſûre;
Vous boîtez, vous dis-je.

ÉRASTE.

Oh! fort peu.

BÉLISE.

Je vois que j'avois fait une bonne gagûre.

ÉRASTE.

Ce n'eſt rien.

BÉLISE.

Le Coureur aura joué ſon jeu.

ÉRASTE.

Une gaîté....

BÉLISE.

Je crains....

ÉRASTE.

Ma ſœur, je vous en prie;
Laiſſons cela; je veux vous parler de Sophie.
Je m'apperçois que, depuis quelque tems,
Elle n'a plus cette aimable folie,
Partage heureux de l'âge en ſon printems,
Lorſqu'ignorant encore & le monde & les choſes,
Dans le champ de la vie on ne voit que des roſes.
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, Monſieur, entre nous,
Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les cauſes.

ÉRASTE.

Comment?

BÉLISE.

Vous avez fait un projet des plus fous;
Mais la Nature eſt plus forte que vous:
Vous ne la rendrez pas muette.
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en ſoi
Cette agitation ſecrette
D'une ame qui ſe ſent ſourdement inquiette,

Sans bien ſavoir encor pourquoi.

ÉRASTE.

Il faudroit à Sophie autre choſe qu'un livre.
A ſon âge, Monſieur, le cœur a ſes beſoins.
Un époux, par ſes tendres ſoins,
Fait ſentir qu'il eſt doux de vivre.

BÉLISE.

De quoi parles-tu là? d'un être de raiſon:
Eſt-ce donc pour s'aimer que l'on s'épouſe? Bon!
On veut perpétuer ſa race,
On veut tenir un grand état,
L'avarice & l'orgueil préſident au contrat;
Mais bientôt, lit à part, table où l'ennui ſe place,
Ecart des deux côtés, ſouvent fâcheux éclat
Font voir que le bonheur n'eſt pas dans l'opulence:
Qu'en l'irritant ſans ceſſe, on éteint le deſir,
Et que ſouvent le riche a tout en abondance,
Hors l'innocence & le plaiſir.

ÉRASTE.

Mais croyez-vous, mon frere, que Sophie
Puiſſe avec vous demeurer décemment,
Quand je n'y ſerai plus.

BÉLISE.

Comment!
Vous voulez me quitter?

ÉRASTE.

Mais.... je me remarie.

BÉLISE.

Ma ſœur, c'eſt une raillerie.

ÉRASTE.

BÉLISE.

Raillerie eſt fort bon. . . . Oh ! c'eſt un fait certain,
Demandez à Finette.

ÉRASTE.

Entre nous, je vous prie,
Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,
Et n'êtes pas contente ?

FINETTE.

On n'en ſauroit rabattre :
Nous avons fait le vœu d'en expédier quatre.

BÉLISE.

Je n'aime pas vos libertés,
Finette ; laiſſez-nous, ſortez.

FINETTE, *ſort.*

SCÈNE VIII.

BÉLISE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

A vos dépens, au moins, elle a ſujet de rire,
Vous êtes folle, il faut le dire ;
Et vous allez ſur vous attirer les railleurs.

BÉLISE.

Je vous dirai, mon frère, en termes plus honnêtes,
Qu'un Sage (puiſqu'enfin, pour nos péchés, vous l'êtes)
N'eſt bon qu'à donner des vapeurs ;

Que dans votre logis l'ennui par trop abonde,
Que depuis un an je m'en meurs;
Un mari, du moins on le gronde;
C'eſt un amuſement.

ÉRASTE.

Je vous croyois pour moi
Plus d'amitié, ma ſœur.

BÉLISE.

Eh! mais, en bonne foi,
J'en ai beaucoup. Chez vous, mon frère,
Le cœur eſt excellent: quant à l'eſprit....

ÉRASTE.

Eh bien

BÉLISE.

Souffrez que je n'en diſe rien:
Vous voulez que l'on ſoit ſincère,
Je pourrois l'être trop.

ÉRASTE.

Enfin, vous me quittez;
Et d'un nouvel époux....

BÉLISE.

C'eſt choſe décidée;
Mais, il me vient pour vous une excellente idée.

ÉRASTE.

Pour moi?

BÉLISE.

Pour vous même: écoutez:
A l'aimable Sophie, à vous, je m'intéreſſe;
Epouſez-la.

ÉRASTE.

Vous plaiſantez.

(*À part.*)

Connoîtroit-elle ma foibleſſe ?

BÉLISE, *d'un air malin.*

Sophie a des appas.

ÉRASTE, *d'un air embarraſſé.*

Son ame a des beautés.

BÉLISE.

Oh ! oui : deux grands yeux pleins de flâme
Embelliſſent beaucoup une ame...
Mon frère, parlons ſans détour,
Plus d'un ſage s'eſt pris aux piéges de l'amour.
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle, en tapinois, à la philoſophie
N'auroit-il pas joué d'un tour ?

ÉRASTE.

(*à part.*) (*Haut.*)
Il eſt trop vrai.... Ma ſœur, vous êtes femme,
Vous voyez de l'amour par-tout.

BÉLISE.

Mon frère, contre lui tel hautement déclame
Dont il pouſſe le cœur ſecrettement à bout.

ÉRASTE.

Eh ! mais....

BÉLISE.

Riche, & d'un ſang dont l'origine eſt pure,
Votre ſeptième luſtre à peine eſt révolu....

ÉRASTE.

Il eſt vrai que ſortant de la Magiſtrature ;
Ainſi que je l'ai réſolu. . . .

BÉLISE.

Quant à ce dernier point, il ne ſauroit me plaire ;
Mais ce projet encor n'eſt formé qu'à demi,
Et vous m'avez promis expreſſément, mon frère ;
Que vous conſulteriez Liſimon votre ami.

ÉRASTE.

Je l'attends ce jour même, & vous tiendrai parole ;
Mais de ſes ſentimens je ſuis très-aſſuré.
A l'amour des beaux-arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole.

BÉLISE.

Sa ſageſſe me plaît, elle n'a rien d'outré.
Quant à notre Orpheline. . . . Oh ! je la vois paroître.

ÉRASTE.

Elle ſemble rêver.

BÉLISE.

Vous voilà tout ému.
Comme Amant, faites-vous connoître :
Dévoilez votre cœur à ſon cœur ingénu.
Tâchez de dérider ce front triſte & ſévère ;
C'eſt un enfant qui n'a rien vu.
Que ſait-on ? Vous pourrez lui plaire.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IX.

ÉRASTE, SOPHIE.

SOPHIE, *rêvant.*

RIEN n'eſt égal au trouble de mon cœur :
Eraſte a bien raiſon : le tourment de la vie,
C'eſt d'aimer....

ÉRASTE, *à part.*

Comment puis-je, avec quelque pudeur,
Lui chanter la palinodie ?
(*Haut.*
A quoi rêvez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainſi tout haut ?

SOPHIE, *à part.*

O Ciel ! me ſerois-je trahie ?
(*Haut.*)
A rien, Monſieur, ou peu s'en faut.
Je laiſſois ma penſée errer à l'aventure.

ÉRASTE, *à part.*

Que lui dirai-je ? O que l'amour
Fait faire une ſotte figure !
Je veux parler, & n'oſe.

SOPHIE.

A votre tour,
Vous rêvez, Monſieur,

ÉRASTE.

Ah ! Sophie. ...
Vous voyez contre vous un homme bien fâché.

SOPHIE.

Contre moi !

ÉRASTE, *à part.*

Je n'ai de ma vie
Senti trouble pareil.

SOPHIE.

Qu'avez-vous ?

ÉRASTE.

Ce que j'ai !
De l'amour.

SOPHIE.

De l'amour !

ÉRASTE.

Pour la philoſophie.
Gardez-vous de penſer qu'un cœur tel que le mien. ...

SOPHIE.

Vous n'aimez qu'elle. on le ſait bien ;
Vous mépriſez fort ceux qu'un autre amour engage.

ÉRASTE.

Mépriſer, c'eſt beaucoup. (*A part.*) J'enrage.

SOPHIE.

Éraſte, je n'y conçois rien ;
Mon étonnement eſt extrême :
Votre air & votre ton.... Vous n'êtes pas le même.
Vous aurois-je déplu, Monſieur, ſans le ſavoir ?

ÉRASTE.

Eh! morbleu.... de déplaire avez-vous le pouvoir....
Mais puiſqu'un ſage, enfin, n'eſt marbre ni ſtatue....

SOPHIE.

Daignez pourſuivre.

ÉRASTE.

Non.

SOPHIE.

Je reſte confondue:
Quoi donc! un Philoſophe, au trouble, aux paſſions
Seroit-il ſujet comme un autre?
Mais s'il me ſouvient bien de vos expreſſions,
L'ame d'un ſage, (& c'eſt la vôtre)
Plane loin de la terre, & reſſemble à ces monts
Dont un Ciel libre & pur environne la tête;
Tandis qu'à leur pied la tempête
Obſcurcit les triſtes vallons.
Voilà plus d'une fois, ce que m'ont fait entendre
Vos ſublimes comparaiſons.

ÉRASTE.

Je vous marquois le but où le Sage doit tendre;
Mais vous me faites trop ſentir
Combien tout homme eſt loin de pouvoir y prétendre!

SOPHIE.

(*A part.*)
Il connoît ma foibleſſe.... Eraſte!

ÉRASTE, *à part.*

Il faut ſortir;
Je ne puis me réſoudre à m'expliquer moi-même,
J'aurois trop à rougir.... Adieu.

SCÈNE X.

SOPHIE, *ſeule.*

A LA bruſque façon dont il quitte ce lieu,
Dans le fond de mon cœur il aura lu que j'aime ;
Que j'ai trahi les ſoins qu'il prit de me former :
Mais auſſi, vivre ſans aimer !
Si c'eſt-là le bonheur, c'eſt un bonheur bien triſte.
N'importe, il faut me vaincre....oui, mon cœur y réſiſte.
Mais....

SCÈNE XI.

SOPHIE, FINETTE ; DAMIS, *derrière, & ne ſe montrant pas.*

FINETTE.

DAMIS avec vous deſire un entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop écouté.

FINETTE.

Cependant il inſiſte,
Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh bien ! moi, je n'écoute plus rien.
Annoncez-lui que, s'il perſiſte
A reſter en ce lieu contre ma volonté,
On ſaura ſa témérité.
Je veux qu'il s'éloigne ſur l'heure;
Je deviens ſa complice en le ſouffrant ici.

DAMIS, *ſe jettant à ſes pieds.*

Dites que vous voulez qu'il meure.

SOPHIE.

Quoi! vous me ſurprenez ainſi....
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,
Malgré moi, mon ame eſt émue,
Et que je ne ſais plus déja
Ce que mon propre cœur deſire....
(*Vivement.*)
Oh! levez-vous: tenez, cette attitude-là
Vous donne ſur moi trop d'empire:
Vous me feriez d'Eraſte oublier les leçons.

DAMIS.

Voulez-vous préférer de folles viſions
Aux tendres ſentimens d'un cœur qui vous adore?
Eraſte eſt un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore;
Je garde à ſes bontés un cœur reconnoiſſant;
Et ſachant à quel point je lui ſuis redevable,
Vous m'outragez, en l'offenſant;
Il m'eſt cher, il m'eſt reſpectable.

DAMIS.

Pardonnez ſi l'amour....

SOPHIE.

Contre mon bienfaiteur
Je ne puis ſouffrir qu'il éclate :
Il perd tout pouvoir ſur mon cœur,
Quand vous me voulez rendre ingrate.

DAMIS.

Ces ſentimens vous font honneur,
Sophie; & je me prête à leur délicateſſe :
Je ne dirai rien qui la bleſſe.
Qu'Eraſte ſoit un ſage, il le veut, j'y conſens;
De ſon cœur je connois, j'admire la nobleſſe :
Mais que dans la fleur de vos ans
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée,
Votre ame interdiſe l'entrée
A l'amour, ce ſentiment doux,
Et j'oſe dire encor le plus noble de tous,
Lorſque ſa flamme eſt épurée.
C'eſt une façon de penſer
Qu'on peut, je crois, ſans l'offenſer,
Appeller, tout au moins, chimérique & cruelle.

(*Vivement.*)

Mais c'eſt à vous que j'en appelle,
A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un ſyſtême ſi vain la bizarre impoſture,
Vous dit de préférer le bonheur de ſentir
A l'orgueil inſenſé de dompter la nature.

SOPHIE.

Je l'avouerai, Damis; ſi j'en croyois mon cœur;

DAMIS, *vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur ?
J'ai voulu m'aſſurer du bonheur de vous plaire,
Avant de faire agir mon oncle Liſimon.
Votre Tuteur le conſidère,
Il eſt ſon oracle, dit-on.
Puiſqu'à mes vœux, enfin, vous n'êtes pas contraire....

SOPHIE.

Je voudrois l'être.

DAMIS, *la regardant tendrement.*

O Ciel ! vous le voudriez ?

SOPHIE, *le regardant tendrement.*

Non.

DAMIS.

Pourquoi donc, charmante Sophie ?...

SOPHIE.

A vos diſcours, Damis, je crains de m'arrêter;
Les Amans ſont flatteurs, il faut qu'on s'en défie;
Eraſte me l'a dit.

DAMIS.

Eh ! peut-on vous flatter ?
Avez-vous un regard, un ſouris qui ne touche ?
Sort-il un mot de votre bouche,
Qui n'aille de l'oreille au cœur ?
Le ſon de votre voix n'eſt-il pas enchanteur ?
Quelle autre a, comme vous, cette grace naïve,
Plus rare encor que la beauté,
Et qui mieux qu'elle nous captive ?...
Vous flatter !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; ÉRASTE, *au fond du Théâtre.*

FINETTE, *à Damis.*

PRENEZ garde: on vient de ce côté.
Éraſte.... Il pourroit vous entendre.

DAMIS.

(*Bas.*) (*Haut, avec l'accent Anglais.*)
Laiſſez-moi faire. Eh bien! jugez par cet eſſai,
Si nos Auteurs n'ont pas cette expreſſion tendre....
(*A Éraſte qui s'eſt avancé.*)
Je lui diſois, Monſieur, un beau morceau d'Othouai;
Mademoiſelle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ÉRASTE.

Oh!

SOPHIE.

Mais exprime-t-il un ſentiment bien vrai?
Je crains....

DAMIS.

C'eſt la nature même:
Mon Auteur ne feint point; ſon art eſt de ſentir.

ÉRASTE.

Celui de vos Auteurs, qu'avant tout autre j'aime,
C'eſt Shakſpéar.

DAMIS.

Nous prononçons Cheſpir.

ÉRASTE.

Cheſpir ſoit : mais en tout j'admire ſa manière.
J'aime des Foſſoyeurs qui, dans un Cimetière,
Moraliſent gaîment ſur des têtes de mort :
Nous n'avons rien chez nous de ſi philoſophique.
Nos eſprits pour cela ne ſont pas aſſez forts....
Othouai, dit-on, eſt pathétique,
Et je voudrois entendre ce morceau....

DAMIS.

Oui, mais....

ÉRASTE.

Quoi donc ?

DAMIS.

Seroit-il beau
Qu'un Sage, en matière pareille....
C'eſt de l'amour.... L'amour offenſe votre oreille.

ÉRASTE.

C'eſt de l'amour Anglois, je ſaurai me prêter.
Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.

ÉRASTE.

A quoi rêvez vous donc ?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre
Ce que l'Auteur fait dire à l'Amant le plus tendre :
« Abjurez une triſte erreur.

» Le Ciel à l'humaine nature
» Donna la beauté pour parure,
» Et l'Amour pour conſolateur.
» Dans le calice de la vie,
» C'eſt une goute d'ambroiſie,
» Qu'y verſa la bonté des Cieux.
» On vous a peint l'Amour de crayons odieux;
» Voyez-le tel qu'il eſt.... Il s'eſt peint dans mes yeux.
» Ils vous diſent: je vous adore;
» Mon cœur vous le dit encor mieux ».

ÉRASTE.

Savez-vous bien, Monſieur Blacmore,
Que vous ſeriez Comédien parfait?
Ma foi, ſi je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un Amant véritable.

DAMIS.

Fi donc!... Et le morceau?

ÉRASTE.

Charmant. Nos Traducteurs
M'ont fait un peu connoître vos Auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me ſoit ſupportable.
Avons-nous un Poëte à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout eſt bien,
Je verrois tout aller au Diable,
Que je croirois qu'il n'en eſt rien.
(*A Sophie.*)
Inceſſamment vous pourrez lire,
En original, cet Auteur.
Sentez-vous bien votre bonheur?
(*A Damis.*)
Oh! ça, Monſieur, daignez me dire,

Lui trouvez-vous des diſpoſitions ?
Sera-t-elle bientôt habile ?

DAMIS.

Il le faut eſpérer, pourvu qu'à mes leçons
Mademoiſelle ſoit docile.

ÉRASTE.

Comptez là-deſſus, j'en réponds.
(*Sophie & Finette rient.*)
Finette & vous, pourquoi donc rire ?
De ce que je promets, n'êtes-vous pas d'accord

SOPHIE.

Eh mais....

ÉRASTE.

Vous me fâcheriez fort,
Si vous ne faiſiez pas ce que Monſieur deſire.

FINETTE.

Oh! c'eſt bien notre intention.

ÉRASTE.

Eh bien! vous nous quittez, Sophie ?

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.
(*Elle ſort avec Finette.*)

ÉRASTE, *à Damis.*

Faites-leur compagnie.
Tout en ſe promenant elle prendra leçon....
Si cependant cela vous contrarie,
Vous pourriez préférer mon entretien.

DAMIS.

Oui; mais
Le devoir avant tout, & le plaiſir après.

SCÈNE XIII.

ÉRASTE, *ſeul.*

CE Maître me plaît fort ; j'admire ſes lumieres :
Qu'à ſon âge on trouve un François
Egalement verſé dans toutes les matieres !
Ma Pupille, avec lui, fera de grands progrès....
Mais toujours ma Pupille.... Ô Ciel ! quelle eſt ma honte !
Sophie, un enfant me ſurmonte :
D'où naît donc ſon pouvoir ſur moi ?
Eh bien ! des yeux, un teint.... eſt-ce donc là dequoi
Renverſer la tête du Sage ?
Qu'eſt-ce que la beauté ? Rien qu'un vain aſſemblage
De traits & de couleurs.... C'eſt fort bien raiſonner.
D'où vient donc que je ſens le contraire ? J'enrage,
Et ne puis me le pardonner.
Sophie.... Elle eſt là.... J'ai beau faire....
Epouſons-la, prenons une moitié....
Newton ne s'eſt pas marié ;
On me regardera comme un homme ordinaire....
N'entends-je pas une voiture ? Oui.
Ce ſera Liſimon, je l'attends aujourd'hui ;
Et je prétends ſur cette affaire....
Je ne me trompois pas ; c'eſt lui.

SCÈNE XIV.

ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE.

AH ! mon cher Liſimon, que dans cet hermitage
Il m'eſt doux de vous recevoir !
Que j'aurai de plaiſir à poſſéder un Sage !

LISIMON.

Je ſuis, de mon côté, charmé de vous y voir ;
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme :
Ce titre eſt trop peu fait pour l'homme ;
Le moins ſage eſt celui qui croit l'être le plus.

ÉRASTE.

Mais ceux qui ſavent vous connoître.....

LISIMON.

Éraſte, briſons là-deſſus.
Vous ſavez qu'un des points entre nous convenus,
C'eſt de ne point flatter.

ERASTE.

Eh bien donc ! mon cher Maître,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ÉRASTE.

C'eſt à quoi je m'attends ;

Vous êtes Philoſophe, & m'apprîtes à l'être.

LISIMON,

La choſe eſt aujourd'hui plus rare que le mot.
C'eſt un nom que chacun s'arroge :
Auſſi c'étoit jadis éloge,
C'eſt injure à préſent.

ÉRASTE.

Dans la bouche d'un ſot.

LISIMON.

Il eſt vrai : mais mon cher Eraſte,
Savez-vous ce que c'eſt qu'un Philoſophe ?

ÉRASTE.

Quoi ?

LISIMON.

Vous croyez le ſavoir... Si je vous diſois, moi,
Que vous-même, ſouvent, en offrez le contraſte :
Le Philoſophe fuit la ſingularité,
Il n'eſt jamais rien avec faſte ;
Même en le condamnant, il ſuit l'ordre arrêté ;
Et, ſans ſe diſtinguer, vêtu ſuivant l'uſage,
Croit la ſeule vertu l'uniforme du Sage.

ÉRASTE.

Mais.....

LISIMON.

S'il combat le vice & s'oppoſe à l'erreur,

Ses leçons aux Humains ne font point des outrages :
Simple en ſes actions, modeſte en ſes ouvrages ;
Il inſtruit ſans orgueil, & blâme ſans aigreur.
Voyez ſi ce portrait, Éraſte, vous reſſemble.

ÉRASTE.

Mais ſi je puis, Monſieur, dire ce qui m'en ſemble,
Pour fuir l'air prétendu de ſingularité,
Faut-il ſuivre en aveugle un vulgaire hébété ?
Doit-on, à votre avis, reſpectant les uſages,
Agir comme les fous, penſant comme les Sages ?
Eſt-ce ma faute, à moi, ſi je ſuis ſingulier ?
Je ſuis comme on doit être.

LISIMON.

On ne ſauroit nier
Qu'il eſt des cas....

ÉRASTE.

Eh bien ! malgré cette apoſtrophe,
Vous conviendrez, pourtant, que je ſuis Philoſophe :
Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah ! que dites-vous là ?
Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela ?

ÉRASTE.

Je prétends, dans ma ſolitude,
Ami de la Sageſſe & de la Vérité,
En faire mon unique étude.

LISIMON.

Eraſte, ce projet n'eſt pas bien médité :
Vous aurez de la peine à trouver des excuſes.

ERASTE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas quitté
Le Palais de Plutus pour le Temple des Muſes ?
Je comptois, Liſimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas eſt différent. J'ai pu fouler aux pieds
L'intérêt, ce vil Dieu, qu'aujourd'hui l'on adore ;
Mais vous, qui, Juge intègre, & ſage Magiſtrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir eſt de ſervir l'Etat.

ERASTE.

Eclairer ſon pays, c'eſt le ſervir.

LISIMON.

Sans doute ;
Mais peu de gens ſont faits pour ſuivre cette route.
Pour l'inſtinct du génie on prend ſa vanité,
Et, quand il n'eſt pas ſûr qu'on ſoit de cette étoffe,
Quitter un poſte utile à la ſociété,
C'eſt être déſerteur & non pas Philoſophe.

ERASTE.

Mais.....

LISIMON.

Quitter votre charge, ah ! c'eſt un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate :
Qu'un autre applaudiſſe & vous flatte ;
Mais moi, je vous le dis tout net,

Renoncez à votre projet,
Ou je romps, dès ce jour, avec vous tout commerce :
A la philoſophie on impute vos torts.

ERASTE.

Eſt-ce ma faute à moi, s'il n'eſt point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce ?

LISIMON.

Oui, c'eſt par vos pareils, par vous (je le maintiens)
Que la philoſophie eſt en butte aux outrages.
Semblables aux Européens,
Qui fourniſſent, contre eux, de la poudre aux Sauvages,
Vous donnez des armes aux ſots ;
De vos travers ils ſe prévalent,
Avec emphaſe ils les étalent,
Et penſent, tout au moins, devenir les égaux
Des hommes éminens que ſans ceſſe ils ravalent.

ERASTE.

Ne fut-il pas toujours des ſots & des méchans,
Ennemis nés de la philoſophie ?
Et leurs traits n'ont-ils pas pourſuivi de tout tems
Le talent qu'on admire & qui les humilie ?

LISIMON.

C'eſt quelquefois ſa faute.

ERASTE.

Eh ! comment, s'il vous plaît ?

LISIMON.

Je dis la choſe comme elle eſt.
(*Avec chaleur.*)
Si d'être célébré vous avez la manie,

Qu'avez-vous beſoin de travers ?
Les moyens vous en ſont offerts ;
Occupez-vous des loix dont vous êtes l'organe ;
Combattez, détruiſez l'hydre de la chicane ;
Veillez pour l'orphelin, ſecourez l'innocent,
Rendez, ſur-tout au foible, une prompte juſtice ;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puiſſant,
La balance jamais dans vos mains ne fléchiſſe.
Aux devoirs d'un ſi noble emploi
Immolez vos plaiſirs, immolez-vous vous-même.
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire ſuprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour ſoi.
Vous paſſerez encor pour ſingulier, peut-être ;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'eſt ainſi qu'il eſt beau de l'être.

ÉRASTE.

Vous m'échauffez, je ſens que vous avez raiſon
Je crois votre conſeil & garderai ma place.

LISIMON.

Ah ! venez que je vous embraſſe.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon ;
Je ſais tout ce qu'en vous le ciel a mis de bon.
Par exemple, vos ſoins pour la jeune Sophie
Honorent la philoſophie.
Quels ſont, ſur elle, vos deſſeins ?
Vous rougiſſez !

ÉRASTE.

Comment vous avouer que j'aime ?
Votre ſageſſe, que je crains,
Ne me paſſera pas cette foibleſſe extrême.
Vous condamnez l'amour.

LISIMON.

Ceſſez de vous troubler :
La philoſophie eſt moins dure,
Et ſe propoſe de régler,
Non de détruire la nature.

ÉRASTE.

Mais moi, me marier !...

LISIMON.

Hé ! qui donc, s'il vous plaît,
Sera bon citoyen, bon époux & bon père,
Si le Philoſophe ne l'eſt ?
Son exemple eſt, ſur-tout aujourd'hui, néceſſaire.
Éraſte, vous deviez à Sophie un époux ;
J'approuve fort que ce ſoit vous,
Et cela m'impoſe ſilence.

ÉRASTE.

Sur quoi ?

LISIMON.

J'avois deſſein de vous la demander
Pour mon Neveu, jeune homme d'eſpérance
Qui doit un jour à mes biens ſuccéder.

ÉRASTE.

J'euſſe aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

A votre projet, moi, de grand cœur, j'applaudis.

ÉRASTE.

Ce mariage-là fera du bruit, je penſe.

LISIMON.

Mais, non : rien n'eſt plus ſimple,

ÉRASTE.

Oh ! point : tous nos amis,
Milord Cobbam, ſur-tout, en ſera bien ſurpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ſes nouvelles.

ÉRASTE.

Je viens d'en recevoir auſſi.

LISIMON.

Je ſe plains fort, ſon fils lui vient d'être ravi ;
Il m'écrit qu'il en eſt dans des peines cruelles.

ÉRASTE.

De qui parlez-vous ?

LISIMON.

De Milord.

ÉRASTE.

De Milord Cobbam ?

LISIMON.

Oui.

ÉRASTE.

Vous me ſurprenez fort.
Son fils vient d'épouſer cette riche héritiere.....

LISIMON.

Qui vous a fait ce beau rapport ?

ÉRASTE.

Son père me le mande.

LISIMON.

Il me mande ſa mort.

ÉRASTE.

Parbleu ! la choſe eſt ſingulière,
Ma lettre eſt du vingtième.

LISIMON.

Et la mienne eſt du vingt.

ÉRASTE, *tirant ſa lettre.*

Voyez.

LISIMON.

C'eſt de Milord l'écriture & le ſeing.

ÉRASTE.

Liſez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire.

(*Il lit.*)

« Mon cher ami, c'eſt le plus malheureux des peres » qui vous écrit : j'ai perdu mon fils en deux jours ; ſa » mort.... »
Eh ! bien, ai-je raiſon ?

ÉRASTE.

Je ne ſais plus que dire :
Rendez-vous bien le ſens, Liſimon ?

LISIMON.

Mot à mot.
Qu'avez-vous donc ?

ÉRASTE.

J'ai.... que je ſuis un ſot.
Holà ! quelqu'un ! allez, faites venir Blacmore.

LISIMON.

Quel eſt donc ce Blacmore ?

ÉRASTE.

Un homme, je le voi,
Qui (comme bien des gens dont c'eſt-là tout l'emploi)
Fait métier de montrer ce que lui-même ignore.

SCÈNE XV.

ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

ÉRASTE.

MONSIEUR le Maître Anglois, approchez.

DAMIS.

Je ſuis pris.
C'eſt Liſimon.

ÉRASTE, *à Liſimon, qui éclate de rire.*

Eh mais ! pourquoi donc tous ces ris ?

LISIMON.

Parbleu ! c'eſt que le tour eſt drôle.
Votre Anglais, natif de Paris,
A tout-à-fait l'air de ſon rôle.
Mais ſavez-vous qui c'eſt ?

ÉRASTE.

Un fripon.

LISIMON.

Mon neveu.

ÉRASTE.

Damis ! je ſuis ſurpris, on ne peut davantage....

LISIMON.

Cette plaiſanterie eſt un jeu de ſon âge.

DAMIS.

Non, Monſieur, pardonnez, il faut faire un aveu;
L'amour m'a fait ici jouer ce perſonnage;
Et Sophie.....

LISIMON.

Oh ! ceci paſſe le jeu.

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage:
Le mien de ſes vertus charmé....
(*A ſon oncle qui paroît indigné.*)
Vous me condamnerez; vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, Monſieur, très-fort je vous blâme:
Ne tient-il donc qu'à ſuivre une imprudente flâme?
L'amour ne ſert d'excuſe à rien,
De notre caractère il emprunte le ſien;
Et par de nobles traits ſe faiſant reconnoître,
Dans un cœur vertueux l'amour ſe plaît à l'être.
Du vôtre, mon Neveu, ſongez à triompher.

DAMIS.

Cet amour eſt ma vie.

LISIMON.

Il le faut étouffer.

DAMIS.

Vous voulez donc, mon Oncle, que j'expire?

LISIMON.

On ne meurt point, Monſieur, & l'on fait ſon devoir ;
Mais, pour vous ôter tout eſpoir,
Sachez, puiſqu'il faut vous le dire,
Qu'Éraſte pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, *à Éraſte.*

C'eſt donc à moi, Monſieur, d'embraſſer vos genoux.
Verrez-vous ſans pitié mon déſeſpoir extrême ?
Mais où ſe cache ce rival ?
Mérite-t-il.

LISIMON.

Damis, n'en dites point de mal :
Vous étiez à ſes pieds.

ÉRASTE, *qui, pendant le dialogue de l'Oncle & du Neveu, a paru rêver profondément.*

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.
Et mon amour au vôtre eſt tout au moins égal.
(*Il va au fond du Théatre.*)
Que l'on faſſe venir Sophie.

LISIMON.

Vous voyez, mon Neveu, qu'il n'y faut plus ſonger.

DAMIS, *vivement.*

Rien, mon oncle, non, rien ne m'en peut dégager ;
Et ſi je vous ſuis cher...

LISIMON.

Mais c'eſt de la folie.
(*à Éraſte qui revient.*)
Quel eſt votre deſſein, Eraſte, je vous prie ?

ÉRASTE.

Vous allez entendre & juger.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

ÉRASTE, LISIMON, DAMIS, SOPHIE, BÉLISE, FINETTE.

ÉRASTE.

APPROCHEZ-VOUS, Sophie, & prêtez-moi ſilence.
Vous ſavez, depuis votre enfance,
Tous les ſoins que j'ai pris de vous :
Vos vertus ſont ma récompenſe ;
Mais je ne ſuis pas quitte, il vous faut un époux....
D'une aimable rougeur votre front ſe colore,
Sophie, & vous baiſſez les yeux.

SOPHIE, *avec embarras.*

Monſieur.

ERASTE.

Cet embarras vous embellit encore.

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'eſt s'expliquer au mieux.

BELISE.

C'eſt répondre d'après nature.

ERASTE.

Il faut donc en remplir le vœu.
Des foibleſſes d'un cœur qui cachoit ſa bleſſure,
Il faut vous faire auſſi l'aveu :
Tandis que chargeant ſa peinture,

Je vous offrois l'Amour ſous des traits odieux;
Le traître, caché dans vos yeux,
Rioit de mes leçons, & gravoit dans mon âme,
Votre portrait en traits de flâme.

SOPHIE.

Vous aimez! mais, Monſieur, ce n'eſt donc point un mal?

DAMIS, *vivement.*

C'eſt un bien qui n'a point d'égal.

SOPHIE, *à Éraſte.*

Vous me trompiez!

ÉRASTE.

Je me trompois moi-même:
Il eſt trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous poſſéder j'attache mon bonheur;
Mais je n'ai jamais ſçu tyranniſer un cœur:
Et quelque ſoit pour vous l'excès de ma tendreſſe,
Je veux de votre choix que vous ſoyez maitreſſe:
Je vous donne pour dot cinquante mille écus....
Point de complimens là-deſſus:
Je vous ai tenu lieu de pere,
Et c'eſt à moi de vous doter.

SOPHIE, *pénétrée.*

Ah! comment pourrai-je acquitter r...

ÉRASTE.

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire:
Votre pere, en mourant, me légua votre ſort:
J'ai fait honneur au legs; mais je rougirois fort
De penſer que ce fut un titre pour vous plaire;
Conſultez votre cœur pour donner votre foi,

Et choiſiſſez entre Damis & moi.

SOPHIE, *à part.*

Qu'un ſi beau procédé me confond & me touche !

DAMIS, *vivement.*

Sophie, avant que de fixer mon ſort,
Songez, hélas ! ſongez que votre bouche
Va prononcer, ou ma vie, ou ma mort:
Je ne veux point de la dot qu'on vous donne!
Riche aſſez de vous poſſéder,
Je ne veux que votre perſonne;
Mais je meurs, s'il faut vous céder.

LISIMON.

Jeune inſenſé, vous voulez que Sophie
A vos deſirs lâchement ſacrifie
Ce qu'elle doit....

DAMIS, *avec la plus grande chaleur.*

Oui, j'eſpere.... je veux....,
Vous ignorez, mon oncle, comme on aime;
Un cœur dont l'amour eſt extrême,
Ne ſait point renoncer à l'objet de ſes vœux.
Le véritable amour n'eſt point ſi généreux;
Il immole tout..... hors lui-même.

(*Il ſe jette aux pieds de Sophie.*)

J'attends mon arrêt à vos pieds.

SOPHIE, *à part.*

O Ciel! dans quel trouble il me jette!

(*A Damis.*)

Je prétends que vous vous leviez,
Damis; levez-vous, dis-je, ou ma bouche eſt muette.

ÉRASTE, *à part.*

Je vois qu'il eſt aimé.

SOPHIE, *à part.*

Que vais-je prononcer?

(*Haut.*)

Eraſte, vos bienfaits ont des droits ſur mon âme,
Que rien jamais ne pourra balancer.
Vous avez beau vouloir y renoncer,
Et ne laiſſer parler que votre flâme,
Plus vous les oubliez, & plus je m'en ſouviens....
Mais pourquoi vous montrer ſous des dehors auſteres?
Pourquoi contre l'amour ces diſcours ſi ſéveres?
M'ont-ils dû diſpoſer à ce tendre lien?
Et lorſque votre amour éclate,
Pourrai-je?... Oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate,
Et dût votre bonheur me coûter tout le mien,
Fallût-il vous donner ma vie....
Je ſuis prête....

ÉRASTE.

Achevez.... Vous vous troublez, Sophie.

SOPHIE, *avec effort.*

Non, Monſieur.

ÉRASTE.

Eh bien donc?

SOPHIE. *Elle regarde Damis, ſoupire, & préſente ſa main à Éraſte.*

Mon devoir eſt ma loi.
Voici ma main, Eraſte.

DAMIS.

O Ciel!

ERASTE.

ÉRASTE.

Je la reçoi.

(*Après une pauſe.*)

Mais, Damis, c'eſt pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?...

SOPHIE.

Quoi, Monſieur!

ÉRASTE.

Je ſais ce que je doi:
A vos vrais ſentimens je ne puis me méprendre.
Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur,
Damis poſsède votre cœur:
C'eſt à moi, ſur le mien, d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute ſi je veille, & j'ai peine à vous croire;
De ce bonheur inattendu
Mon eſprit encor ſe défie...
Parlez donc, charmante Sophie.

SOPHIE, *à Éraſte.*

Dans le ſaiſiſſement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles....

ÉRASTE.

Ce ſont témoignages frivoles:
Il n'en eſt pas beſoin, votre cœur m'eſt connu.

SOPHIE.

Que je ſens bien tout ce qui vous eſt dû!

ÉRASTE.

Je fais votre bonheur, il ſera mon ſalaire;
J'exige cependant une grâce de vous.

SOPHIE.

Parlez, Monſieur, que faut-il faire?

ÉRASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir encor comme père.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève, & met le comble à tous.

DAMIS & SOPHIE *ſe jettent aux pieds d'Éraſte.*

Nous ſommes vos enfans.

BÉLISE.

Il faut pourtant le dire:
Les Philoſophes ſont des fous,
Que, malgré ſoi, quelquefois l'on admire.

LISIMON, *à Éraſte.*

C'eſt avoir ſur vous-même, Eraſte, un grand empire.
Ce ſublime effort de raiſon
Eſt d'un rare & pénible uſage.
Ne ſoyez ſingulier que de cette façon,
Et le Public en vous reſpectera le Sage.

F I N.

ÉPÎTRE
A UN JEUNE POÈTE,

Qui veut renoncer aux Muſes.

FAVORI d'Apollon, ô toi! dont Polymnie
Eclaira le berceau des rayons du génie,
Qui dans un vers facile, harmonieux, flatteur,
Sais, en charmant l'oreille, intéreſſer le cœur,
Eſt-il vrai, que cédant au dépit qui t'anime,
Abjurant les neuf Sœurs, & maudiſſant la rime,
Tu laiſſes le champ libre à tes heureux Rivaux?
Je ſais que juſqu'ici, pour prix de tes travaux,
Couronné par la Gloire, attaqué par l'Envie,
Ce monſtre a, de ſon ſouffle, empoiſonné ta vie.
Je ne veux point, Ariſte, excuſer ſes fureurs,
De ton âge imprudent t'oppoſer les erreurs,
Et faire le procès à ta Muſe indiſcrète;
Quel homme impunément fut, & jeune, & Poëte
Non : mais je te dirai : garde-toi du Dépit,
C'eſt un guide trompeur, le Repentir le ſuit.
Si, doué par le Ciel d'un talent ordinaire,
Ta vanité n'eût pris qu'un eſſor téméraire,
Je dirois : tu fais bien; quitte un travail ingrat;
Il en eſt tems encor, choiſis un autre état;
Fais ce qu'à tant de ſourds en vain Boileau conſeille
Mais le Frélon doit-il décourager l'Abeille?
Avare de ſon tems, cette fille du Ciel,

Pompe le ſuc des fleurs, compoſe en paix ſon miel.
La Haine a, contre toi, déchaîné la Critique;
Es-tu donc le premier qui, par ce monſtre étique,
Dans Athènes, dans Rome, & même dans Paris,
Ait vu calomnier ſes mœurs & ſes écrits?
Des Ages renommés interroge l'hiſtoire,
Et vois, par-tout, l'Envie à côté de la Gloire:
D'un mérite éminent le fatigant éclat,
Des mortels, nés jaloux, bleſſe l'œil délicat;
Dans la tombe on l'honore, & vivant on l'opprime:
L'orgueil du cœur humain nous vend cher ſon eſtime.
Il eſt beau, cependant, de s'en voir honoré:
Tu préfères la paix; mais loin du Mont Sacré,
Connois-tu quelque port à l'abri des orages,
Où l'homme ait un bien pur & des jours ſans nuages?
Homère, qui, fertile en belles fictions,
Prête un ſi riche voile à ſes inſtructions,
Près du trône où s'aſſied le Maître du tonnerre,
A placé deux tonneaux, dont ce Dieu, ſur la terre,
Verſe à tous les humains le bien avec le mal:
Les lots ſont différens, le partage eſt égal:
Sur les trônes, l'Ennui prend noblement ſa place,
Le Riche a des ſens morts avec un cœur de glace:
Sous l'humble toît du Pauvre, habite la Santé,
Compagne du Travail, mère de la Gaité.
Plaiſirs ſimples & vrais, cœur honnête, eſprit ſage,
La Médiocrité vous reçut en partage.
La ſtupide inſolence & l'ivreſſe de l'or
Se liſent ſur le front du parvenu Mondor.
Pour tréſors, le Poëte eut les dons du génie:
Trop rarement, peut-être, il eut la modeſtie,
Troublé par les revers, enflé par le ſuccès,

Son cœur, prompt & mobile, eſt ſenſible à l'excès.
Rien n'eſt pur ici-bas: quand l'Art & la Culture,
A leur livrer ſes biens, ont forcé la Nature,
Combien (ſans l'homme, hélas!) d'animaux raviſſeurs
Diſputent au travail le prix de ſes ſueurs!
Mille inſectes, armés d'une troupe ennemie,
Souillent les ſeps du Dieu qui conſole la vie,
Et dévorent l'eſpoir du triſte Vigneron.
Faut-il donc s'étonner que l'arbre d'Apollon
Ait ſon inſecte auſſi, qui cherche à le détruire;
L'impuiſſance, la faim, & la rage de nuire,
De reptiles ſans nombre infectent l'Hélicon.
Garde-toi de ſalir tes écrits de leur nom.
Mépriſe-les, Ariſte, & mets dans la balance
D'un Amant des neuf Sœurs la noble indépendance;
Ce tranquille réduit, où, loin d'un monde oiſif,
L'étude ſait fixer ce Vieillard fugitif,
Qui, pour tant de mortels, ſi peſamment ſe traîne,
Où les grands Écrivains, & de Rome & d'Athène,
Philoſophes profonds, Poëtes, Orateurs,
Sont pour lui des amis & des conſolateurs
Offrent à ſon eſprit l'eſprit de tous les âges,
Et l'échauffant du feu de leurs divins ouvrages,
Y portent ce deſir de l'immortalité,
Qui, par des eſprits froids, de chimere traité,
Mobile du Héros, reſſort des grandes âmes,
Elève l'homme au Ciel ſur des ailes de flâmes,
Et de cette hauteur lui montre le néant
De ces biens ſi vantés qu'on pourſuit en rampant.
Nul bien ne vaut, crois-moi, les charmes de l'étude.
Crains de livrer ton cœur à cette inquiétude,
Qui, ſans ceſſe, ici-bas, nous portant à changer,

S'exagère le bien qui nous eſt étranger,
Inſenſible à celui qui fut notre partage.
Vole & ſuis la carrière où la gloire t'engage.
Aux fureurs de l'Envie, à ſes triſtes clameurs,
Oppoſe tes écrits, le ſilence & des mœurs.
Veux-tu la braver mieux? Plus habile à nous plaire,
Oſe, en te ſurpaſſant, irriter ſa colere;
Que ſa rage impuiſſante éveille les échos!
Malheur à l'Ecrivain qu'elle laiſſe en repos.
Dans tes nobles écrits que la vertu reſpire:
Sois avare d'encens, défends-toi la ſatyre:
Vis avec tes égaux: admis auprès des Grands,
Reſpecte l'homme en toi, reſpecte en eux les rangs:
Ne rends point à leurs yeux, par fierté, par baſſeſſe,
Ridicules ou vils les titres du Permeſſe.
Tout mortel eſt jaloux, mais tout Auteur eſt vain:
Etouffe dans ton cœur ce dangereux levain,
Fuis la préſomption: c'eſt alors qu'il s'oublie,
Qu'on veut bien quelquefois faire grace au génie;
Mais s'il ſe rend lui-même un hommage éclatant,
On refuſe à l'orgueil ce qu'on doit au talent.

FIN.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouare.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Par M. ROUSSEAU. (Pierre)

Repréſentée à Toulouse pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaire du Roi, le 18. Juillet 1748.

Le Prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue ſaint Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, à ſaint André.

M. DCC. XLVIII.

ACTEURS.

LA FOLIE,	Mlle. ASTRODY.
MERCURE,	M. DESBROSSES.
LA PETITE MAITRESSE,	M. ROCHARD.
LE MAITRE *à danser*,	Mlle. CAMILLE.
LE ROBIN,	Mlle. CORALINE.
LE PETIT MAITRE,	Mlle. SILVIA.
ARLEQUIN, REVENDEUSE *à la toilette.*	M. CARLIN.
LA VIVANDIERE,	M. DEHESSE.
L'AVOCAT,	Mlle. RICOBINI.

La Scene ſe paſſe dans un Jardin.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE; COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.

CE'N eſt fait, le Deſtin ſe rend à vos ſoupirs :
Ceſſez d'importuner le Ciel d'un vain murmure ;
Déeſſe, au gré de vos deſirs ;
Il renverſe aujourd'hui l'ordre de la nature,
Je viens vous l'annoncer, le Deſtin a parlé :
Déja les élemens à ſa voix ont tremblé,
De l'Univers la maſſe énorme,
Va prendre une nouvelle forme ;
Le ſeul ordre des tems n'en ſera pas troublé.

LA FOLIE.

Je ne le vois que trop, le Deſtin m'a punie ;
Le bon ſens reviendra, je me verrai banie.

MERCURE.

Non, il ne reviendra jamais,
En honneur, je vous le promets ;
Votre puiſſance eſt affermie,
De vos faveurs, l'homme paroît content ;
La moindre action de ſa vie
Eſt un hommage qu'il vous rend.
La raiſon diſparoît, votre Empire commence ;
Avec éclat pour former votre Cour,
Les Dieux ont choiſi ce ſéjour
Séjour heureux où vous prîtes naiſſance :
Vous devez embelir la France
Puiſque vous lui devez le jour ;
Vous y ſerez tout au mieux accueillie,
Vous le ſçavez, l'homme dans tous les tems,
N'oſa mêler à dix grains de folie,
Tout au moins un grain de bon ſens.

LA FOLIE.

J'ai prévû du Deſtin la volonté ſuprême,
Je me plais en ces lieux que j'ai choiſis moi-même
Pour y faire valoir mes droits :
Mes ſujets, de leur gré, ſe rangent ſous mes loix.
Déja le Petit Maître abbattu par les veilles,
Du Sexe a pris les airs, les modes, les façons,
Il charge ſes habits de clinquans, de pompons,
Fait treſſer ſes chevaux avec des nonpareilles.
Le Financier, le Petit-Maître enfin,
Imbus d'eſſence de jaſmin,
Ou diſtillant la quinteſſence d'ambre,
Ne ſont que des corps embaumés :
A peine ils ont les pieds dans l'antichambre,
Que les appartemens en ſont tous parfumés,
Voués par état au ſilence,
Magazins ambulans de leurs Diſtillateurs,
On douteroit de leur préſence,

Si leurs parfums ne donnoient des vapeurs.
Ce ne ſont que des bagatelles ;
Des hommes à préſent analizons le cœur ;
Des femmes, penſent-ils n'avoir que la fadeur ?
Non, point du tout : plus infidelles,
Plus coquets, plus médiſans qu'elles,
Plus babillards, plus indiſcrets,
En immolant l'honneur de quelque Belle ;
Et trahiſſant de l'une les ſecrets,
Ils arrachent chez l'autre une faveur nouvelle,
Qu'au même prix ils donneront après.
Je fais chez eux tous les jours des progrès :
Couſus de petits riens, de ſoupçons, d'injuſtices.
Ils s'aviſent d'avoir des vapeurs, des caprices ;
Pour abréger des diſcours ſuperflus,
Des femmes, en un mot, ils ont pris tous les vices
Sans en avoir pris les vertus.

MERCURE.

Eh bien, c'eſt pour cela, Déeſſe,
Que les Dieux indignés en voyant leur foibleſſe,
Des hommes aujourd'hui puniront le faux goût,
Ils changeront (leur laiſſant la même âme)
La femme en homme, & l'homme en femme
Sans attendre le premier d'Août.

LA FOLIE.

Ils remettront ainſi l'ordre des choſes.

MERCURE.

Ne vous allarmez pas ; non, ces métamorphoſes
Augmenteront votre pouvoir ;
Et vous verrez avant le ſoir
L'Impertinence en Petit-Maître,
La Fadeur ſous un habit noir,
La Valeur avec un miroir ;
Et la Fidélité ſous le maſque d'un traître.

Le ſexe groſſira le nombre des ſçavans :
Les femmes des Jaloux dont l'ame eſt généreuſe
Seront des Maris complaiſans ;
Vous verrez acomplir ces décrets étonnans ;
Cette année, en un mot, doit être merveilleuſe.
Déeſſe, j'ai quitté les Cieux,
Pour apporter cette nouvelle :
Déja je vois une mortelle,
Elle s'approche de ces lieux ;
Je me retire, & vous laiſſe avec elle.

SCENE II.

LA FOLIE, *ſeule.*

A LA fin, je triomphe, & la froide raiſon
Sur ces climats heureux n'étend plus ſon empire ;
Les mortels enyvrés d'un aimable délire,
Vont chanter à l'envi ma puiſſance & mon nom.
Que tout céde au bonheur de railler, de médire,
De renverſer l'ordre de ſa maiſon ;
Et que les plaiſirs que j'Inſpire,
Soient de tous les états & de toute ſaiſon.

SCENE III.

LA FOLIE, LA PETITE MAITRESSE.

LA PETITE MAITRESSE.

EH, bon jour, charmante Folie !
De vous voir, je mourois d'envie ;
Je vous cherchois depuis un ſi long-tems,
Que j'en ſuis excédée, & preſque anéantie :
Que faites-vous ici ?

LA FOLIE.

Je vous attends.

LA PETITE MAITRESSE.

Vous m'attendiez ! Ah ! que je vous embraſſe,
Quelle faveur ! non, rien n'eſt plus charmant,
Vous me comblez, je ne tiens point en place,
Rien n'eſt égal à mon raviſſement.
Me connoiſſez-vous bien, Déeſſe !

LA FOLIE.

Oui, vous étiez un Officier.

LA PETITE MAITRESSE.

Transformé, s'il vous plaît, en Petite Maîtreſſe,
Cela vous paroîtra peut-être ſingulier.

LA FOLIE.

Non, point du tout, rien ne m'étonne.

LA PETITE MAITRESSE.

Je donne dans le bel eſprit.

LA FOLIE.

Vous le pouvez mieux que perſonne.

LA PETITE MAITRESSE.

Je n'aime point l'encens, il m'étourdit,
Prodiguez-le moins, je vous prie,
Car il me donne des vapeurs.
Sçavez-vous quelle eſt ma manie !
Je me mets au rang des Auteurs,
Je parodie un air, une muſette,
Un tambourin, un menuet,
Enfin, tout ce qui ſe préſente.
Ecoutez un morceau, ſouffrez que je le chante,
Souvenez-vous du moins que je l'ai fait.
Elle chante.
Hâte-toi de me rendre heureux,
Dieu d'Amour, c'eſt toi que j'implore,
Ramene l'Aurore,
La Beauté que j'adore,
L'attend pour écouter mes vœux,
Hâte-toi, *&c.*

La nuit l'éloigne de ces lieux ;
Le jour ne paroît pas encore,
Viens appaiſer mes feux,
Ou pour ſervir l'ardeur qui me devore,
Hâte-toi, &c.

LA FOLIE.

Pour le vrai goût du Chant, & pour la Poëſie,
Vous portez les talens, Madame, au plus haut point.

LA PETITE MAITRESSE.

Je vous les dois, ſans vous, je ne les aurois point,
Daignez donc écouter ce couplet, je vous prie.
Elle chante.
Soyez diſcrets dans vos amours :
Ce n'eſt qu'à ce prix qu'une Belle
Brûle d'une flâme fidelle,
Et vous prépare des beaux jours.
Une faveur legere
Vaut mieux ſouvent,
Devient plus chere,
Quant un Amant
La prend
A l'ombre du miſtere.

Faites, Déeſſe, attention,
(Puiſque vous êtes indulgente)
Que ma muſe, eſt une muſe naiſſante,
Qui plus eſt de condition.
On trouve dans mes vers une certaine aiſance,
Do laquelle jamais le public ne diſpenſe
Les Auteurs de profeſſion.
Au reſte, charmante Folie,
J'attends ce ſoir chez moi nombreuſe compagnie,
Je donne un bal à mes amis.
Sous quel maſque, & ſous quels habits,

Me conſeillez-vous d'y paroître,
Pour tromper, comme il faut, les yeux les plus perçans.

LA FOLIE.

L'on ne pourra jamais vous reconnoître,
Si vous vous déguiſez en femme de bon ſens.

LA PETITE MAITRESSE.

Non, il vaux mieux en Petit Maître;
J'attrappe leurs façons, & leurs airs agaçans,
On ne peut mieux: ainſi me voyant traveſtie,
Au fonds du cœur, mon époux jurera;
Mais quelqu'autre s'y trouvera,
Pour faire la Contre-partie.

LA FOLIE.

Eh, débarraſſez-vous de lui;
Il faut dans cet après-midi
Que quelque ami commun le mene à la campagne,
La politeſſe y perd, mais le plaiſir y gagne.

LA PETITE MAITRESSE.

Lui, s'éloigner! il ne le voudra point;
Il eſt ridicule à tel point,
Qu'il ne veut pas que je m'endette,
Que je paſſe les nuits au jeu de la Comète,
A des petits ſoupers, au Bal.

LA FOLIE.

Quoi, votre époux oſe penſer ſi mal!
Votre ſanté, peut-être, l'inquiéte;
Il veut la conſerver; je conçois ſon deſſein.

LA PETITE MAITRESSE.

Un ennuyeux repos l'affoiblit & l'énerve,
Voilà le premier aſſaſſin:
L'ennui perd la ſanté, le plaiſir la conſerve;
Adieu, j'implore vos bontés.

LA FOLIE.

Mes ſoins vous ſont acquis, car vous les méritez.

SCENE IV.

LA FOLIE.

QUELLE étourdie, & quelle folle!
Les Dieux, juſqu'à préſent, me tiennent leur parole,
Quel eſt donc cet objet qui vient à pas comptés?
C'eſt Camille, c'eſt mon amie.

SCENE V.

LE DANSEUR, LA FOLIE.

LE DANSEUR.

SOUFFREZ que je vous remercie;
Et recevez les vœux d'un cœur reconnoiſſant,
Vous me donnez une nouvelle vie.

LA FOLIE.

à part. Non; rien n'eſt plus divertiſſant.
haut. Mais ne perdez-vous pas à la métamorphoſe.

LE DANSEUR.

Y penſez-vous! y perdre quelque choſe:
De mon nouvel état je ſuis tout enchanté;
Mon ſentiment eſt différent du vôtre,
Ce que j'ai perdu d'un côté,
Ma foi, je l'ai gagné de l'autre.

LA FOLIE.

Il faut en convenir, c'eſt jouer de bonheur.
N'étiez-vous pas Danſeuſe!

LE DANSEUR.

Oui, mais je ſuis Danſeur;
Le ſort d'une Danſeuſe eſt-il égal au nôtre!

Pour quelque tambourin, ou quelque paſſepied,
Qu'on danſe une ou deux fois ſans avoir de diſgrace,
Fier, comme une Sibille auprès de ſon trépied,
Dans un caroſſe à moi, j'étalerai mes graces,
Tandis qu'une Danſeuſe, avec de beaux talens,
Qui, quelquefois valent mieux que le nôtre,
Ne va ſe promener avec tous ſes brillans,
Que dans le caroſſe d'un autre.

LA FOLIE.

Vous êtes tout-à-fait charmant,
Sans doute, vous donnez des leçons dans la ville.

LE DANSEUR.

C'eſt le ſort de mon art, mon caroſſe autrement
Me deviendroit très-inutile.
Depuis quelques jours ſeulement,
J'ai pour la danſe une jeune écoliere
De votre taille, auſſi grande que vous;
Le croiriez-vous? Je lui fais les yeux doux,
J'emploirois avec elle une journée entiere.

LA FOLIE.

Non pas toujours occupé d'un Ballet;
Du moins votre air le perſuade.

LE DANSEUR.

Au moindre pas de menuet,
L'Amour me ſaiſit au colet;
Et mon cœur en ſecret fait une gargouillade:
Sous le prétexte ſpécieux
De redreſſer ſon corps, dont la taille eſt charmante,
De tems en tems je puis jetter les yeux....
Ah, le ſeul ſouvenir m'enchante!

LA FOLIE.

Vous êtes un petit fripon
Bien malin & bien ruſé.

LE DANSEUR.

Bon!

Quand j'étois fille on en uſoit de même,
Ce n'étoit pas ſans m'en appercevoir,
Mais j'affectois une ignorance extrême.

LA FOLIE.

Comment donc! à votre âge auroit-on pû prévoir
Que vous fuſſiez déja coquette.

LE DANSEUR.

On le devient en quittant la bavette,
Cela n'eſt pas ſi merveilleux.

LA FOLIE.

Vous êtes bien content de la forme nouvelle
Que vous avez reçu des Cieux!

LE DANSEUR.

Eſt-ce donc une bagatelle!
Ah, Déeſſe! je goûte un bien délicieux,
Je me mocque à préſent des langues dangereuſes,
Je puis, ſi je le veux, être un peu libertin;
Car de ce côté là, le public eſt malin,
Il ménage fort peu Meſdames les Danſeuſes.

LA FOLIE.

Les Danſeuſes auſſi, s'en embarraſſent peu,
Il faut en convenir, ils ſont à deux de jeu.
Eh, croyez-moi, la Danſeuſe a des charmes,
Qui près d'elle ſouvent vous font humilier;
Et quoi que vous ſoyez ſi fier,
Vous êtes le premier à lui rendre les armes:
Je vous connois, je ſçais que vous êtes galant,
Qu'aiſément la beauté vous fixe ſur ſes traces;
Si le ſexe, chez vous, vient puiſer le talent,
C'eſt chez lui ſeulement qu'on peut trouver les graces.

SCENE VI.

LE DANSEUR, LA FOLIE, VALERE.

LE DANSEUR.

Ciel, que viens-je d'appercevoir ?
C'eſt elle, ou bien c'eſt lui ! je ne me trompe guère.

LA FOLIE.

Quoi ! ...

LE DANSEUR.

Ce jeune homme en habit noir ...

LA FOLIE.

Eh bien, ce jeune homme eſt Valere.

LE DANSEUR.

Oui, mais c'étoit mon Ecoliere.

VALERE *en entrant.*

En vérité, je ſuis à faire peur,
à la Folie.
Je viens pour vous offrir un cœur
Epris d'une ardeur ſans égale,
Vous vous garderez-bien de rebuter mes vœux ;
Car, comme vous voyez, j'ai de très-beaux cheveux,
Et ma poudre d'ailleurs eſt à la Maréchale.

LE DANSEUR.

Monſieur eſt de ces gens qu'on ne rebute pas.

VALERE.

Ah, mon Maître à danſer ! Eh par quelle avanture
Vous trouve-t-on ici ?

LE DANSEUR.

J'ai devancé vos pas,
Pour y faire avec vous cinq ou ſix entrechats.

VALERE.

Je ne danſerai point, Monſieur, je vous le jure.

LE DANSEUR.

La Déeſſe le veut ; dans cette conjoncture
Il faut.... *Le Danſeur tracaſſe Valere.*

VALERE *vivement.*

à la Folie.

Finiſſez-donc, vous gâtez ma friſure ;
Agréez, s'il vous plaît, mes reſpects, mon encens,
Jamais Divinité ne parut ſi brillante ;
Vous avez de Venus cette grace touchante,
Ces traits, cette beauté, ces regards languiſſans,
Cet air majeſtueux.... Et ce ſourire tendre,
Qui font qu'on ne peut ſe défendre....
Du plaiſir de ſavoir comment vous vous portez.

LA FOLIE.

Danſez-vous auſſi bien que vous complimentez.

LE DANSEUR.

Vous allez bientôt le connoître,
C'eſt un Danſeur unique, merveilleux ;
Ce que je dis, eſt au pied de la lettre,
Allons, Monſieur, danſons un pas de deux.

VALERE.

Ma gravité ne ſçauroit le permettre,
Je ne veux plus danſer qu'au Bal de l'Opera.

LE DANSEUR.

Si votre gravité peut le permettre la,
Vous danſerez ici ; la choſe eſt reſoluë,
Et quoique vous ſoyez plus droit qu'une ſtatuë,
Rien ne peut vous en diſpenſer.
Il fait danſer Valere malgré lui.

VALERE.

Vous commencez à me laſſer.

à la Folie.

Permettez que je me repoſe :

Je ſuis tout eſſoufflé ; ma foi je n'en puis plus.

LE DANSEUR.

Vous êtes eſſoufflé ! quoi pour ſi peu de choſe !
Voilà nos jeunes gens : ils ſont d'abord rendus.
Allons, Monſieur, allons, courage.

VALERE.

De me faire danſer quelle eſt donc votre rage !

LE DANSEUR.

Vous me demandez donc quartier !
Je vous l'accorde, apprenez qu'à mon âge,
(Sans regarder ſi je ſuis du métier)
Je me ſens aſſez de courage
Pour déſoler un Danſeur quel qu'il ſoit.
Déeſſe excuſez-moi, devant vous je m'oublie,
Et je m'écarte un peu du reſpect qu'on vous doit,
S'en écarter, c'eſt rendre hommage à la Folie.

VALERE.

Me voilà dans un bel état ;
Que penſeront de moi, la Préſidente,
Melite, Orphiſe, Celiante ?
Dans leur eſprit je tomberai tout plat,
Oui, c'en eſt fait.

LA FOLIE.

Quelle peur eſt la vôtre !
L'Amant qui d'une femme éprouve le dédain,
Tombe dans ſon eſprit ; eh bien le lendemain
Il peut réuſſir chez une autre.

LE DANSEUR.

Vous vous trompez Déeſſe un peu ;
Les plumets vont bientôt inonder cette ville,
Et les gens à rabat n'auront pas ſi beau jeu.

VALERE.

Bon ! réflexion puerille.

LE DANSEUR.

Devant les Officiers, moi je baiſſe la lance;
Auſſi modeſte qu'un Abbé,
Je gagne doucement l'eſcalier dérobé,
Et je me retire en cadence.
Il faut ſavoir ſaiſir l'inſtant;
Je vais Déeſſe en faire autant
Pour ne pas abuſer de votre patience.

Il ſort en cadence.

VALERE.

Et moi, je vais à l'Opera:
Déeſſe, à ce ſpectacle-là
Tout nous attire, Acteur, Danſeur & Peintre.
Armé de ma lorgnette, à cet inſtant je parts
Pour promener mes avides regards,
Des loges aux balcons, & des balcons au ceintre.

SCENE VII.

LA FOLIE *ſeule en riant.*

JE ſuis très-contente de lui.
Bonne acquiſition! je vois bien qu'aujourd'hui,
De mes ſujets le nombre s'accumule,
Ceci prend un aſſez bon train;
On ceſſe d'être aimable, & l'on eſt ridicule,
Tant mieux, tant mieux mon triomphe eſt certain.

SCENE VIII.

LA FOLIE, LE MARQUIS.

LA FOLIE.

EH bon jour charmante Marquiſe !

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez, ou c'eſt une mépriſe,
Un autre titre m'eſt acquis ;
Je puis vous faire voir, Déeſſe, que je ſuis
Le plus joli petit Marquis.
Ah, que je vais jouir des plaiſirs de la vie !
Juſqu'à préſent je n'en ai pas joui ;
Car avec mon époux j'étois mal aſſortie ;
Sa préſence, ſon air, tout reſpiroit en lui
La mauvaiſe humeur & l'ennui.

LA FOLIE.

Avec qui donc voulez-vous qu'on s'ennuie,
Si ce n'eſt avec ſon époux ?

LE MARQUIS.

Ma foi je penſe comme vous.
Sans avoir la moindre tendreſſe,
Ne s'aviſoit-il pas de faire le jaloux :
Convenez avec moi, Déeſſe,
Qu'un tel époux eſt une ſotte eſpéce :
Ce que je trouve encore de plus charmant,
Je lui paſſois une maîtreſſe,
Et lui ne vouloit pas me paſſer un Amant.

LA FOLIE.

Il avoit tort aſſurement.

LE MARQUIS.

On le marquoit au doigt à la cour, à la ville.

LA FOLIE.

Quel ridicule, & quel travers affreux;
Cet exemple étoit dangereux
Pour la ſociété civile:
Na-t-on pas fait ſur lui quelque bon Vaudeville.

LE MARQUIS.

Oh vraiment, contre lui les Dieux
Ont, ma foi, fait une bonne Epigramme;
Ils viennent à l'inſtant de le changer en femme.

LA FOLIE.

Ils ne pouvoient le punir mieux.

LE MARQUIS.

Si la vengeance étoit d'une belle ame,
Grace au Ciel, je pourrois à préſent me venger;
Et Monſieur feroit enrager
Cent fois par jour Madame,
Pour lui faire ſentir ſon tort;
Mais je l'abandonne à ſon ſort.
Bien loin de prendre ma revanche,
Je veux lui donner carte blanche,
Et qu'elle uſe enfin de ſes droits,
Qu'elle quitte Damis, qu'elle prenne Valere,
Qu'elle ait un ſot, un fat, tous les deux à la fois,
Je ne m'en embarraſſe guére,
En ſerai-je moins ſon époux!
Oui, là-deſſus, je me ſens intrépide;
Et s'aviſer d'être jaloux,
C'eſt forcer une femme à devenir perfide.
Aux infidélitez je me crois aguerri;
Avec tout le public j'en ris au fond de l'ame;
On connoît aujourd'hui beaucoup mieux une femme

Par

Par le nom de l'amant, que celui du mari.

LA FOLIE.

Ah, vous êtes trop raiſonnable!
Quoi vous ne comptez donc pour rien
Le plaiſir d'une femme aimable,
Qui fait cent fois par jour donner au diable
Un jaloux, qui prétend ſur le moindre entretien...
Marquis, vous vous en doutez bien,
C'eſt un plaiſir inconcevable.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de votre avis.

LA FOLIE.

Vous êtes dans l'erreur, Marquis.

LE MARQUIS.

Non, point du tout : je crois que c'eſt vous-même;
Je veux la laiſſer vivre en pleine liberté.
Je vais trouver une jeune beauté;
Et je laiſſe Madame avec celui qu'elle aime,
Je donne un rendez-vous, Madame en fait de même,
Je m'endette, elle en fait autant de ſon côté;
A l'Opéra je cours, elle à la Comédie,
Elle ſoupe à Paſſi, je ſoupe chez Lidie;
Elle rentre fort tard, moi j'y ſuis arrêté;
On ſe voit rarement, à la fin on s'oublie,
Voilà les plaiſirs de la vie
La ſuprême félicité.

LA FOLIE.

Que voulez-vous que je réponde;
Malgré votre mari jaloux,
Vous connoiſſez aſſez les uſages du monde.

LE MARQUIS.

Eh oui, je les connoiſſois tous,
Ce n'étoit que par théorie.

LA FOLIE.

La connoiſſance.

LE MARQUIS.

Eh bien.

LA FOLIE.

N'alloit pas plus avant.

LE MARQUIS.

Eh non, voilà dequoi j'enrageois bien ſouvent ;
Car la pratique en doit être jolie.
Auſſi vais-je bien m'en donner :
Aux torrens des plaiſirs je vais m'abandonner,
Et jouir du bonheur d'être homme.
A toutes les beautez je vais offrir la pomme ;
Je ſuis à préſent dans le cas
De ſubjuguer la beauté la plus fiere,
Sans mes vertus que l'on ne connois pas.
Voici les qualitez que j'ai priſe pour plaire :
Un peu d'eſprit, l'air éventé,
Une figure un peu paſſable,
Beaucoup de tems à perdre, un peu de liberté,
Pour des propos..... pas un de raiſonnable ;
Eſtimer peu ; ſoupirer ſans amour,
Trouver tout ſurprenant, merveilleux, admirable,
Voilà ce qui fait l'homme aimable,
Le mérite du tems, & le talent du jour.

LA FOLIE.

Je ne crois pas qu'on vous réſiſte
Avec ces belles qualitez.

LE MARQUIS.

Des cœurs qui dans mes fers ſe verront arrêtés,
Je vous raporterai fidellement la liſte.
Mettons à profit les momens ;
Je ſors pour commencer ma ronde ;
Juſqu'aux derniers retranchemens,

Je vais pourſuivre & la brune & la blonde,
Et dans mon humeur vagabonde,
Je déconcerterai Epoux & les amans.

LA FOLIE.

Adieu Marquis.

LE MARQUIS.

Adieu belle Folie.
Je vous conſacre dès ce jour
Le moindre moment de ma vie.

LA FOLIE.

Juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Adieu, je vous quitte à regret.
Mais à propos voyons quelle heure il eſt.
Regardant ſa montre.
Comment il eſt déja ſept heures & demie;
J'aurai manqué cinq à ſix rendez-vous;
Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec vous on s'oublie,
Encor un coup embraſſons-nous,
Après avoir trompé quelques jaloux,
Je viendrai, je vous certifie,
Pour vous remercier embraſſer vos genoux.

LA FOLIE.

Mais ſongez-vous qu'il eſt ſept heures & demie.

LE MARQUIS *d'un air empreſſé.*

Adieu Déeſſe, adieu trop charmante Folie:
J'ai puiſé dans vos yeux de nouveaux traits vain-
queurs,
Je ſuis forcé de vous le dire,
Je vais comme un Borée enlever tous les cœurs,
Trop heureux ſi je ſuis près de vous un Zéphire.

SCENE IX.

LA FOLIE, ARLEQUIN *en Revendeuſe à la Toillette.*

LA FOLIE.

QUEL eſt ce perſonnage, il eſt bien déguiſé,
N'eſt-ce pas Arlequin.

ARLEQUIN *l'entendant.*

Hélas non, j'en ſoupire,
Madame on m'a (puiſqu'il faut vous le dire)
On m'a deſarlequinizé.

LA FOLIE.

Dans cet état nouveau pouvez-vous vous déplaire.

ARLEQUIN.

Beaucoup, on ne ſait comment faire,
A parler naturellement
Il ne m'amuſe pas Madame;
Il eſt ſi fatiguant d'être une honnête femme;
Que je ne conçois pas comment
On peut avoir le cœur de l'être un ſeul moment.
Une foule d'amants près de nous vient ſe rendre,
On ne ſait pas lequel il faut entendre,
Car leur mérite échape au trouble de nos ſens,
L'un nous dit des douceurs, l'autre fait des préſens,
Le troiſiéme enfin plus ardent, mais moins tendre,
Trouve mauvais qu'on veuille ſe défendre,
Et parce qu'on lui tient rigueur,
Il prend contre nous de l'humeur.
Cela n'eſt-il pas pitoyable!

LA FOLIE.

Eh voilà ce que c'eſt que de paroître aimable.
Ne leur accordez vous jamais quelque faveur ?

ARLEQUIN.

Non, car je ſuis paſſablement cruelle ;
Je conſerve par là les cœurs que j'ai charmés ;
Mais les jeunes gens ſont ſi mal accoutumez
Qu'ils penſent qu'on ne peut trouver de cœur rebelle.
Ah quelle eſpéce ! & qu'ils ſont ſots
Je ne me mets jamais à mes fenêtres,
Sans voir tout auſſi-tôt cinq à ſix Petits-Maîtres
Me regarder & s'arrêter tout court,
En s'écriant ; ah quelle blonde aimable !
Elle eſt divine ; elle eſt toute adorable ;
C'eſt une nymphe, c'eſt l'amour...
C'eſt une des cinq cens merveilles,
On m'en étourdit les oreilles ;
Le cœur eſt ſouvent combatu,
Quand on ſe prête à des douceurs pareilles ;
Mais pour conſerver ma vertu
Loin de l'éclat de la fleurette,
Et pour accoûtumer le monde à mon éclat,
J'ai cru devoir prendre l'état
De Revendeuſe à la toilette ?

LA FOLIE.

Marchande à la toilette.

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt moi qui fournis
Les trois quarts des Hôtels garnis,
Les étrangers ſont des gens impayables.
Vous voyez la terreur des maris haïſſables,
Par mille petits ſoins....

LA FOLIE.

J'entends;
Un ſot peut prendre mal tout vos ſoins obligeants.

ARLEQUIN.

Les époux d'aujourd'hui ſont de ſi bonnes gens.

LA FOLIE.

Quoi vous n'avez trouvé perſonne
Qui ſe ſoit aviſé de prendre de travers
Les petits mouvements divers
Que cela vous occaſionne.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je viens de rencontrer
Une ſotte, une ridicule.
Je l'apperçois, c'eſt elle, & je la vois entrer,
Voyez de loin comme elle geſticule.

SCENE X.

LA VIVANDIERE, LA FOLIE, ARLEQUIN.

LA VIVANDIERE.

MADAME, avec votre permiſſion,
Rangez-vous un peu, je vous prie.

LA FOLIE.

Quoi? quelle eſt votre intention?

LA VIVANDIERE.

De lui couper la phyſionomie.

ARLEQUIN.

Hélas, défendez-moi.

LA FOLIE.

Doucement, s'il vous plaît;

LA VIVANDIERE.

S'il me plaît? non, vraiment.

ARLEQUIN.

Daignez donc me défendre;

LA FOLIE.

Un courroux auſſi vif ne ſçauroit ſe comprendre.

LA VIVANDIERE.

Sçavez-vous ce qu'elle m'a fait?
J'avois un beau garçon, lequel devenu fille,
Fait une Brune aſſez gentille.
J'étois un Grenadier des plus fiers qu'on ait vû,
Et ma fille doit être un Dragon de vertu,
Mais, ventrebleu, cette coquine....

ARLEQUIN.

Coquine, à moi! Ciel quel affront ſanglant.
Madame, en ai-je donc la mine;
Pour eſſuyer un pareil traitement.

LA VIVANDIERE.

Vous en avez le jeu, ma Reine,
Et ſi vous vous donnez la peine
D'apprendre à ma fille encore des poulets,
Par-là, corbleu.....

ARLEQUIN.

Quelle injuſtice;
Me ſoupçonner! moi qui ſuis ſans malice!
Ah! Déeſſe, je vous promets,
Qu'à cette aimable Demoiſelle,
Je venois ſimplement montrer de la dentelle.

LA VIVANDIERE.

Montrez-là moi, je m'y connais.
Et ne penſe pas m'en revendre,
J'en ai plus manié lorſque j'étois en Flandres,
Que tu n'en porteras jamais.

ARLEQUIN.

Non, cela ſeroit inutile,
Vous vous mettez aiſément en courroux,
Et vous êtes trop difficile
Pour qu'on faſſe affaire avec vous.

LA VIVANDIERE.

Eh bien, vous le voyez, Déeſſe,
La dentelle ne ſert qu'à mieux cacher ſon jeu.

LA FOLIE.

Là, doucement, moderez-vous un peu,
Et traitez cette femme avec moins de rudeſſe,
C'eſt la premiere fois;

LA VIVANDIERE.

Morbleu, c'eſt beaucoup trop,
A la premiere fois, il faut bien prendre garde,
Et pour peu que l'on s'y hazarde,
Dès la premiere fois, l'honneur prend le galop.

LA FOLIE.

Vous conſervez toujours dans le fond de votre ame
Ce ſentiment ſur l'honneur délicat,
Qui caractériſe un ſoldat.

LA VIVANDIERE.

Oui, je veux, s'il ſe peut, être une honnête femme.

ARLEQUIN.

S'il ſe peut, Madame, ah, vraiment!
Cela ſe peut fort aiſément,
Et je ne penſe pas que perſonne s'oppoſe
Au reſpectable arrangement
Que votre ame ſe propoſe.

LA VIVANDIERE.

On fera bien: mais ſurtout garde toi
De porter déſormais aucun billet chez moi,
De mon premier état j'ai gardé l'enclume;
J'ai le bras auſſi fort que je l'avois jadis;
Et pour ton bien je t'avertis

De ne point tenter l'avanture.
Ma fille ſera ſage, ou ſans aucun quartier,
Je ferai voir, en puniſſant l'injure
Que l'honneur chez un grenadier,
Eſt plus puiſſant que la nature.

Elle ſort.

SCENE XI.

ARLEQUIN, LA FOLIE.

ARLEQUIN.

MOi, depeur d'accident, Déeſſe, je m'en vais;
Mais protegez, je vous ſupplie,
Une fille qui deſormais
A vos loix conſacre ſa vie.
Je l'avoue, entre nous, la ſageſſe m'ennuye,
Mon cœur à ſes leçons ne ſe rendra jamais;
Arlequin, quel qu'il ſoit, eſt fait pour la Folie.

SCENE XII.

L'AVOCAT, LA FOLIE.

L'AVOCAT.

JE viens de vos travers me plaindre avec éclat;
Avez-vous pû former cette folle penſée,
De me faire changer d'état?

LA FOLIE.

Eh, pourquoi donc votre ame en eſt-elle bleſſée?

L'AVOCAT.

Quoi, Déeſſe, j'étois une femme ſenſée !
Et ne ſuis plus qu'un Avocat?

LA FOLIE.

Le changement eſt remarquable;
Mais, vous vous en plaignez à tort;
Vous pouvez ſans aucun effort,
Dans ce nouvel état être auſſi reſpectable.

L'AVOCAT.

Eh, ne l'étois-je pas ? D'un pareil changement
Avec raiſon, mon ame s'indiſpoſe;
Elle y perd, & je puis le prouver clairement,
Au moins de la métamorphoſe,
Les Dieux, en ma faveur, pouvoient ſe diſpenſer;
Je n'avois pas beſoin d'être homme pour penſer.

LA FOLIE.

Je le crois; mais enfin, vous n'avez rien à craindre,
Etant femme, vous penſiez bien,
Etant homme, le Ciel ne veut pas vous contraindre
A penſer mal, & vous ne perdez rien.

L'AVOCAT.

Quoi, vous ne ſentez pas combien je dois me plaindre
Du changement qu'ont operé les Dieux ?
Mon premier état valoit mieux.
Au Sexe on veut en vain reprocher l'injuſtice,
Blâmer dans ſon eſprit trop de légereté;
Sa médiſance, ſa malice,
Et la petite vanité
Que peut lui donner ſa beauté.
Certain je ne ſçais quoi, qui flate, pique, amuſe,
Parle ſans ceſſe en ſa faveur;
Et l'homme, malgré lui, dans le fonds de ſon cœur,
De la femme trouve l'excuſe.

Mais pour lui, qui prétend régner dans l'Univers,
Et qui croit ſa raiſon parfaite;
Il ne montre que des travers,
Qu'aucun agrément ne rachette.
S'il eſt inſtruit, c'eſt un pédant;
C'eſt un ſot, s'il eſt ignorant;
S'il a fait quatre vers, ſon orgueil eſt extrême;
S'il eſt en place, il fait l'homme important;
Son ton, ſon air, ſon regard même,
Tout chez lui devient inſultant;
Mais le comble du ridicule,
C'eſt lorſqu'en ſes façons, & ſon petit parler,
A la femme, il veut reſſembler,
Que de ſa gentilleſſe il veut être l'émule,
Et qu'à ſes agrémens il prétend s'égaler.
Ah! les hommes devroient, s'ils étoient raiſonnables,
Rachetter leur manque d'appas,
Par des qualités eſtimables.
Les défauts d'une femme, enfin, ſont pardonnables,
Ceux d'un homme ne le ſont pas.

LA FOLIE.

Vous plaiderez fort bien, mais ſouffrez la réplique,
Je crois qu'à tort votre bouche s'applique
A nous repréſenter les hommes odieux;
En vain contre eux votre eſprit s'indiſpoſe,
Ils paroiſſent encor aimables à vos yeux.

L'AVOCAT.

C'eſt qu'il faut aimer quelque choſe,
Et qu'on ne trouve rien de mieux.

LA FOLIE.

Eh bien, à l'avenir tout va changer de face,
De ce moment, le Sexe feminin,
Du maſculin prenant la place,
Va faire naître un ſiécle tout divin;

Les hommes ſeront [illegible]éables,
Les femmes ſeront raiſonnables
Et tout ira des mieux.

L'AVOCAT.

Non, tout ira plus mal;
De l'Univers, le ſiſtême inégal
Produit ce beau deſordre à vos yeux ſi ſublime;
Ne ceſſera t'on pas de fatiguer les Dieux
D'une plainte peu légitime.
Le Satirique furieux
Contre ſon ſiécle en vain s'anime,
Tout eſt bien comme il eſt, il ne peut être mieux;
Le Ridicule eſt bon pour amuſer le Sage;
L'imprudence de l'un, rend l'autre circonſpect;
C'eſt au dépens du vice & du libertinage,
Que la Vertu s'acquiert un éternel reſpect.
Du monde, tel qu'il eſt, ſongeons à faire uſage;
Des mortels mépriſés évitons les défauts,
Et nous verrons alors que les foux & les ſots
Sont formés pour notre avantage.

LA FOLIE.

Sans doute, l'Univers doit vous être obligé;
Vous le peignez d'une façon brillante,
A laquelle avant vous, on n'avoit pas ſongé.
Oui, c'eſt par un faux préjugé
Que de ſon ſiécle aucun ne ſe contente.

L'AVOCAT.

Le ſiécle où nous vivons, eſt le plus beau de tous;
Et qui le blâme a tort; peut-on jamais prétendre
Un ſort plus charmant & plus doux.
La Société douce & tendre,
Uniſſant les égards avec la liberté,
Produit toujours en France une aimable gaîté;
Le Sçavant parmi nous quittant le ton barbare,

Eſt un homme du monde, & jouit des plaiſirs ;
La femme, de l'étude, elle même ſe pare ;
L'eſprit ſert les attraits & produit les deſirs ;
L'air aimable & galant, ſecondé du courage,
Aux champs de Mars dompte les Ennemis,
Et des cœurs au retour reçoit le doux hommage.
Quel eſpoir plus flatteur peut nous être permis ;
La France en combattant enchaîne la Victoire,
Toujours la Fortune la ſuit,
Et la paix, qu'aujourd'hui ſa vaillance produit,
Eſt le plus beau trait de ſa gloire.
Déeſſe, revenez d'une fatale erreur,
Remettez l'Univers dans ſon premier ſyſtême ;
Notre ſiécle eſt parfait, & pour notre bonheur,
Des Dieux obtenez la faveur,
Que ceux qui le ſuivront puiſſent être de même.
A mon égard, je vous le dis tout net,
Déeſſe, j'étois femme, & je veux l'être encore,
Je me ris des projets que vous faites éclore.
Naturam expellas furca tamen uſque recurret.

SCENE XIII.

LA FOLIE, *ſeule.*

CELUI-ci ne perd rien à ſon nouvel état,
Et ſon talent clairement le démontre.
Il plaide le Pour & le Contre,
C'eſt un véritable Avocat.

SCENE XIV.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.

A QUOI penſez-vous donc, Déeſſe !
Rendez-vous aux ſoupirs de vos nouveaux Sujets,
Ils viennent vous marquer ici leur allégreſſe,
Et reconnoître vos bienfaits.
Vous allez voir une Troupe choiſie.
Paroiſſez donc, Peuple heureux.
Puiſqu'aujourd'hui le plaiſir ſeul vous lie,
Venez par vos chants & vos jeux,
Venez tous rendre hommage à la Folie.

SCENE XV, *& derniere.*

LA FOLIE, SES SUJETS,

On danſe.

UN SUJET DE LA FOLIE.

REGNEZ ſur nous Divinité cherie ;
Vous êtes l'ame du bonheur,
Qu'à jamais le plaiſir nous lie,
Il ne peut flatter notre cœur
Qu'autant qu'il tient à la Folie.

On danſe.

VAUDEVILLE.

VOIR un Caiſſier affable & doux,
Cloris, pour ſon volage Epoux,
Fidelle aux loix de l'Hymenée,
Des feux diſcrets chez les Amans;
Fille novice à quatorze ans,
La merveilleuſe année!

Dois-je vivre ſans Amoureux,
Non, à quelque choſe de mieux;
Je ſens que je ſuis deſtinée;
Au lieu d'un, s'il m'en venoit deux,
Je chanterois d'un cœur joyeux,
La merveilleuſe année!

Juſqu'à préſent, les jeux d'enfans,
Faiſoient tout mon amuſement;
J'ignorois pourquoi j'étois née,
Mon cœur vient de m'en éclaircir;
J'ai pouſſé le premier ſoupir,
La merveilleuſe année!

Les hommes, dit-on, ſont ingrats;
Pour moi, je ne le penſe pas;
Vraiment, j'en ſuis bien éloignée;
Si j'offre un baiſer à Tyrcis,
A l'inſtant, il m'en offre dix;
La merveilleuſe année!

ARLEQUIN.

Daignez, Meſſieurs, en ma faveur
Faire aujourd'hui grace à l'Auteur,
Pour lui, quelle heureuſe journée,
Et quel doit être ſon bonheur,
S'il vous entend chanter en chœur,
La merveilleuſe année !

FIN

J'ai lû par Ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, une Comédie qui a pour titre, *l'Année Merveilleuſe*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 31 Juillet 1748. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation. Permis d'imprimer à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale. Ce 31. Juillet 1748. BERRYER.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 3260. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 10. Juillet 1745. A Paris le 1. Août 1748.

G. CAVELIER Pere, *Syndic.*

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, ruë Saint-Jean-de-Beauvais, à Sainte Cécile.

Fournelle, Jean Nicolas

L'AVEUGLE PAR CRÉDULITÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

par Fournel

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Mercredi 4 Février 1778.

Le Prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ORGON, Tuteur de Julie.	*M. Deſeſſarts.*
JULIE, Amoureuſe de Valere.	*Mlle. Comtat.*
VALERE, Amoureux de Julie.	*M. Monvel.*
FRONTIN, Valet d'Orgon.	*M. Dugazon.*
LISETTE, Suivante de Julie.	*Mme. Bellecour.*
UN FACTEUR.	*M. Belmont.*

La Scène eſt dans un appartement de la maiſon de M. Orgon.

L'AVEUGLE PAR CRÉDULITÉ,

COMÉDIE.

Le Théâtre répréſente un Salon, dans lequel eſt une Pendule. Il doit y avoir des contrevents & des volets aux fenêtres.

Orgon eſt endormi dans un fauteuil ſur l'avant-ſcène.

Julie & Liſette ſont aſſiſes un peu en deçà derrière lui. L'une eſt occupée à lire & l'autre à broder.

SCENE PREMIERE.

ORGON, JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Ça, Mademoiſelle, voilà Monſieur Orgon bien endormi, mettez fin à votre lecture. Parlons un peu ſérieuſement de vos affaires,

JULIE.

Hélas!

LISETTE.

Point de ſoupirs. Le tems preſſe. Vous aimez Valere. M. Orgon, veut vous épouſer aujourd'hui? Quel parti prenez-vous?

JULIE.

En ai-je d'autre à prendre que celui de la ſoumiſſion! Valere & moi nous ſommes ſans fortune.

LISETTE.

Votre ſort peut changer.

JULIE.

Eh! le peut-il après les précautions cruelles de mon oncle? Il ne m'a légué tous ſes biens en mourant qu'à condition que j'épouſerois M. Orgon.

LISETTE.

Quelle injuſtice!

JULIE.

Il étoit ſon ami; il lui a tranſmis tous ſes droits, ſi Valere ne m'obtient des mains de mon tuteur, je ne puis être à lui.

LISETTE.

Eh bien! il faut qu'il vous demande à votre tuteur.

JULIE.

Le bel expédient!

LISETTE.

Il eſt plus ſûr que vous ne penſez. Tenez, Mademoiſelle, votre manque de confiance vous a toujours fait regarder M. Orgon comme un tyran. Pour moi, je crois le connaître mieux; la ſimplicité de ſon caractère manifeſte en tout la bonté de ſon ame. Oſez lui dire que vous êtes pénétrée d'eſtime pour lui; mais que vous ne pouvez l'aimer; ajoutez que Valere a votre foi. M. Orgon, généreux, ſenſible, compatiſſant peut-être,....

JULIE.

Moi, lui dire que je ne l'aime point? Non, Liſette. Je n'aurai jamais la hardieſſe de lui faire cet aveu.

LISETTE.

Cela ſeroit pourtant néceſſaire; mais enfin puiſque vous n'en avez pas le courage, il faut vous réſoudre à ſuivre ma premiere idée. Oui, Mademoiſelle, ce n'eſt qu'en le trompant que nous pouvons trouver les moyens de rompre un mariage ſi fâcheux. J'ai mis ſon valet Frontin dans vos intérêts, il m'aime, & j'eſpère,.... Le voici qui s'avance.

SCENE II.

ORGON, FRONTIN, JULIE, LISETTE.

JULIE.

AH! Frontin, tu veux donc bien nous ſervir.

FRONTIN.

Qui ne s'intéreſſeroit à vous, Mademoiſelle? (*Il avance un pas & regarde ſi Orgon dort, en paſſant la main ſous le menton de Liſette.*) Voilà mon prix. Je ne ſais pas calculer, mais dans le marché que je fais, j'y trouve un double profit pour mon cœur.

JULIE.

Je te devrai tout, ſi tu peux rompre mon mariage avec M. Orgon.

FRONTIN.

J'y rêverai; mais au moins empêchez que votre amant ne paroiſſe.

JULIE.

Eſt-ce que Valere eſt ici?

FRONTIN.

Il vient d'eſcalader les murs du jardin. Ses

plaintes, ſes gémiſſemens, font retentir tout le veſtibule. Il dit qu'il faut qu'il vous voie ou qu'il meure.

JULIE.

Vas, je ſouffre autant que lui.

LISETTE.

Dis-lui d'entrer.

FRONTIN.

Tu ne réfléchis pas qu'un jaloux dort toujours mal.

JULIE

Que dois-je faire ? Parle, Liſette. Frontin, conſeille moi.

LISETTE.

Je dis qu'il faut le voir tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mon avis. M. Orgon peut s'éveiller.

LISETTE.

Oh que non ! Il ne dort jamais plus fort que dans ſa méridienne. Voilà le moment de concerter avec Valere les moyens de le faire tomber dans quelque piége.

FRONTIN.

On en trompe tous les jours de plus fins.

LISETTE.

Il a de l'eſprit, de la raiſon ; ne t'y trompe pas, non. La peur de la mort, l'effroi que lui

cauſent involontairement les indices du mal le plus léger, le rendent facile, crédule, même ſuperſtitieux, c'eſt par-là qu'il le faut attaquer; mettons ſes frayeurs à profit; nous n'avons que ce moyen de l'amener à nos fins.

FRONTIN.

Voyons comment s'y prendre; tantôt il ſe plaint que le froid reſſerre ſes humeurs, tantôt il dit que le chaud remue trop ſa bile: ſi ce n'eſt le vent, c'eſt toujours la pluie qui l'enrhume. Une mouche qui bourdonne à ſes oreilles le fait tomber en ſyncope, & l'eau qui n'eſt pas filtrée lui donne la colique.

LISETTE.

Puiſque tu connois ſi bien ſon foible, il faut t'efforcer de lui perſuader que ſon âge, ſa mauvaiſe ſanté, tout s'oppoſe au mariage qu'il projette.

FRONTIN.

Laiſſe-moi faire.

LISETTE.

Attendons tout des circonſtances, & laiſſons agir M. Orgon; au moindre mal de rate il nous fournira lui-même des armes pour le combattre.

FRONTIN.

On frappe.

LISETTE.

C'eſt, ſans doute, Valere.

FRONTIN.

Ouvrirai-je.

LISETTE.

Oui, ſûrement.

JULIE, *vivement.*

Non, Liſette. Je ne ne le veux pas. (*Affectant un air ſévère.*) Frontin, ſongez que je vous le défends.

FRONTIN.

Vous ſerez obéï, Mademoiſelle; je vais le congédier.

SCENE III.

ORGON, JULIE, LISETTE, FRONTIN, VALERE.

VALERE *à Frontin.*

LAISSE-moi entrer, je t'en conjure.

FRONTIN, *tenant la porte à demi fermée ſur Valere.*

Ce n'eſt point là le moment de parler à Mademoiſelle. Liſette & moi nous vous ſervons tous deux. Retirez-vous.

VALERE.

De grace, Frontin.

(*Liſette fait ſigne à Valere d'entrer; elle veut ſe lever pour l'aller joindre. Julie la retient, & la contredit par des geſtes contraires qu'elle fait à Frontin.*)

FRONTIN, *à Valere, fixant Julie.*

Il n'eſt pas poſſible. Mon maître eſt un jaloux qui ne veut pas qu'elle le quitte, même pendant qu'il dort, vous le voyez. S'il ſavoit jamais.....

VALERE, *les yeux attachés ſur Liſette.*

Tu vois bien que Liſette m'appelle. (*Il le pouſſe & entre bruſquement.*)

FRONTIN, *bas à Valere, en marchant derriere lui.*

Ne faites point de bruit; au moins, de la prudence.

VALERE, *bas à Frontin.*

N'appréhende rien. (*Courant au devant de Julie.*) Enfin, belle Julie, il m'eſt donc permis d'avoir le bonheur de vous voir!

JULIE, *émue.*

Valere..... Retirez-vous.

VALERE.

Laiſſez-moi vous parlér un moment.

(*Orgon fait quelques mouvemens dans ſon fauteuil; ils en ſont tous allarmés.*)

FRONTIN, *bas à Valere.*

Monſieur, dèlogez au plus vîte.

VALERE, *bas à Frontin.*

Mais.....

(*Frontin bas à Valere, le prenant par le bras & le ſéparant de Julie*).

Et vite & tôt, demain vous conterez tout cela.

LISETTE, *après s'être approchée d'Orgon, & s'être aſſûrée qu'il dort.*

(*A Valere, l'arrêtant par le bras.*) Demeurez. (*A tous les trois.*) Nous ſommes plus heureux que ſages. Il ronfle de plus belle.

FRONTIN.

Bon; tant mieux. Il me vient une idée.

JULIE, LISETTE, VALERE, *enſemble.*

Quelle? Parles? Dis-nous ce que c'eſt.

FRONTIN, *les raſſemblant tous les trois.*

Plus bas. (*A Julie.*) Les rhumes & les catharres auxquels le bonhomme eſt ſujet, lui ont fait faire depuis peu des contre-vents avec des rideaux qui joignent très-bien.

JULIE.

Oui.

FRONTIN, *ſe tournant du côté de Liſette.*

Le moindre vent, ni le moindre jour ne peuvent y paſſer?

LISETTE.

Non.

VALERE.

Pourſuis.

FRONTIN, *à Valere.*

Je vais tout fermer avec ſoin.

VALERE & LISETTE, *enſemble.*

Fort bien.

JULIE.

Mais.....

FRONTIN, *continuant de parler à Valere.*

L'appartement ainſi clos deviendra plus noir qu'un four. S'il vient à s'éveiller, vous pourrez au moins vous échapper ſans qu'il vous voye.

VALERE.

C'eſt bien penſer.

LISETTE.

Tu as raiſon.

JULIE.

Non, Valere: de grace, allez vous-en.

(*Frontin ferme les volets, on baiſſe les lampes, & le Théâtre s'obſcurcit.*)

VALERE.

Eh quoi! refuſerez-vous de rendre l'eſpoir à mon ame allarmée? Je vous perds..... Ma conſtance a-t-elle laſſée la vôtre?

JULIE.

Si vous n'êtes venu que pour m'accabler de vos reproches injuſtes.....

LISETTE.

Etes-vous fou? Il eſt bien tems de ſe quereller quand il eſt queſtion de trouver les moyens de parer un coup qui vous déſeſpéreroit tous deux.

JULIE.

Mais auſſi.....

LISETTE.

Allons, paix; trêves à toutes diſputes.

FRONTIN.

Plus bas donc, morbleu : parlez plus bas.

ORGON, *ſe réveille en bâillant.*

Ha.....

LISETTE, *bas.*

Chut.

VALERE, *à demi voix.*

Maudit ſoit du vieillard! Le voilà qui ſe réveille.

FRONTIN, *bas à Valere.*

Peſte ſoit de vous-même! Pourquoi avez vous fait tant de bruit.

ORGON, *ſe parlant.*

Je viens de faire un bon ſomme. (*Se frottant les yeux.*) Seroit-il déja nuit?

FRONTIN, *bas.*

Bon ! il croit qu'il fait nuit.

ORGON, *continuant de ſe parler.*

J'ai donc dormi bien long-tems ? (*Elevant la voix.*) Frontin ?

FRONTIN.

Monſieur ?

ORGON.

Que fais-tu là ?

FRONTIN.

Rien.

ORGON.

Comment, rien ! Pourquoi n'as-tu pas allumé les bougies ?

FRONTIN, *d'un ton embarraſſé.*

Les..... bougies, Monſieur ?

ORGON.

Sans doute..

JULIE, *à Valere, à demi-voix.*

Sauvez-vous, Valere.

ORGON.

Hem : que dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis..... qu'il n'eſt pas néceſſaire.

ORGON.

Il n'eſt pas néceſſaire ?

FRONTIN.

Non, Monſieur, puiſqu'il eſt grand jour.

ORGON.

Il eſt grand jour!

FRONTIN.

Vous le voyez auſſi bien que nous; il n'eſt que cinq heures.

ORGON, *ſe troublant.*

Que dis-tu, cinq heures? Comment, il n'eſt pas nuit?

FRONTIN.

Comment, nuit! Le jour n'a jamais été ſi beau.

ORGON.

Te mocques-tu de moi, pendart?

FRONTIN.

Le Ciel m'en préſerve.

ORGON.

Viens ici.

FRONTIN.

Me voilà.

ORGON.

Où donc?

FRONTIN.

Devant vous.

ORGON.

Devant moi!

FRONTIN.

Oui, Monſieur, & Liſette auſſi.

ORGON.

Où eſt Julie?

JULIE, *d'une voix tremblante, après avoir hésité à répondre.*

Me voici.

ORGON, *se troublant de plus en plus.*

Mais.... je ne vous vois point.

FRONTIN.

Nous vous voyons bien, nous.

LISETTE, *haut à Frontin.*

Tu te donnes la peine de lui répondre; est-ce que tu ne vois pas que Monsieur rêve.

ORGON.

Non, Lisette, je ne rêve point; sois persuadée que je suis très-éveillé. O Ciel! Serois-je devenu subitement aveugle?

(*Ici Frontin se rassure.*)

(*Pendant les* à parte *suivans, Orgon paroît absorbé par la tristesse. Les coudes appuyés sur ses genoux, il soutient sa tête; qu'il laisse, par intervalle, tomber sur ses deux mains. Cinq heures sonnent à la pendule. Il les compte par ses doigts. Cette derniere preuve qu'il fait jour, achève de le convaincre.*)

FRONTIN, *bas à Julie.*

Bon, il s'enferre de lui-même. Aveugle!

(*Ce mot doit rouler circulairement avec joie & avec rapidité.*)

JULIE,

JULIE, *bas à Liſette.*

Aveugle.

LISETTE, *bas à Valere.*

Aveugle.

VALERE, *bas à Liſette.*

Fort bien.

FRONTIN, *bas à Julie.*

Mademoiſelle, ſecondez-nous.

JULIE, *bas à Frontin.*

Je crains.

FRONTIN, *bas à Julie.*

Votre ſilence nous trahiroit; parlez à votre tour.

ORGON, *d'un ton pleureur.*

Frontin, Liſette, Julie!

FRONTIN.

Eh bien, Monſieur? Eh bien? Eſt-ce une Comédie que vous voulez jouer?

LISETTE.

Dites-le-nous franchement.

JULIE, *d'une voix mal aſſurée.*

Ceſſez de plaiſanter, je vous prie.

ORGON.

Je ne plaiſante point: ce que je dis n'eſt que trop véritable. Je ne vois plus. Quel intérêt aurais-je de te faire croire que j'ai perdu la vue!

LISETTE.

Qui le penſeroit en le regardant ! Tenez, Mademoiſelle, voyez comme ſes yeux ſont beaux !

FRONTIN.

Pas ſi beaux. Moi je les trouve très-rouges. Tiens, paſſe de ce côté, Liſette. Obſerve avec attention cette taie ſur la prunelle. Tu ne vois pas ?

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Baiſſe-toi, tu la découvriras mieux.

LISETTE.

Ah ! oui, vraiment. En voilà deux même, trois, ſur l'œil droit ! Regardez, regardez, Mademoiſelle.

JULIE.

C'eſt vrai !

ORGON.

Ne ſeroit-ce point un coup d'air que j'aurois reçu par aventure ?

FRONTIN.

Ma foi, non, la porte même eſt entrebâillée.

ORGON, *avec humeur.*

Mais je l'ai déja dit cent fois, quand je dors, pourquoi la laiſſe-t-on ouverte !

FRONTIN.

Si vous avez froid, j'allumerai du feu.

ORGON.

Au contraire, j'ai trop chaud. C'eſt ce qui fait que le vent m'incommode. Ma derniere fluxion n'eſt venue que par cette imprudence.

LISETTE.

Ce que c'eſt que de nous ! Ah ! grands Dieux !

FRONTIN.

Comme les accidens arrivent tout-à-coup ?

JULIE.

Qui auroit dit ce matin qu'un pareil malheur lui ſeroit arrivé !

FRONTIN.

C'eſt cette maudite ſaignée qu'on lui a faite hier qui aura occaſionnée cet accident. Je ne le voulois pas moi.

ORGON.

La ſaignée, dis-tu ?

JULIE.

Rien n'eſt ſi contraire à la vue.

LISETTE.

Outre qu'elle l'affoiblit, elle met les humeurs en mouvement, & votre goutte, qu'elle aura forcée d'abandonner vos talons, ſe ſera inhumainement réfugiée dans votre tête.

ORGON.

La chienne de goutte !

FRONTIN.

Un homme auſſi prudent que vous ſe faire ſaigner le treize du mois.

LISETTE.

À la treizieme heure du jour.

JULIE.

Un Vendredi !

ORGON.

Ah ! Ciel !

FRONTIN.

Dans la canicule, encore !

ORGON.

La malheureuſe ſaignée !

FRONTIN.

Je n'ôſe cependant affirmer que ce ſoit cela ; peut-être il ſe pourroit..... oui. Je gagerois que le venin de quelqu'inſecte....

ORGON, *ſe frottant les yeux.*

En effet, je me rappelle avoir été réveillé plus d'une fois par des picotements...

FRONTIN.

Conſolez-vous, le mal n'eſt pas ſans remède.

ORGON.

Vas me chercher un Oculiſte.

FRONTIN.

Vous amenerai-je celui dont la réputation fait tant de bruit ?

ORGON.

Qui ? ce Gaſcon nouvellement arrivé ?

FRONTIN.

Eh, non ! Bah ! un Gaſcon ! c'eſt bien un Virtuoſe de la Garonne qu'il vous faut ! C'eſt ce fameux Italien qui fait courir après lui toute la France ; la crême & la fleur de tous les Médecins, M. Olliviranello di Bancalchatris de Palpas Pigaſtro.

ORGON.

Bon Dieu ! quel nom ! Si le ſavoir faire de cet homme eſt auſſi étendu que ſon nom, il doit être bien habile !

FRONTIN.

Il vous guérira de tous ces maux en un clin-d'œil.

ORGON.

Cours promptement chez lui.

FRONTIN.

Je vous ſuis trop néceſſaire. Vas-y, Liſette. Tiens, voilà ſon adreſſe. (*Bas, à Liſette.*) Vas fermer les volets de tous les appartemens ; tu donneras l'ordre enſuite qu'on ne laiſſe entrer perſonne. (*Haut.*) Tu entends bien,

à main gauche, en entrant... par la rue... là... cette porte cochere auprès du cul-de-ſac qui....

LISETTE.

(*Haut.*) Oui, oui; je vois cela d'ici. (*Bas, à part.*) Reſte à ſavoir ſi je pourrai trouver la porte.

Elle ſe heurte contre une table qu'elle renverſe en ſortant.

ORGON.

Prends donc garde à ce que tu fais. Ne vois-tu pas clair auſſi toi? Vas doucement. Cette fille eſt d'une ſi grande étourderie qu'elle ſe tuera quelque jour.

SCENE IV.

ORGON, JULIE, VALERE, FRONTIN.

ORGON.

En attendant cet Oculiſte, ſi j'allois me repoſer ſur mon lit? Frontin, qu'en penſes-tu?

FRONTIN.

Vous ferez bien, Monſieur; vous y ſerez beaucoup mieux qu'ici.

VALERE, *bas à Julie.*

Nous ne tarderons pas, ma chere Julie, à nous parler en liberté.

SCENE V.

UN FACTEUR, ORGON, JULIE, VALERE, FRONTIN.

LE FACTEUR, *entrant par une autre porte que celle par où Liſette eſt ſortie.*

(*Se parlant à lui-même.*) (*A demi voix*).

OH, oh! on ſe couche ici de bonne heure, à ce qu'il me paroît! (*Elevant la voix*) Y a-t-il quelqu'un?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

LE FACTEUR.

Monſieur, c'eſt le Facteur.

FRONTIN, *bas.*

Que cent diables t'étranglent, maudit courier de malheur: (*Haut*) qui t'a permis d'entrer?

LE FACTEUR.

Moi, notre Bourgeois; je m'en ſuis bâillé la permiſſion.

FRONTIN.

Bâille-toi celle de déloger promptement.

LE FACTEUR.

Le Portier n'étoit pas dans ſa loge, &.....

JULIE.

C'eſt bon : c'eſt bon, mon ami ; mets-là ta lettre.

LE FACTEUR.

Où, Mademoiſelle? Faut-il avancer bien loin? J'ai peur de me caſſer le col.

(Il avance quelques pas en tremblant).

JULIE, *bas à Valere.*

Cet homme va nous trahir.

LE FACTEUR, *faiſant un faux-pas.*

Haie : le pavé eſt bien gliſſant!

ORGON.

Ces gens-là ne ſont pas habitués à marcher ſur le parquet.

FRONTIN.

Non, certainement.

LE FACTEUR.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; c'eſt parce que....

FRONTIN.

Allons, allons : point tant de raiſons ; vas-t'en.

LE FACTEUR.

Venez donc prendre au moins votre lettre.

FRONTIN, *avançant vers le fonds du Théâtre.*

(*Haut.*) Donne-la moi. (*Bas.*) Où es-tu? jette-là par terre.

LE FACTEUR.

Je ne demande pas mieux (*Il la jette.*), la voici.

FRONTIN.

Je n'ai pas de monnoie; on te payera demain.

LE FACTEUR.

Oh! que ça ne vous gêne pas! bonjour.

FRONTIN.

Vas-t-en au diable à préſent.

JULIE, *bas.*

Le voilà enfin parti!

SCENE VI.

ORGON, JULIE, VALERE, FRONTIN.

ORGON.

Aie donc plus d'humanité, ne te mets donc pas ſi fort en colere contre cet homme.

FRONTIN.

Bon, Monſieur, de l'humanité! c'eſt un mal-

heureux; il eſt ſi yvre qu'il ne ſauroit deſſerrer les dents.

ORGON.

Je ne ſuis plus ſurpris s'il avoit tant de peine à ſe ſoutenir.

FRONTIN.

Il a été deux heures à fouiller dans ſes lettres pour trouver la vôtre.

ORGON.

Lis-moi cette lettre.

FRONTIN, *bas.*

En voici bien d'une autre!

ORGON.

Romps le cachet. Vois de quelle part elle vient.

FRONTIN, *après une légere pauſe.*

Elle vient..... de ..... de ..... Jacqueline Simonne.

ORGON.

Ah!

FRONTIN.

C'eſt, je crois, la fille de feu votre pere nourricier?

ORGON.

Oui.

FRONTIN.

Votre ſœur de lait, Monſieur, n'eſt-ce pas?

ORGON.

Juſtement : je ſuis très-aiſe de recevoir de ſes nouvelles.

FRONTIN.

J'en ſuis enchanté auſſi. C'eſt une brave femme.

ORGON.

Lis : je ſuis impatient de ſavoir ce que la bonne-femme me mande.

FRONTIN.

Monſieur.....

ORGON.

Quoi ?

FRONTIN.

Si vous m'en croyez, vous remettrez cette lecture-là à demain.

ORGON.

Pourquoi cela ?

FRONTIN.

C'eſt que je crains que cette lettre ne renferme quelque choſe de ſiniſtre.

ORGON.

Les nouvelles qu'elle m'apprend peuvent être auſſi fort bonnes.

FRONTIN.

Oh ! pardonnez-moi : c'eſt une femme qui toute ſa vie a été fort malheureuſe. Je ſais combien vous êtes ſenſible ; &, dans l'état

où vous êtes, le chagrin..... croyez-moi, allez vous reposer.

ORGON.

J'irai tout-à-l'heure. Lis, te dis-je.

JULIE, *bas à Valere.*

Comment pourra-t-il se tirer de-là?

FRONTIN, *bas.*

Dans quel embarras ce chien de Facteur me jette! par où débuterai-je!

ORGON.

Eh bien?

FRONTIN, *feignant de lire.*

« Monsieur mon frere, à qui Dieu veuille » conserver la santé (elle ne se doute pas du » malheur qui nous est arrivé) je suis malade » à Rouen, gissante sur un grabat.

ORGON.

La pauvre femme!

FRONTIN.

Je vous avois bien dit que cette lettre vous affligeroit, laissons cela.

ORGON.

Non, continue. De quel jour écrit-elle?

FRONTIN.

De quel jour? ma foi je n'en sais rien. Il faudroit être sorcier, Monsieur, pour vous le dire.

ORGON.

Vois la date, pécore.

FRONTIN.

La date?

JULIE.

Oui, elle doit ſe trouver avec le nom du pays en tête ou au bas de la lettre.

FRONTIN.

C'eſt juſte, Mademoiſelle. Ah! la voici en haut: Abbéville*, le 4 Février mil ſept cent ſoixante-dix-huit.

ORGON.

Abbeville! elle ne peut pas dater de Picardie, puiſqu'elle eſt malade à Rouen.

FRONTIN.

Vous avez raiſon: comment..... eſt-ce que j'ai n'ai pas dit Rouen?

ORGON.

Non, vraiment.

FRONTIN.

Le mot eſt bien moulé cependant. C'eſt moi qui me trompe.

ORGON.

Fais donc attention à ce que tu dis. Voyons un peu; recommence.

* Pour conſerver la vraiſemblance, l'année que l'on énonce ici doit varier; elle doit toujours être celle où l'on fait la repréſentation de la Pièce.

FRONTIN.

(*Bas*) (*Haut feignant de lire*).

Il a le diable au corps. « Monſieur mon frere, » j'ai l'honneur de vous écrire ces mots, pour » vous informer de la malheureuſe poſition où » je ſuis.....

ORGON.

Encore une fois ce n'eſt pas cela que tu viens de dire.

FRONTIN.

Oh, dame! ſi vous m'interrompez toujours, comment voulez-vous que je liſe! cette écriture eſt ſi baroque qu'on pourroit la lire en vingt façons différentes.

ORGON.

Lis donc comme tu l'entendras.

FRONTIN.

(*Bas*) (*Haut, feignant de lire*).

Je ſuis ſur les épines. « Je ſuis malade à » Rouen (ceci eſt bien liſible, par exemple), » n'ayant plus ni ſol ni maille dans mon giron, » depuis qu'il m'eſt mort, ſauf votre reſpect, » deux vaches..... & ſix dindons, de la cla- » velée? »

ORGON.

De la clavelée?

FRONTIN.

Oui. (*En pleurant.*) Ah! Monſieur; c'eſt une

ſi honnête femme que la pauvre dame Simonne !

ORGON.

Pourſuis donc.

FRONTIN *feignant de lire.*

C'eſt pourquoi..... C'eſt pourquoi..... (*à part.*) Ma foi ! Je ne ſais plus que dire.

ORGON.

Tu ne peux pas lire ?

FRONTIN.

Le moyen ! Il me faudroit quatre paires de lunettes pour lire ici. C'eſt un grimoire. L'encre eſt ſi blanche, ſi blanche..... (*Bas à part.*) qu'en vérité j'en ſue à groſſes gouttes.

ORGON.

En voilà aſſez. Je comprends tout. Elle eſt dans le beſoin. Je la ſecourerai. Donne-moi cette lettre.

FRONTIN, *bas à Valere avec beaucoup d'inquiétude.*

Monſieur..... Monſieur..... Je n'ai pas un chiffon de papier dans mes poches.

VALERE, *bas à Frontin.*

Attends. Je m'en vais lui en donner.

(*Il fouille avec précipitation dans ſes ſiennes, en tire un papier qu'il plie en quatre & le met entre les mains d'Orgon.*)

ORGON, *Il ſe leve & prend Valere par le bras.*

Allons, viens. Conduis-moi. Tu chanceles! Marche donc ferme.

VALERE, *bas à Frontin.*

Frontin, je ſuis pris.

FRONTIN, *bas à Valere.*

Tant pis, morbleu. Tâchez de vous échapper.

VALERE, *hauſſant un peu la voix.*

Il me ſerre trop fort!

ORGON.

Excuſe, mon enfant. C'eſt que j'ai peur de tomber.

JULIE.

Ne craignez rien, Monſieur. Frontin eſt un bon guide.

FRONTIN, *coioyant Valere & répondant pour lui aux diſcours d'Orgon.*

Je vous conduirai bien, Monſieur; mais lâchez-moi un peu, s'il vous plaît.....

ORGON.

Je n'ai garde. A préſent que je ne vois plus, je ne ſuis pas tranquille.

FRONTIN.

Comment?

ORGON.

ORGON.

Mon mal n'eſt pas la ſeule choſe qui m'inquiete. Tout redouble mes allarmes ſur mon amour. Je crains fort que Julie.....

(*Le reſte de la ſcène ſe dialogue en marchant.*)

JULIE, *bas.*

C'eſt de moi qu'il parle. Écoutons.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, que dites-vous-là ! Mademoiſelle Julie !

ORGON.

Parlons bas, mon cher Frontin.

FRONTIN, *baiſſant un peu la voix.*

Vous craignez qu'elle ne vous ſoit infidelle ; à vous qui l'aimez à l'adoration !

ORGON.

Il eſt vrai.

JULIE, *bas, croyant Valere auprès d'elle.*

Valere, ſuivons leurs pas.

FRONTIN.

Qui êtes ſon tuteur ! Qui lui avez toujours tenu lieu de pere.

ORGON.

Parles-lui à toute heure de moi.

JULIE, *bas à part.*

Il ne répond point.

ORGON.

Fais-lui concevoir de l'horreur pour tous ces

blondins, ces freluquets..... J'en vois roder un tous les jours ſous mes fenêtres.....

JULIE, *en cherchant Valere & paſſant devant Orgon.*

Valere.....

ORGON.

Oui, juſtement Valere. (*Valere heurte un ſiége qu'il rencontre.*)

ORGON.

Cet étourdi.

FRONTIN.

Ce n'eſt rien, Monſieur, je ne me ſuis pas fait de mal ; au contraire. Soyez tranquille ſur Valere. Je vous aſſure que je le ferai déguerpir. Je veux veiller en votre place, & dès ce ſoir en embuſcade, armé d'un gros bâton.....

JULIE, *parcourant le Théâtre d'un côté oppoſé à celui où eſt Orgon.*

St.....

ORGON.

Le brave garçon. Je veux récompenſer ton zele. Prends cette bourſe.

(*Ils s'arrêtent tous les trois devant la porte qu'ils ont déja paſſée ſans pouvoir la trouver.*)

FRONTIN, *il quitte Valere qu'il tenoit par la manche, pour chercher à prendre la bourſe.*

Ah! Monſieur.....

ORGON.

Prends, prends.

FRONTIN, *cherchant la bourſe.*

Je vous ſers ſans intérêt.....

ORGON.

Je le veux croire.

FRONTIN, *bas.*

Maugrebleu de la circonſtance! (*Haut*) Je ne la prendrai pas.....

(*Valere attrape la bourſe, & la remet dans la main d'Orgon, croyant la donner à Frontin*).

ORGON, *tendant de nouveau la bourſe.*

Prends, te dis-je.

FRONTIN

(*Bas en ſe dépitant*). (*Haut*).

Celui-là eſt déſeſpérant! Je ne le puis, ſur mon honneur.

ORGON, *à part.*

La belle ame! puis-je douter à préſent de ſon affection! je défie que l'on trouve un valet plus fidele & moins intéreſſé.

(*Il met la bourſe dans ſa poche, & ſort avec Valere, qui, faiſant un pas, rencontre enfin la porte*).

SCENE VII.

JULIE, FRONTIN.

FRONTIN, *cherchant toujours la bourſe.* (*Bas*). (*Haut*).

J'ENRAGE..... En toute autre occaſion, Monſieur, je l'aurois déjà priſe.

JULIE, *n'entendant plus parler Frontin qui s'occupe à chercher la bourſe.*

Je ne les entend plus; je crois qu'ils ſont ſortis.

FRONTIN, *bas.*

Oh! tôt ou tard, elle me reviendra.

JULIE.

(*Saiſiſſant Frontin par le bras*).

Ah, vous voilà! la bonne dupe que ce pauvre Monſieur Orgon!

FRONTIN, *haut.*

Il eſt vrai, mais.....

JULIE, *baiſſant la voix, & quittant Frontin.*

C'eſt toi, Frontin! (*Elle s'éloigne à grands pas toute effrayée.*

FRONTIN.

Vraiement oui, c'eſt moi : le haſard nous a très-bien ſervi; n'ai-je pas bien fait d'en profiter?

JULIE, *revenant ſur ſes pas.*

Où eſt Valere ?

FRONTIN.

Valere, comme un ſot, s'eſt laiſſé prendre au collet par Monſieur Orgon, qui l'a ſans doute emmené dans ſa chambre.

JULIE.

Ah Ciel ! qu'as-tu fait !

FRONTIN.

Eſt-ce ma faute à moi ſi ? .....

JULIE, *éplorée.*

Oui, c'eſt ta faute. De quoi t'aviſois-tu ? hélas ? dans quel embarras Valere ne doit-il pas être ?

FRONTIN.

Je marchois à ſes côtés, & répondois pour lui aux diſcours du vieillard ; mais l'obſcurité eſt ſi grande, que je me ſuis écarté, &.....

JULIE.

Ah ! cette obſcurité pourroit nous trahir : je vais la diſſiper.

(*Elle ouvre les volets, & on leve les lampes*).

FRONTIN.

Mais ſongez-donc que, s'il vient à rentrer, il va s'appercevoir.....

JULIE.

Eh ! que peut-il m'arriver de pire ! Valere

va tout découvrir ! Mon cher Frontin, cours l'arracher de ſes bras.

FRONTIN.

Malpeſte ! j'aime mieux attendre qu'il en ſorte.

SCENE VIII.

FRONTIN, JULIE, VALERE.

VALERE, *entrant avec précipitation ſur le Théâtre.*

M'En voilà heureuſement débarraſſé ; ouf !

JULIE.

Le voici ! je reſpire. Ah ! Valere, que j'ai ſouffert ! Mon eſprit n'eſt pas encore remis de ſon trouble.

VALERE.

Jamais peine ne fut égale à la mienne ; je marchois à tâtons ; je m'égarois à chaque pas, & vingt fois j'ai penſé tomber avec lui.

FRONTIN, *il ramaſſe la lettre que le Facteur a jettée, & en lit l'adreſſe à demi-voix.*

A Monſieur, Monſieur Orgon de la Piraudiere.

(*Très-haut*). Ah ! ſi j'avois ſu cela plutôt !

JULIE.

Qu'as-tu donc?

FRONTIN, *déſeſpéré.*

Cette lettre.....

JULIE.

Eh bien! cette lettre? .....

FRONTIN.

N'étoit point pour votre tuteur, Mademoiſelle; elle eſt pour ſon couſin.

VALERE.

Sans les reſſources de ton eſprit, elle nous perdoit tous.

FRONTIN.

J'avois bien beſoin d'en uſer les reſſorts inutilement; mais au ſurplus, pouvions-nous deviner..... Oublions nos revers, dites-moi un peu, comment avez-vous fait pour n'être pas reconnu?

VALERE.

Le haſard m'a ſervi tout en arrivant; il m'a ordonné de lui lire quelque choſe, pour diſtraire un peu ſon chagrin.

FRONTIN.

Fort mal cela.

VALERE.

Vas prendre un livre dans ſa bibliotheque, & vas prendre la place.

FRONTIN.

C'eſt bientôt dit : quoi, ventrebleu, j'échappe au danger, & vous avez la cruauté de vouloir que je m'y replonge! non, Monſieur; j'ai pu feindre de déchiffrer quatre mots d'une lettre ſuppoſée; mais ne vous imaginez pas que je puiſſe lire un livre ſans y voir.

SCENE IX.

LES MÊMES, ORGON.

ORGON, *derriere le Théâtre.*

ARRÊTE.

VALERE.

Quel ſurcroit d'embarras!

FRONTIN.

La chienne de fantaiſie qui lui prend!

JULIE.

Vois où nous réduit ta maudite invention!

FRONTIN.

Qui diantre l'auroit pu prévoir! ce vieux rocantin a toujours regardé la bibliotheque de ſes peres, comme le meuble le moins utile de la maiſon.

ORGON, *derriere le Théatre, criant encore plus fort.*

Frontin?...

SCENE X.

FRONTIN, JULIE, VALERE.

JULIE.

JE crois qu'il approche ; ſauvez-vous, Valère.

VALERE, *s'enfuyant.*

Je ſuis contraint de vous obéir.

SCENE XI.

JULIE, FRONTIN.

JULIE, *ſe parlant, mais aſſez haut pour être entendue de Frontin.*

QUE va-t-il penſer de tout ceci ?

FRONTIN, *ſe parlant également.*

L'affaire eſt ſérieuſe. J'ai bien peur que mon dos.... Foin du vieillard & de moi ! Pour nous tirer d'un pas auſſi fâcheux, commençons par refermer les volets.

(*Liſette entre & ne lui donne pas le tems de les fermer.*)

SCENE XII.

JULIE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

TON Maître ſe plaint de ce que tu le laiſſes ſeul. Il te demande à grands cris.

FRONTIN, *déſeſpéré.*

Je ne l'entends que trop. S'imagine-t-il que je ſois ſourd ! Je crois que le Diable s'en mêle ! Je vois naître embarras ſur embarras...

LISETTE.

Quel embarras ?

FRONTIN.

Il demande qu'on lui faſſe une lecture. As-tu des yeux de Lynx ? vas-t-en lire auprès de lui.

LISETTE, *avec la plus grande tranquilité.*

Rien n'eſt plus facile.

FRONTIN.

Comment ?

LISETTE.

Les volets de tous les appartemens ſont ouverts.

JULIE.

Ah ! Ciel !

LISETTE.

D'où vient cette ſurpriſe ? Ne ſavez-vous pas ?...

FRONTIN, *avec crainte.*

Nous ne ſavons rien. Auroit-il ſoupçonné ?...

LISETTE.

Bon ! ſoupçonné ! Il eſt plus que jamais notre dupe. Tu nous avois rendus auſſi aveugles que lui, & nous ne pouvions agir ſans riſque de nous trahir....

FRONTIN.

Il eſt vrai. Je réfléchiſſois aux moyens...

LISETTE.

Vous êtes tous des gens ſans précaution. Je viens de lui couvrir les yeux d'un bandeau, après les avoir frottés avec de l'eau que j'ai priſe ſur la toilette de Mademoiſelle.

FRONTIN, *faiſant un ſaut de joie.*

Vivat !

JULIE.

Lui as-tu mis ce bandeau bien épais ?

LISETTE.

Deux mouchoirs lui bident le nez; il n'attend plus que l'Oculiſte qu'on lui a promis; car vous jugez bien que j'ai ſuppoſé que cette eau lui étoit envoyée de ſa part.

FRONTIN.

Nous n'irons pas loin pour le chercher.

JULIE.

Où donc eſt-il ?

FRONTIN.

Le voici.

LISETTE.

Toi ?

FRONTIN.

Oui, moi.

LISETTE.

Il reconnoîtra ta voix.

FRONTIN.

Oh ! je l'en défie. Je baragouine quand je veux auſſi bien que mon ancien Maître.

LISETTE.

Ton ancien Maître !

FRONTIN.

Tu ne ſais donc pas qu'avant que d'entrer au ſervice du bon-homme j'étois l'aſſocié d'un Charlatan ? Je le ſuivois par-tout, à pied, à cheval, en carroſſe, dedans, derriere, dans les rues, dans les bourgs, dans les villages ; & , quand il étoit malade, j'allois pompeuſement en Ambaſſade ; je m'aviſois de haranguer le public en ſa place, avec tous ſes accoûtremens.

LISETTE.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

JULIE.

Mais ſi ſon bandeau venoit à ſe dénouer !

LISETTE.

Ne craignez rien : le bonnet qui le couvre l'aſſujettit trop pour cela. Ne lui ai-je pas d'ailleurs défendu d'y toucher. Que ne fera-t-il pas dans l'eſpoir de guérir ?

FRONTIN.

Fort bien ; mais je ne m'y fie pas. Vas donc dans ma chambre ; tu y trouveras une perruque & un habit brodé ; tu me les apporteras ſans tarder.

LISETTE.

Pourquoi changer d'habit, puiſqu'il n'y voit pas.

FRONTIN.

Il faut que je l'approche : en lui parlant il peut me toucher, & mon traveſtiſſement le rendra plus que jamais notre dupe.

LISETTE.

J'y cours.

(*Orgon ſonne.*)

SCENE XIII.

JULIE, FRONTIN.

FRONTIN, *élevant la voix.*

ALLONS, allons ; tout-à-l'heure. Je ne te rendrai la vue qu'à bonnes enſeignes.

JULIE.

Pourras-tu lui en impoſer au point?...

FRONTIN.

Mon Dieu ! ne ſoyez en peine de rien. Reſtez tranquile ; l'homme que je vais contrefaire avoit de l'eſprit ; &, ſans trop me vanter, je ne le ſecondois pas mal.

SCENE XIV.

LISETTE, JULIE, FRONTIN.

LISETTE, *apportant le paquet qu'elle jette par terre.*

TIENS, voilà tout ce que tu as demandés.

FRONTIN.

Bon : allons, retirez-vous. Des demoiſelles bien nées ne doivent point voir un joli homme,

d'une tournure agréable, diſpoſer les apprêts de ſa toilette; la bienſéance.....

LISETTE, *riant.*

Faquin!

FRONTIN.

Décampe; vas t'en avertir Monſieur Orgon que l'Oculiſte eſt arrivé. Ecoute : écoute; s'il me demande, tu lui diras.....

LISETTE.

Que tu viens de ſortir pour épier Valère?

FRONTIN.

Oui : & que l'intérêt de ſon amour m'empêche de me rendre auprès de lui.

LISETTE, *ſortant.*

C'eſt entendu.

FRONTIN.

Vous, Mademoiſelle, allez, par un mot d'écrit, délivrer Valère d'inquiétude. Recommandez-lui ſur-tout, qu'il ne s'écarte pas.

(*Julie ſort par un côté oppoſé à celui de Liſette.*)

SCENE XV.

FRONTIN, *ſeul.*

AH ça: voyons un peu. Commençons par mettre la perruque. Non, ce n'eſt pas cela;

l'habit auparavant : le collier de l'ordre ; la perruque à préſent : le chapeau à grandes plumes. Le diable m'emporte ſi je ne crois être mon ancien maître ! quand Monſieur Orgon y verroit clair, ſûrement il ne me reconnoîtroit pas ! on vient. Paix ; c'eſt lui : prenons le ton grave qui convient à notre nouvel état. (*Il touſſe.*) : hum : hum : hum.

SCENE XVI.

ORGON, LISETTE, FRONTIN.

ORGON, *un bandeau ſur les yeux, & appuyé ſur Liſette.*

CE maraut !

FRONTIN, *à part.*

A qui en veut-il ?

ORGON.

Me laiſſer ſeul !

FRONTIN, *à part.*

C'eſt contre moi qu'il jure.

ORGON.

Dans l'état où je ſuis !

LISETTE.

Mais, Monſieur.....

ORGON.

ORGON.

Lorſque je n'eus jamais plus beſoin de ſon ſecours.

LISETTE.

Quoi donc! avez-vous ſitôt oublié ce que je vous ai dit?

ORGON.

Que m'as-tu dit?

LISETTE.

Qu'il faiſoit ſa ronde autour de la maiſon: il eſt maintenant occupé à épier Valere.

ORGON.

Je le tiens quitte de ce ſoin; il n'a qu'à bien fermer toutes les portes, ce godelureau n'entrera point.

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adreſſe, ou bien le Médecin pourroit aller à tous les diables. (*Haut.*) Eh bien! quoi? qu'eſt-ce? me voici.

LISETTE.

Ah! je ne te voyois pas.

FRONTIN.

Tu ne vois rien, toi.

ORGON.

Et toi, double traître, que fais-tu là? Pourquoi me quittes-tu? Pourquoi ne pas venir quand on t'appelle?

FRONTIN.

Eh! je vous ai bien entendu, mais je ne pouvois pas quitter M. le Médecin que voilà, & qui vous attend.

ORGON.

Monsieur se seroit fort bien passé de ta compagnie.

FRONTIN, *avec l'accent Italien.*

« (1) Excousés mi, signor; stou garçoun est » oun garçoun savant, pouli, honneste. Sa » conversationné m'a plou infiniment ».

Ah! Monsieur! vous êtes bien bon. Je suis très-sensible à votre politesse, & à l'honneur que je reçois..... de la satisfaction.....

« Non, moun ami, je ne dis rien de trop. » Dita mè oun pou, Mademiselle, sta signor » perchè vo m'avez fait vinir; est-ce sta per» sonne avougle? »

LISETTE.

Oui, Monsieur.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« La reverisco mio Padroné, qu'oun l'ap» prouche & qu'oun lou fasse asseoir à costé di » moi. Loui à toun bassiné les yeux avec moun » eau, comme j'ai dit? »

(1) Les Guillemets servent à indiquer les tems où Frontin déguise sa voix.

LISETTE.

Oui, Monſieur.

FRONTIN.

C'eſt Liſette qui a opéré en votre abſence.

« Bené, c'eſt oune eau di loungue vue, ché » diſſout la cataracte, jé l'ai coumpouſée avec » lou ſuc d'ouné racinè; ché nè croit què tous » les cent ans aux Antipoudes.

ORGON.

Que tous les cent ans aux Antipodes! Elle doit être bien rare?

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Dans toute la terre habitable je ſouis lou » ſeul què la poſſède.

ORGON.

Voulez-vous voir mes yeux?

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Il n'eſt pas tems d'outer votre bandeau: en » livant ſitôt l'appareil, moun eau s'évapou- » reroit & perdroit toute ſa vertu. »

Aſſurément, Monſieur; gardez-vous-en bien.

ORGON.

Mais cependant.....

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Oun pou de patience, mia ſignore. »

Oui, c'eſt bien dit. Patience; laiſſez-vous

gouverner par Monsieur ; il sait mieux que vous ce qu'il doit faire.

« Je souis assez versé dans moun art per de-
» viner à la teinte roubicounde di vos joues que
» vos yeux sount rouges & enflammés.

(*Bas à Orgon.*) Ce Médecin est bien habile ; il se rencontre juste avec ce que je vous en ai dit tantôt.

LISETTE.

Croyez-vous, Monsieur, que le venin d'une araignée ?.....

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Lou vinin d'oune arreignée ! qu'est-ce l'âne
» ché a pou vo dire ouna pareille calourdise ?

LISETTE.

C'est Frontin.

FRONTIN.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Sta Frountin ne sait ce qu'il dit. «

Mais, Monsieur.....

« Est-ce vo, mon ami, chè fietes Lou Frontin ?

Oui, Monsieur, c'est moi.

« Eh bien, jè lou repete, vo ne savez sta què
» vo dites. »

Monsieur..... Je sais fort bien.....

» Què vos iêtes oun ignourant ouna bestia. »

Mais, Monsieur.....

» Jé vo dis que vous iétes ounè beſte. »

Et vous un faquin. Sans le reſpect que je dois à mon maître.

ORGON.

Parlez donc, Monſieur l'effronté.....

FRONTIN.

Mais, Monſieur, c'eſt un inſolent.

« Moi, je ſouis oun inſoulent.....

ORGON.

Tais-toi; je t'aſſomme ſi tu parles.

LISETTE, *bas à Frontin.*

Pourſuis; cela va bien.

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Traiter lou fameux Ollivirianelle di Bancal » Chatris, dè Palpas pis gaſtre d'inſoulent! je ne » le ſouffrirai de la mia vie. »

Vous faites le méchant ici, mais..... Nous ſommes de revue, Monſieur le Marchand d'orvietan.

» Mouſou faites dounc taire ſtou doumeſtique » perché perquoi. »

Oui, va, va, avec ton perché perquoi; je ne te crains pas.

» Monſou, faites dounc taire ſtou Domeſtique; » je ne ſouis pas fait per me coumproumettre. »

ORGON.

Coquin, ſors d'ici; crois-moi, évite de nous échauffer les oreilles.

FRONTIN.

Allons, allons, calmez-vous, Monſieur; je ne dirai plus rien.

ORGON.

A la bonne heure.

LISETTE.

Tu feras bien.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Vo devriez ſavoir, moun pitit raiſounneur, » chè faites lou capable, què loin qu'une araigna » ſoit venimouſe, oun applique ſa toile ſour les » bleſſoures les plus vives pour les guirir. Mais » laiſſons cela : per bien connoître la natoure di » voutre mal, il faut commencer per étudier » voutre tempérament. Quel aggie avez vous? »

ORGON.

Je n'ai que ſoixante & ſept ans.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Année climatérique! voſtré noum, Mou- » ſou? »

ORCON.

Je m'appelle Orgon.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Ourigoun! voilà oun noum bien ſiniſtre! » où touta les regles di la Chironmancia ſoient » fauſſes, ou lou pourtour d'oun pareil noum » nè povoit manquer oun jour d'être avougle.

» Donnez-mi voſtrè bras. Voilà oun poulx d'ount » bien michant caractere : què doureté ! ſoun » agitatioun eſt parbleu vioulente ! » (*Il lui ſecoue rudement le bras.*)

ORGON.

Ouf ! il me rendra la vue en me caſſant les bras ; je ſerai bien avancé !

« Crachez pour voir. (*Orgon crache.*) Ah, chè » ſpontatioun ! il crache lou ſang ! ſignè què les » arteres ount tranſpourté lours réſervoirs en » enhaut, & què ſè pourtant à la rigioun di la » teſte, ils loui ount dounné ſta terrible ap- » poplexie de viſiere què no voyon. »

ORGON, *effrayé.*

Une appoplexie de viſiere.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Si mio padroné. »

ORGON.

Ah, Ciel ! que vais-je devenir ! (*A part*) Je ne croyois pas être ſi malade ! (*Haut.*) pouvez-vous me dire comment j'ai ſi promptement perdu la vue ?

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Ché vo le dira ſi ſtou n'eſt mi ! jè lou ſais » par lo ſtudio que j'ai faitte di la diouptrique » & di la catouptrique. Deſcartes prétend.....

LISETTE, *bas.*

Que lui va-t-il conter !

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Connoiſſez vo Deſcartes, Monſou ? grand » amatour per les yeux ſtou Mouſou Deſcartes ! » c'étoit oun Philoſophe grec des environs di » Roume què admettoit lou vuide. Nos autres » ſavans, nos appilouns en Philouſouphie vuide » touti chè n'eſt pas plein, & plein touti queſta » chè neſt pas vuide, perchè Mouſou.....

LISETTE, *bas à Frontin.*

Ne ſens-tu pas que tu t'embrouilles déjà ?.....

FRONTIN, *avec l'accent.*

(*Bas à Liſette*).

C'eſt égal. (*Haut*) » Deſcartes prétend què » les ouuns naiſſent avougles, & què les autres » lè dèviennent en mourant. Il vo dit què dè » fixer lou ſouleil vo prive dè la vue, què la » trahiſoun d'oun éclair vo raze la pronnelle, » qu'oun veut couli vo detruit le blanc dè » l'œil.

(*Bas à l'oreille d'Orgon*). La fenêtre ouverte en dormant.

FRONTIN.

» Mais ces ſortes di choſes la nè ſount què » lès cauſes dè la partie animale dou l'homme.

» Lès cauſes prouvinantes des parties ſpiri-
» tuelles ne pouvent être approufoundies qué
» par oun homme profound dans la connoiſſance
» dè la natoure, & mè chè en ſouis lou ſcrouta-
» tour ounique, qué ai pourté moun art al der-
» nier digré des perioudes, tant per la connoiſ-
» ſance des ſimples & des racines, que par celle
» des plantes què l'Etre ſoupreſme dans oun mo-
» ment di bounté a accourdé à tout lou genre
» humain per ſolager ſes meaux, mè chè deſ-
» cend perpendicoulairiment en ligne droite
» dans le cour dé l'homme; jè vo dis, Monſou,
» qué cé ſount lès paſſions qué nó rendent bien
» piou avougles que non pas touti les autres
» cauſes, qué né proviennent qué du corps &
» nouns dè l'eſprit, principalé reſſort di toute la
» machine.

(*Bas à Orgon*).

Je commence à croire qu'il en ſait plus que moi, Monſieur.

ORGON.

Les paſſions, dites-vous!

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Certenamenté, Monſou, les paſſiouns. Per
» chè perquoy quand elles prennent trop d'em-
» pire ſur nos ſens, & qu'elles no tirannifent,
» no ſoummes perdous. No pouvouns être avou-
» gles ſoubitament per la haine & per la jalouſie,

» per la coulere, per l'amour. Sta derniere » paſſion, di l'amour, eſt la piou forte, la « piou terrible, la piou tinace, la piou dan- » girouſe de toutes.

LISETTE, *bas.*

Je conçois où il en veut venir.

ORGON.

Comment ſe peut-il faire ?

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Ah ! comment cèla ſe pout faire ! je n'avance » rien que jè nè le prouve. Je vais vo l'expli- » quer lou plou clairiment qu'il me ſera pouſ- » ſible. Acoutez, nè vous a-t-on jamais dit » c'étoit per les yeux que l'Amour ſè pre- » noit ?

ORGON.

Oui, Monſieur.

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Ah donc ! vo voyez bien què jè nè vous en » impouſe pas. L'impreſſion que noutre ame en » reçoit.....vo comprenez que c'eſt dè ſta paſſioun » què jè parle ?

ORGON.

Oui, Monſieur.

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Bon : ebranlè lou cerveau, & roumpt..... » lès nerfs ouptiques..... enſourte què..... » la réfraction des..... rayouns què..... paſſent.....

» dans la chambre antérieure de l'œil, per qun » pitit cabinet què nous avouns derriere l'oreille » pour aller dans la chambre posteriure dè la » retine, s'amortissant..... ouivez-moi bien, » contre la membrane d'ou chatoun què toum- » be.....dans la capsoule què sè renverse.....

LISETTE, *bas.*

Quel galimatias!

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Vo comprenez? Sta chatoux, ceft stou grand » fileti dè la machoire, què tient en respect » tous lès fibres du nez perché no respirouns.

ORGON.

Oui, Monsieur.

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Oh ça, puisque vous m'entendez, je n'ai » piou bisouin d'en dire davantage. Nous allouns » ouperer.

SCENE XVII.

ORGON, FRONTIN, LISETTE, JULIE.

JULIE.

EH bien, Monsieur? que pensez-vous de notre malade?

FRONTIN.

Ah! Monſou...eſt...bien.....brouillé avec le ſoleil!

« Il eſt en grand danger, Mademoiſelle, l'hou-» mide radical eſt devenou ſec.

ORGON.

O Ciel!

JULIE.

Ne vous chagrinez pas.

ORGON.

Hélas! ma chere Julie, ſi je regrette la vue, c'eſt parce que je ſerai privé du plaiſir de te voir, & que je crains que tpn cœur.....

LISETTE.

Soyez tranquille, Monſieur, Mademoiſelle ſûrement vous épouſera! Vous êtes préciſément comme il faut que ſoit un mari.

JULIE.

Je n'aſpire qu'après le bonheur d'être unie au plus tendre des amans.

ORGON.

Va, mamour.....ton ſort ſera des plus heureux tu me verras ſans ceſſe occupé à te plaire. Je n'épargnerai rien pour te réjouir: je te donnerai bals, feſtins, cadaux.....

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Qu'entends-je, épouſer Mademiſelle! Cor-» podibace! épouſer Mademiſelle! Monſou,

» je vo deffends dé tenir parouſſe. Si vos ietes » aſſez hardi pour accomplir ſta foulla prou- » meſſe, je vos abandonne à voutre malheureux » deſtin, & vo me ſignerez per ma repouta- » tion què jamais lour famoux Ollivirianello di » Baucotchatris dé Palpaſpiſgaſtro n'à mis les » pieds chez vous perché vos ietès mort, tré- » paſſé avant qu'il ſoit oune houre.

ORGON.

Trépaſſé avant qu'il ſoit une heure! Oh! s'il eſt ainſi, je ne l'épouſerai point.

FRONTIN, *bas à Julie.*

Vous ne riſquez rien de céder, nous le tenons.

JULIE.

Vous ne m'épouſerez point, Monſieur.

ORGON.

Ma reine, tu entends ce que dit Monſieur.

JULIE.

Je cede à vos prieres : c'en eſt fait; mais j'oſe vous demander une grace : ne forcez pas mon inclination ſur le choix d'un époux.

FRONTIN.

La demande de Mademoiſelle eſt juſte.

ORGON.

Je n'ai jamais prétendu la contraindre. Qu'elle

me nomme elle-même celui qu'elle desire, je promets le lui accorder.

FRONTIN.

Allons, Mademoiselle, prononcez, est-ce Damis?

JULIE.

Non, Frontin,

LISETTE.

Qui donc? est-ce Ergaste?

JULIE.

Encore moins.

LISETTE.

C'est donc Valere!

ORGON.

Valere! tu n'y penses pas Lisette: songes donc qu'il n'a pas un sol.

LISETTE.

Il sera très-riche un jour.

JULIE.

Je ne lui demande que des vertus, le bien que mon oncle m'a laissé suffira pour nous enrichir tous deux.

FRONTIN.

Cette réponse est sans réplique:

« Elle est remplie de sentimens, de délica-» tesse qui me charment, vos ietes troup raison-» nable pour vos y refouser, Mousou, pouisque

» voué ne pouvés épouſer Mademiſelle; il vaut » autant qu'elle ait cé mary la qu'oun autre ».

ORGON.

Vous l'approuvez donc, Monſieur le Docteur? j'y conſens. Liſette, que l'on cherche Valere.

LISETTE.

Il ne doit pas être loin; car il rodoit tout-à-l'heure autour de ce logis.

ORGON.

Si tu l'apperçois, dis-lui qu'il vienne recevoir un tréſor de ma main.

SCENE XVIII.

ORGON, JULIE, FRONTIN.

JULIE.

MONSIEUR vous donne des preuves aſſez convaincantes qu'il eſt détaché de ſon amour, votre remede devroit opérer.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Il agit parfaitement : tenez, Monſou, ap- » pontyés ſta pitit ſachet ſour voutre cœur; eh » nou pas per deſſus l'habit! en-deſſous, là, » bon; c'eſt oun pitit ſachet antipatique cou- » tre l'amour. Bene : oh! nous allouns guirir,

» rimarqués, rimarqués, Mademiſelle ; ſta va-
» pour épaiſſe qui s'exhale à travers ſoun ban-
» deau ».

JULIE.

Ah ! quel noir brouillard environne ſa tête !

FRONTIN, *avec l'accent.*

» C'eſt l'houmour ripanduë ſous ſes yeux què
» ſe diſſout ».

Orgon ſourit.

JULIE.

Déjà la gaieté s'empare de ſon viſage !

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Examinez ſoun teint, comme il s'éclair-
» cit « !

JULIE.

Vous ſentez-vous ſoulagé ?

FRONTIN.

Comment vous trouvez-vous, mon cher maître ?

» Oh ! certanamentè beaucoup mieux.

ORGON.

Non, toujours de même.

FRONTIN, *avec l'accent.*

» Toujours di même ! cela ne pout pas être.

ORGON.

Juſqu'ici je n'ai reſſenti aucun mal.

FRONTIN,

FRONTIN, *avec l'accent.*

« O crouel effet de ſta paſſioun qui abſourbe » tout; encoure une fois, cela nè ſè pout : l'effi- » cacité di moun remede a dû vo guirir; eſ- » ſayouns oun pou ».

(*Il deſſerre le bandeau*).

ORGON, *voyant en-deſſous du bandeau.*

Ah! je crois voir!

JULIE.

Seroit-il poſſible!

ORGON, *dans le tranſport de la plus grande joie.*

Oui, je vois, je vois; rien n'eſt plus certain : défaites entiérement le bandeau.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Je m'en dounnerai bien de garde : oun » troup grand jour eſt nouſible; il offuſque- « roit vos youx, & la richoutte ſeroit pire : » acçoutumouns-les à ſouppourter la lou- » miere ».

(*Il deſſerre doucement le bandeau*).

ORGON.

Ah Ciel, je vois! quel eſt mon contentement!

FRONTIN.

Il faut avouer que voilà une cure bien merveilleuſe!

ORGON.

Comment puis-je m'acquitter envers vous

d'un bienfait auſſi rare ! Ah ! Monſieur ! la ſatisfaction..... La joie..... Le raviſſement..... Quel miracle ! quel bonheur ! que d'actions de graces à vous rendre ! (*En fouillant avec vivacité dans toutes ſes poches.*) Prenez ma bourſe ; je vous donne tout.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Je ſouis grandement payé, Mouſou, per » voutre façoun nouble de vos exprimer. (*Bas.*) » Je ſavois bien qu'elle me reviendroit. »

Pardonnez-moi, Monſieur, toutes mes impertinences. J'avoue honteuſement que je n'étois qu'un ſot.

« Vo vi moucquez, moun ami, vo ne ſiêtes » pas obligé de mi connoître. »

SCENE XIX & derniere.

VALERE, LISETTE, ET LES AGTEURS PRÉCÉDENS.

LISETTE.

VOICI, M. Valere que je vous amene.

ORGON.

Qu'il approche.

VALERE.

Ah ! Monſieur ! que viens-je d'apprendre ! quel fâcheux accident !

ORGON.

Ce ne ſera rien, ce ne ſera rien.

VALERE.

Souffrez que je vous témoigne toute ma reconnoiſſance. Que ne vous dois-je point! Vous accordez à mes vœux Mademoiſelle, c'eſt le plus grand bien.....

ORGON.

Oui, Valere, recevez la de ma main. Nous allons être tous les deux heureux, vous, en poſſédant l'objet de votre amour, & moi en revoyant la lumiere.

VALERE.

Et vous en revoyant la lumiere! ah! mon bonheur acquiert de nouvelles forces, puiſqu'en ce moment, Monſieur, il s'unit avec le vôtre.

ORGON.

Complimentez Monſieur que voici. J'avois perdu la vue, la ſublimité de ſon art, & ſes bontés me la rendent.

FRONTIN, *avec l'accent.*

« Mouſou..... Ah! Mouſou..... Point du tout; » cè nè ſount què des pitites coures cèla.

ORGON.

Qu'on approche une table.

VALERE.

Que voulez-vous faire?

ORGON.

Je veux donner par écrit mon conſente-

ment à votre mariage. (*Frontin approche une table, & prépare gaîment tout ce qu'il faut pour écrire.*)

VALERE.

Il faut pour cet effet délier votre bandeau. Je vais.....

ORGON, *l'en empêchant.*

Doucement..... Doucement..... Ne me laissez entrevoir qu'un foible jour.

VALERE.

A quoi bon? Pourquoi pas, au contraire?....

ORGON.

Pour cauſe.

LISETTE.

Il eſt très dangereux que Monſieur voye auſſi bien que nous.

FRONTIN.

Cela reculeroit furieuſement nos affaires.

ORGON.

Sans doute. Valere, écrivez vous-même, & je ſignerai.

VALERE.

Deux mots ſuffiſent. (*Ecrivant.*) Je renonce... aux droits..... que j'ai..... d'épouſer Julie.

ORGON.

Bon.

VALERE, *continuant d'écrire.*

Et je conſens..... Qu'elle s'uniſſe..... Avec Valere.

ORGON.

Il n'en faut pas davantage. Donnez, que je ſigne.

FRONTIN, *bas.*

Tout va le mieux du monde.

ORGON *ſouleve tant ſoit peu ſon bandeau, qui ſe détache, & ſigne. Enſuite levant les yeux.*

Ciel! que vois-je! c'eſt Frontin!

FRONTIN, *bas.*

Je ſuis mort.

ORGON, *il promene ſes regards ſur tous les perſonnages de la ſcene, qui ſont immobiles & confondus devant lui.*

(*Julie a les yeux baiſſés, Liſette ſe mord les doigts, Valere reſte dans l'attitude où il eſt en reprenant la plume, & Frontin a les bras tendus en l'air à demi paſſés dans ſon habit de livrée: l'habit brodé & la perruque ſont à ſes pieds.*)

C'eſt donc ainſi que vous vous jouez de ma crédule bonté! Ah! Julie, je ne vous aurois jamais cru capable.....

LISETTE.

Ne l'accuſez pas, Monſieur, c'eſt moi, c'eſt nous..... La circonſtance.....

ORGON.

La circonſtance.

FRONTIN.

Assurément, tous les hommes ne sont-ils pas jouets des circonstances, il ne faut qu'un peu de philosophie.

ORGON.

Comment, coquin.

LISETTE.

Monsieur Valere s'étoit introduit malgré nous dans ces lieux pendant votre sommeil.

FRONTIN.

Vous vous réveillez.

LISETTE.

Il ne faut pas que vous le surpreniez avec Mademoiselle.

FRONTIN.

Non, sans doute, il ne le faut pas, cela vous mettroit en colere; & rien de si préjudiciable à la santé que la colere.

LISETTE.

Vous avez des yeux.....

FRONTIN.

Des yeux de lynx.

LISETTE.

Pour faire échapper Valere à leurs regards pénétrans.....

FRONTIN.

Nous fermons porte & fenêtre.... en ouvrant la paupière, une nuit profonde....

LISETTE.

Vous environne.

FRONTIN.

Et comme dans la nuit on n'y voit pas, vous vous aviſez de parler que vous êtes aveugle.

LISETTE.

Ce n'étoit pas là le moment de vous déſabuſer.

FRONTIN.

Nous avons laiſſé aller les choſes. J'étois en partie cauſe du mal. J'ai apporté le remède. Vous voyez auſſi clair que Liſette & moi. Vous ne pouvez pas diſconvenir ſans humeur que tout eſt pour le mieux.

ORGON.

Parbleu, voilà des coquins bien effrontés.

FRONTIN.

Mais, Monſieur, mettez-vous à notre place, que diable direz-vous pour ſortir d'embaras.

ORGON.

Je dis que vous êtes des ſcélérats, Julie & Valere des fourbes; mais que l'amour excuſe, & moi, moi, une dupe, une franche dupe, aveugle & cent fois aveugle d'avoir prétendu à mon âge me faire aimer d'une perſonne du ſexe; un fat, d'avoir formé le deſſein de l'épouſer; & plus heureux que ſage que le

haſard & votre fourberie m'ayent enfin deſſillé les yeux. Oui, j'ai recouvré la vue, & la raiſon renaît avec elle. Je ratifie ce que j'ai ſigné pendant mon aveuglement. Uniſſez-vous enſemble, ſoyez heureux, conſtant, & ſi jamais vous ceſſez de reſſentir l'un pour l'autre cette vive tendreſſe que vous croyez devoir être éternelle, je vous laiſſe le bandeau que vous avez vu ſur mes yeux, faites-en l'uſage convenable.

VALERE & JULIE.

Ah! Monſieur.

ORGON.

Point de remercîment. Suivez-moi, & diſpoſons tout pour votre mariage. Je chaſſe Frontin & Liſette, mais je permets à Julie & à Valere de les prendre à leur ſervice.

FRONTIN.

Vivat, nous en voilà quitte à bon marché.

FIN.

J'ai lû *l'Aveugle par Crédulité*, Comédie en un Acte; ce n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. *Signé*, SUART.

Permis de repréſenter & imprimer.

Signé, LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

AGATHE,

OU

LA CHASTE PRINCESSE,

TRAGEDIE.

Par M. GRANDVAL le Pere.

Le Prix eſt de 1 liv. 10 ſ.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

PARI

EPITRE DEDICATOIRE,

A M ***.

O Vous, qui pétillant d'une héroïque audace,
Sur Pégaſe volez au ſommet du Parnaſſe,
Oſerai-je en tremblant baiſer votre talon?
» Nous ſommes tous égaux étant fils d'Apollon,
Me dites-vous : tant mieux, c'eſt ce qui m'encourage
A venir hardiment vous offrir mon hommage.
N'attendez pas ici qu'en Carmes excellens,
J'inſtruiſe le Public de vos rares talens.
Eh, qui ne connoît pas l'admirable Z...
La touchante M... & l'adorable A...?
Qui n'eſt pas enlevé par leurs ſublimes traits!
Je laiſſe aux Connoiſſeurs à vanter leurs attraits:
Heureux, ſi vous daignez (ornement de notre âge)
Jetter un doux regard ſur ce petit Ouvrage.
Si vous le regardez avec quelque bonté,
Crac, il va d'un plein ſaut à l'immortalité.

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a point entrepris de chanter dans ces Vers,
Rome, ni ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ni les fameuſes Tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Scamandre.
On ne veut qu'y chanter deux fidéles Amans,
Leurs plaintes, leur amour, leurs plaiſirs, leurs tourmens;
Et comme ils attendoient qu'un heureux Hyménée
Vînt de mille faveurs combler leur deſtinée.
L'un & l'autre cependant
N'en croqua que d'une dent.

PROLOGUE.

EURIPIDE, aux Spectateurs.

MOI, l'ombre d'Euripide au ſtyle magnifique,
Immortel ornement de la Scene tragique,
Je ſors du noir ſéjour de l'enfumé Pluton,
Où coule le Léthé, le Styx, le Phlégeton,
Comme aujourd'hui l'on joue une Piéce nouvelle,
Je veux vous témoigner quel eſt pour vous mon zéle;
Et je viens tout exprès paroître devant vous
Pour vous apprendre un fait que vous ignorez tous.
Sachez qu'il eſt là-bas une cruelle gêne
Que l'on fait éprouver à qui trouble la Scene;
Auteurs malicieux, incommodes Cracheurs,
Caballeurs, Criailleurs, Sifleurs & Tapageurs,
Tous ſont plongés au fond d'une cuve bouillante,
Tiſiphone en fureur ſans ceſſe les tourmente,
Et ſans ceſſe leur crie, ah! ah, Perturbateurs!
Siflez tout votre ſoû, ſiflez, ſiflez, Meſſieurs.
Profitez, Spectateurs, d'un avis charitable.
On va repréſenter un Ouvrage admirable,

PROLOGUE.

Qui ſurpaſſant tous ceux de Sophocle & les miens,
Peut enrichir lui ſeul tous les Comédiens.
Ecoutez le récit d'une flamme publique,
Le tour harmonieux d'un vers plus qu'énergique,
Les nobles ſentimens & les vives ardeurs
Qui ſçavent émouvoir, ravir les plus grands cœurs.
Voyez comme on y peint la Vertu, douce, aimable,
Et le Vice, à ſon tour, affreux & haiſſable.
C'eſt ainſi que tout homme, employant ſon loiſir,
Doit ſçavoir allier la Sageſſe au Plaiſir.
La Scene aux yeux du Sage ouvre ſans ceſſe un Livre :
Voir & ſentir c'eſt être, & réfléchir c'eſt vivre.
Enrichiſſez votre ame avec ce grand tréſor.
Ramenez, s'il ſe peut, les jours de l'Age d'Or :
Surtout pour éviter toutes ſortes de blâmes,
Ne criez point, Meſſieurs, haut les bras, place aux Dames.
Tous ces vils cris ne font que troubler les Acteurs.
Si vous vous comportez en ſages Spectateurs,
Vous aurez ſur la fin, pour ſurcroît d'abondance,
Vaudeville, Duo, Tambourin, Contredanſe.

AGATHE,

TRAGEDIE.

burlesque

ACTEURS.

EURIPIDE, faiſant le Prologue.

AGESILAS, Souverain d'un petit Royaume, ſitué dans un petit coin de l'Orient.

AGATHE, Princeſſe élevée à la Cour d'Agéſilas, & tant ſoit peu ſa parente.

AXIAME, Confidente d'Agathe.

COLIN, Confident d'Agéſilas.

ARTABAN, Brigadier d'Armée.

{ CARDILLON, APRÈS-TOUT, } Officiers.

Un Sergent.

Soldats.

La Scene eſt à Tobu, Capitale du Royaume d'Agéſilas.

AGATHE,

OU

LA CHASTE PRINCESSE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE AGATHE, AXIAME.

AXIAME.

E Soleil renaiſſant ramene la lumiere,
Et ſes nouveaux rayons frappent notre paupiere.
Ecoutez les accens des tendres roſſignols,
Qui chantent leur Amour ſur les plus doux bémols.

Avancez, écoutez l'aimable Tourterelle ;
Jurer à ſon Amant une ardeur éternelle,
Venez voir les Oiſeaux qui, volant dans les airs,
Semblent mêler leurs voix aux céleſtes concerts.

LA PRINCESSE, *triſtement.*

N'allons pas plus avant, demeurons, Axiame.

AXIAME.

Madame, qu'avez-vous ? Qui vous chiffonne l'ame ?
Vous pour qui tous les Dieux prodiguant les plaiſirs,
Semblent par leurs faveurs prévenir vos deſirs,
Qui peut vous inſpirer cette ſombre triſteſſe ?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeuneſſe,
Bref, vous poſſédez tout ; quel ſort a plus d'appas !
Et qui peut être heureux, ſi vous ne l'êtes pas ?

LA PRINCESSE.

De ton zéle pour moi je ne ſuis point en doute ;
C'eſt trop me taire, apprens....

AXIAME.

Parlez, je vous écoute.

LA PRINCESSE.

Tu ſçais de quelle ardeur le Prince Agéſilas,
Ce Guerrier ſi fameux brûle pour mes appas.
Quoique jeune & Gaſcon, il eſt modeſte & ſage ;
Une noble pudeur colore ſon viſage,
Et comme un jeune cœur eſt bientôt enflammé,

Il me vît, il m'aima ; je le vis, je l'aimai.
J'affectai cependant une vertu correcte.
Une Princeſſe ſage eſt toujours circonſpecte,
Je lui cachai trois jours l'excès de mon tourment,
Qu'il m'en coûta, Grands Dieux ! On ſouffre diablement ;
Mais enfin lui voyant une ardeur ſi parfaite,
De ſi preſſans déſirs, j'avouai ma défaite.

AXIAME.

Je ſçai qu'à mon départ un bienheureux Hymen
Vous alloit faire dire à tous les deux, Amen,
Mais ce qui s'eſt paſſé, Madame, en mon abſence....

LA PRINCESSE.

Nous attendions ce jour avec impatience.
Cependant ſon Rival, le ſuperbe Alcanor,
N'ayant pû m'éblouir avec ſes veſtes d'or,
Vient me ſurprendre un ſoir, il entre dans ma chambre,
C'étoit.... oui juſtement le ſecond de Septembre.
Le Traître m'entraîna ſur le bord de mon lit,
Là, malgré mes ſanglots, mes larmes, mon dépit,
Il me....

AXIAME.

Il vous ?

LA PRINCESSE.

Il me....

AXIAME.

Achevez, je vous prie.

LA PRINCESSE, *d'un ton fort & douloureux.*

Il me ravit la fleur que j'avois tant chérie.

AXIAME.

Quoi, le Barbare ainſi contenta ſes amours !

LA PRINCESSE.

Oui ; mais incontinent je lui tins ce diſcours :
Eh bien, es-tu content d'avoir honni, perfide,
Une tendre colombe, une brebis timide ?
Pour échapper en vain tu te veux efforcer :
Avant que le perfide oſe me réoffenſer,
Crirai-je, allez chercher les Archers de ma garde ;
Tu vas être puni, méchant, ame paillarde.
Il vouloit s'évader, je le ſerrois toujours.
J'avois en cet inſtant plus de vigueur qu'un Ours.
Madame, par pitié, que je gagne la plaine.
Non, non, infâme, non, ton eſpérance eſt vaine.
Laiſſez-moi me tirer, Madame de vos bras !
O ! puiſque tu y es, tu y demeureras.
Malgré tous mes efforts, le perfide, le traître,
S'échappe de mes mains, ſaute par la fenêtre,
Et pour ſe dérober à cent coups de gourdin,
Il fend rapidement la cour & le jardin.
Lorſque je me vis ſeule & preſque demi-nue,
O ma pudicité ! Qu'êtes-vous devenue !
Mon honneur eſt, ma foi, diantrement racourci.
Que devint mon Amant en apprenant ceci !

Il trouve ſon Rival, il le force à ſe battre,
Et rempli de fureur, faiſant le Diable à quatre,
Lui porte un coup puiſſant à travers le rognon,
Et parmi les défunts le met en rang d'oignon.
Dans le même moment, tout fier de ſa victoire;
Il veut partout prôner ſon triomphe & ſa gloire;
Mais las! dans ce combat, mon cher Agéſilas
D'un fatal coup d'eſtoc ſe trouve atteint au bras.
Il fallut lui couper.

AXIAME.

Quoique ce coup aſſomme,
C'eſt quelque choſe encor que les trois quarts d'un homme,
Cela vaut mieux que rien. Eſt-il hors de péril?

LA PRINCESSE.

Oui, depuis quelques jours.

AXIAME.

Eh bien! que ne vient-il?
Puiſqu'il ſe porte mieux, pourquoi cette triſteſſe?

LA PRINCESSE.

Mais voudra-t-il encor regarder ſa Princeſſe?
Je crains de lui paroître un objet odieux;
Je n'oſerai jamais ſur lui lever les yeux.
Enfin je ne ſuis point de ces femmes hardies
Qui ſe fourent par-tout, jaſent comme des Pies,
De quel front à ſes yeux oſer me préſenter?

Mes appas profanés pourroient-ils le tenter ?
En dépit d'un amour auſſi pur que le nôtre,
Il aura du mépris pour les reſtes d'un autre ;
Indigne de lui plaire & d'oſer l'approcher,
Je ne dois déſormais ſonger qu'à me cacher.

AXIAME.

Vous cacher ! Et pourquoi ne plus oſer paroître ?
Quoiqu'ait fait Alcanor, eh bien, qu'en peut-il être ?
Si par ſon noir projet pouſſé plus fort que jeu,
Votre honneur eſt, Madame, écorné tant ſoit peu,
Agéſilas, après ſon accident funeſte,
Eſt-il entier lui-même ? Allez, je vous proteſte.
Qu'il viendra vous trouver d'un air ſoumis & doux ;
D'ailleurs ignore-t-il que ce fût malgré vous ?
Ainſi, ce ne fut pas, Madame, votre faute,
Et vous n'en devez pas aller tête moins haute.

LA PRINCESSE.

Tu le crois ? En effet j'y fais réfléxion,
Je n'ai point à rougir d'une telle action.
N'ayant pas conſenti je n'en ſuis pas moins chaſte,
C'en eſt fait, reprenons mes grands airs & mon faſte.
Parlons de mon Héros. T'es-tu fait raconter,
Le nombre des exploits.... Mais qui les peut compter ?
Que de faits glorieux rempliront ſon Hiſtoire !
Le grand titre de Roi n'eſt que ſa moindre gloire,
Il eſt encor plus grand par ſes travaux guerriers,

Son noble chef eſt ceint d'innombrables lauriers ;
Mille fois on l'a vû jurant plus que dix Fiacres,
Faire dans les combats maſſacres ſur maſſacres,
Sans conſidérer rien & ſans ſe ménager,
Fourager, ravager, ſaccager, égorger.
Il fait tout ce qu'un Dieu pourroit à peine faire,
Et Mars en le ſuivant craint d'être téméraire,
Mais dès que les vaincus ſe rendent, ſont ſoumis,
Il ne les compte plus parmi ſes ennemis.
Rappelle-toi ce jour ſi grand, ſi mémorable,
Où le farouche Arbal au regard effroyable,
Se voyant terraſſer implora ſes bontés,
Et pour ſauver ſes jours fit mille lâchetés.
Satisfait des reſpects de cette ame ſi fiere,
Content de ſa victoire il lui fit grace entiere,
Il retint ſon couroux, modéra ſes fureurs,
Et ſe vainquant, vainquit le vainqueur des vainqueurs.
Il poſſéde au parfait, courage, grandeur d'ame,
Prudence, fermeté....

AXIAME.

Je ſçai de plus, Madame,
Qu'il a l'eſprit orné de cent talens divers ;
Il fait des vers en proſe, & de la proſe en vers.

LA PRINCESSE.

Mais, n'admires-tu pas cette face divine,
Qui ſans doute du Ciel tire ſon origine ;

Ces membres élégans tous formés au compas,
Ces cheveux qu'Apollon ne déſavouroit pas?
En quel autre, dis-moi, peut-on trouver enſemble
Les divers agrémens qu'en lui ſeul il raſſemble,
Et ce charme ſecret dont l'œil eſt enchanté,
Et la grace, plus belle encor que la beauté?
Auſſi ne penſe pas que ce ſoit ſa couronne
Qui me force à l'aimer, ce n'eſt que ſa perſonne:
Pour être Souverain, il faut bien des vertus;
Pour être Agéſilas, il en faut encor plus.

AXIAME.

Je ne m'étonne point de cette vive flamme;
Où ſi violemment s'abandonne votre ame.

LA PRINCESSE.

O bienheureux boſquets, où dans nos purs amours
Nous coulions tous les deux le tems, les heureux jours!
Jours devenus momens! momens filés de ſoye!
Agréables ſoupirs, pleurs enfans de la joye.
Nous n'épargnions regards, tranſports, raviſſements,
Mêlange dont ſe fait le bonheur des Amans.

AXIAME.

Votre mémoire eſt fûte & rien ne vous échappe,
Je vois qu'en cet inſtant vous mordez à la grappe.
Oui, certains yeux fripons....

LA PRINCESSE.

Je ne le puis celer;

Mais

Mais comme mon amour peut enfin m'aveugler,
Ne me déguiſe rien, parle, je te l'ordonne.
Avec les qualités dont brille ſa perſonne,
Ai-je mal fait, dis-moi, de lui donner mon cœur?

AXIAME.

Monſieur vaut bien Madame, & Madame Monſieur.

LA PRINCESSE.

Quand pourrai-je donc voir le Héros que j'adore?
Hélas, que ce deſir me pique & me dévore!
Mais, j'apperçois, je crois, ce cher Agéſilas.

AXIAME.

Madame, c'eſt lui-même.

LA PRINCESSE.

O Dieux, qu'il a d'appas?
Mais il fait un bouquet; ah! c'eſt pour moi, je gage.
Tirons-nous à l'écart dans ce prochain bocage,
Ecoutons un moment quels ſeront ſes diſcours,
Et s'il ſe reſſouvient de nos chaſtes amours.

SCENE II.

AGÉSILAS *cueillant des fleurs.*

Tendres & vives fleurs, dont brille ce parterre,
Souffrez que je vous faſſe abandonner ces lieux.
Je vous arrache de la Terre
Pour vous élever juſqu'aux Cieux.

Tant que dureroit le printemps
Des jardins émaillés vous ſeriez la parure,
Mais ne vaut-il pas mieux l'être quelques inſtans
Duchef-d'œuvre de la Nature?

Je ſçais que vous quittez les aimables zéphirs
Et je m'apperçois bien que ce n'eſt pas ſans peine,
Mais vous ſentirez des ſoupirs
Plus doux cent fois que leur haleine.

Je vous prive, il eſt vrai, des regards pleins de feux
Du grand aſtre qui nous éclaire,
Mais dans les yeux qui m'ont ſçu plaire
Pour un ſoleil perdu vous en trouverez deux.

Je l'apperçois venir cette plus que mortelle.
Quels raviſſans appas! ah morbleu, qu'elle eſt belle!
Je céde à tant d'attraits & dans cet heureux jour
Je ne vois, je n'entends, je n'haleine qu'amour.

SCENE III.

AGÉSILAS, LA PRINCESSE, AXIAME.

AGÉSILAS.

O Serai-je, en tremblant, Princeſſe à l'odeur d'ambre,
Vous préſenter un corps auquel il manque un membre?

LA PRINCESSE.

Pourvû que vous ayez ſain & ſauf le milieu,
C'eſt-à-dire ce cœur digne d'un demi-dieu,
Vous êtes trop parfait, je ſerai trop heureuſe.
Ma paſſion eſt pure & point du tout verreuſe :
Soyez borgne, manchot, j'aime votre retour,
Si vous me rapportez un cœur rempli d'amour.

AGÉSILAS.

Ah, vous m'aſſaſſinez d'excès de courtoiſie!
Mon ame en cet inſtant de plaiſir s'extaſie
Par ce propos rempli de ſuave liqueur,
O bel aſtre luiſant! Brioche de mon cœur :
Pour mon ardent amour ô douce rocambole!

LA PRINCESSE.

Je ne donne jamais ni caſſade ni colle.

AGÉSILAS.

Puiſque vous m'aſſurez, mon trognon potelé;

Que vous aimez encore un amant mutilé,
Pour payer dignement une ardeur ſi loyale,
Sans tant préambuler, ſans plus long intervale,
Je vous donne aujourdui ma couronne & ma foi,
Belle Agathe, regnez ſur mon Peuple & ſur moi.
Ah, quand le Dieu d'Hymen nous tiendra ſous ſa chaîne,
Je ne m'occuperai qu'à careſſer ma Reine,
Je la bouchonnerai, baiſerai nuit & jour,
Et puis répu, guedé des plaiſirs de l'amour,
Je volerai pour vous de victoire en victoire;
Partout de votre nom je répandrai la gloire,
Je veux par mes exploits faire mille jaloux,
Pour revenir plus grand & plus digne de vous.
Que mon ſort, ma Princeſſe, excitera d'envie!

LA PRINCESSE.

Que ſous d'aimables loix mon ame eſt aſſervie!

AGÉSILAS.

Qu'il m'eſt doux, de vous voir partager mon ardeur!

LA PRINCESSE.

Qu'il m'eſt doux d'enchaîner un ſi grand belliqueur!

AGÉSILAS.

L'Amour eſt un matois auſſi vieux que le monde;
Il brûle de ſes feux le Ciel, la Terre, & l'Onde;
Il eſt le plus puiſſant & le plus grand des Dieux,
Et toutefois, Agathe, il loge dans vos yeux.

LA PRINCESSE.

Qu'un diſcours ſi flatteur ſenſiblement me touche !
La perſuaſion parle par votre bouche.

AGÉSILAS.

Le ſucre le plus doux, le plus excellent miel
Auprès de vos faveurs n'ont pour moi que du fiel.

LA PRINCESSE.

Tout mâle (excepté vous) loin de me rendre alaigre
Ne m'eſt que chicotin confit dans le vinaigre.

AGÉSILAS.

Pour bien réciproquer à ces mots gracieux,
Il faudroit tout l'eſprit qui brille dans vos yeux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Mais, m'aimes-tu bien fort, cher objet de ma flamme?

AGÉSILAS, *vivement.*

Si je t'aime bien fort, délices de mon ame !
Ah ma Reine, doutez des feux du firmament ;
Doutez que le Soleil ait aucun mouvement ;
Doutez de vos vertus, de votre beauté même,
Mais ne doutez jamais de mon amour extrême.

LA PRINCESSE.

Qu'on verra s'écouler & de nuits & de jours
Avant qu'Agathe ſoit changeante en ſes amours !

AGÉSILAS.

Qu'on verra revenir de malheurs & de joies !

Qu'on pleurera d'Hectors, qu'on brulera de Troyes !
Qu'on verra trébucher de Peuples & de Rois
Avant qu'Agéſilas vive ſous d'autres loix !

LA PRINCESSE.

Quoi, même parvenue à l'extrême vieilleſſe ?

AGÉSILAS.

Vous y conſerverez la fleur de la jeuneſſe.
Dans vos rides iront ſe nicher les amours ;
Vous ſerez toujours fraîche & vous plairez toujours.

LA PRINCESSE.

Tout en vous eſt parfait, tout en vous me tranſporte.

AGÉSILAS.

Tout en vous eſt divin, ou le Diable m'emporte.

LA PRINCESSE.

Tout en vous, tout en moi va nous être commun.

AGÉSILAS.

Tout en vous, tout en moi va ne plus faire qu'un.

LA PRINCESSE.

Qu'il eſt doux de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que le cœur a choiſi de lui-même !

AGÉSILAS.

Acceptez ce bouquet, de ces lys la blancheur
Eſt un gage aſſuré de ma pudique ardeur,
Et la vive couleur dont ces roſes ſont peintes,

Marque l'ardeur amour dont je ſens les atteintes.

LA PRINCESSE.

Il eſt des plus galans.

AGÉSILAS.

Acordez à ma main
L'honneur de le placer ſur votre aimable ſein.

Il lui place.

O trop heureux bouquet ! ſavoure ta fortune,
Et nargue déſormais le Soleil & la Lune.

LA PRINCESSE.

Mais ne trouvez-vous pas, aimable Jouvenceau,
Qu'il ſeroit à propos de manger un morceau ?

AGÉSILAS.

Oui-dà, c'eſt bien penſer.

LA PRINCESSE.

Allons nous mettre à table ;
Et dîner tête à tête.

AGÉSILAS.

O repas délectable !
Allons, mais en buvant, je vous jure, m'amour,
Que je vais m'enyvrer moins de vin que d'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Campagne.

ARTABAN, ARDILLON, APR'-A-TOUT, SOLDATS.

ARTABAN.

VOUS dont la valeur fut toujours non commune,
Vous, qui concupiſcez ſans ceſſe la Fortune,
Qui ſans craindre la mort, ſous des Cieux étrangers,
Cherchez avidement l'argent & les dangers,
Vous reſtez interdits, & vous le devez être.
Je le répéte encor, ſçachez que notre Maître,
Ce valeureux, ce fier, ce grand Agéſilas,
Perd lâchement le tems en d'amoureux ébats.
Amis, ſouffrirons-nous qu'une femme laſcive
Retienne encor longtems notre valeur oiſive?
Où ſeroient ces honneurs, où ſeroit ce butin,

Que ſembloit nous promettre un fortuné deſtin ?
Aux pieds d'un jeune objet, le cœur rempli de braiſe,
Notre Prince s'amuſe à faire le Nicaiſe,
Et par l'effet fatal d'un regard affecté,
Il s'extaſie auprès d'un petit cul-croté.
On dit qu'enſorcelé de cette Peronnelle,
Il ne veut de deux mois déguerpir d'auprès d'elle.
Partons, partons ſans lui, venez, braves Guerriers,
Allons, courons chercher de l'or & des lauriers ;
Laiſſons-le idolâtrer ſa Nymphe potagere ;
D'un indigne repos ſongeons à nous ſouſtraire.

ARDILLON.

Quoi donc ! Agéſilas auroit ſi peu de cœur !
Il laiſſeroit ſans honte engourdir ſa valeur !
Si par malheur j'avois une telle foibleſſe,
Je me croirois, ſandis, dégradé de nobleſſe.

APR'A-TOUT.

Moi, j'ai du bien, je vais au Bal, à l'Opéra,
J'ai des femmes, du vin, tout ce qu'il vous plaira ;
Mais quand il faut combattre, alors je vous proteſte,
Que j'en fais, ventre bleu, moins d'état que d'un zeſte.

ARTABAN.

Que j'aime à voir en vous ces nobles ſentimens !
Marchez donc, compagnons, ſous mes commandemens.
Toi, charme des Héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance & ſource de leur gloire,

Fixe ton inconſtance, accompagne nos pas,
Et viens nous voir ſabrer têtes, jambes & bras.

UN SERGENT.

La conjuration, quoiqu'un peu déguiſée,
Me paroît chatouilleuſe & veut être péſée.

ARTABAN.

Vous tremblez! Périſſons, amis, s'il faut périr;
Quand on ſçait conjurer il faut ſçavoir mourir.
Si de quelque terreur vous avez l'ame atteinte,
Je ſçais un ſûr moyen de bannir cette crainte.
Pour être en ſureté contre tous les hazards,
Je veux offrir pour nous un ſacrifice à Mars.
Allez mettre en état votre vieille rapiere,
Vous, votre grand biſſac, vous, votre bandoulliere.
Je m'en vais invoquer ce redoutable Dieu.
Revenez au plutôt me trouver en ce lieu.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe,

LA PRINCESSE, AGÉSILAS, AXIAME.

AGÉSILAS,

OUi, vos moindres façons ont des graces ſecrettes
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix, mais un prix! Un prix! Un ſi grand prix,

Qu'il perturbe mon ame & confond mes eſprits.

LA PRINCESSE.

Fi donc, petit badin, treve de raillerie,
De grace, finiſſez, c'eſt moi qui vous en prie.
Vous mettez à tous coups ma pudeur hors des gonds.

AGÉSILAS.

Ah, je vous jure ici par ce tein ſans boutons,
Mais tout farci de lis, tout bourgeonné de roſes,
Que jamais....

LA PRINCESSE.

Laiſſons-là toutes ces belles choſes,
Vous m'aimez, il ſuffit; il ſuffit, vous m'aimez;
Qu'il vous ſuffiſe auſſi que tous mes ſens charmés
N'aſpirent qu'au moment de notre mariage.

AGÉSILAS.

Dieux! Que je mettrai lors de tréſors au pillage!
O toi, grand Jupiter, puiſſant Maître des Cieux,
Non, tu n'es près de moi qu'un Bélître, qu'un Gueux.

On entend une ſymphonie.

LA PRINCESSE.

Mais, qu'eſt-ce que j'entends? Quel concert agréable!

AGÉSILAS.

C'eſt pour vous.

LA PRINCESSE.

Mais vraiment, vous êtes trop aimable.

AGÉSILAS, *aux Muſiciens qui paroiſſent au fond du Théâtre.*

Vous que je paye en Prince, élevez vos concerts
Au-deſſus du chant ordinaire :
Songez que vous avez à plaire
Au plus charmant objet qui ſoit dans l'Univers.

CONCERT.

Une voix.

POurſuis, Soleil, pourſuis ta carriere éclatante,
Preſſe les pas tardifs de tes Courſiers trop lents,
Et ne fais plus languir l'ardeur impatiente
De deux tendres Amans.

Une autre voix.

Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque inſtant à mon cœur amoureux
Paroît durer plus d'une année.
Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin, en dépit des envieux,
Doit combler mes vœux ?

Autre voix.

Déeſſe, Reine du ſilence,
O Nuit, favoriſez mes deſirs.
Satisfaites notre impatience,

Faites-nous un ſort délicieux.
L'objet de mes vœux,
Pour me rendre heureux,
Content, joyeux,
Victorieux,
N'attend plus que vous : arrivez donc en diligence,
O Nuit, favoriſez mes déſirs amoureux.

Je ne déſire plus rien,
Je vais poſſeder Agathe,
Je ne déſire plus rien,
Soleil, juge quel eſt mon bien :
Ce ſoir tout ſon corps eſt mien,
Cœur, poumon, gigier & ratte ;
Je m'en donnerai tant, tant, tant,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Quel tranſport ! Quel raviſſement ! Je ne &c.

Tu luis encor, Soleil, & ta lumiere
Semble ſe plaire à vouloir m'affliger :
Je ſçaurai bien t'obliger,
A précipiter ta carriere ;
Vien contempler la Déité,
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte,
D'avoir moins de clarté.
Tôt, tôt, tôt, va-t-en, pauvre hére,
Tôt, tôt, tôt, fuis nôtre hémiſphere ;
Tôt, tôt, tôt, tourne le derriere,
Tôt, tôt, tôt, dérive au plutôt.

Le Chœur répéte les quatre derniers Vers.

LA PRINCESSE.

On ne peut mieux chanter, le régal eſt parfait.

AGÉSILAS.

Faut-il s'en étonner ? C'eſt pour vous qu'il eſt fait.
Ce ſont éternumens d'eſprits, fruits de ma Muſe.

LA PRINCESSE.

Pour enfanter tels vers il faut n'être pas buſe.

AGÉSILAS.

Ah, ſans aller rêver ſur le ſacré Vallon,
Agathe me ſuffit & vaut un Apollon :
Elle ſçait m'inſpirer un feu plus chaud qu'épice.

La Princeſſe touſſe.

Vous touſſez fort, ma Reine !

LA PRINCESSE.

Oui, je ſuis au ſupplice,
Et je ſuis enthumée épouvantablement.

Elle retouſſe & crache pluſieurs fois.

AGÉSILAS.

Morbleu ! Peut-on cracher plus amoureuſement ?
Mais, Princeſſe, hâtons cet heureux mariage,
Et daignez accepter ce doux baiſer pour gage.
Je vois Colin, de quoi me vient-il avertir ?

SCENE III.

COLIN, &c.

SEigneur, tous vos Pandours ſans vous veulent partir,
Artaban les anime ; il leur dit, ce rebelle,
Que vous perdez le tems près d'une Peronnelle,
Un petit cul crotté.

AGÉSILAS.

Un petit cul-crotté !
Le traître ! Et vous l'avez ſans colere écouté ?
Ce diſcours ſans horreur, ô Ciel, peut-il s'entendre ?
Près d'une Peronnelle ? Ah ! Que j'en ferai pendre !
Quoi, vous traiter ainſi, Princeſſe ?

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Vous voyez.

AGÉSILAS.

Ne pleurez point, ma mie, ils ſeront tous noyez.
Je m'en vais leur parler. Malgré leur inſolence
Les mutins n'oſeront ſoutenir ma préſence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main ce Chef audacieux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Imitez de Céſar la diligence extrême.
Il vint, vit & vainquit, Prince, faites de même.

Que votre bras arme pour mes divins appas,
Hâche en mille morceaux ce perfide Judas.
Que ſon indigne corps ſoit réduit en canelle ;
Revenez tout couvert du ſang de l'infidéle :
Qui différe un inſtant partage ce forfait.

AGESILAS.

Oui, je cours vous venger d'un ſi perfide trait.
Ou ma rare valeur ſe trouvera trompée,
Ou ſon infâme ſang rougira mon épée,
Cette large & terrible épée à giboyer ;
Dans ma juſte fureur je vais le foudroyer.
Allez tranquillement m'attendre en votre chambre.

LA PRINCESSE, *courant après lui précipitamment.*

Prenez garde de perdre encor quelqu'autre membre.

AGESILAS, *ſe retournant.*

Non, non, ne craignez rien, mes membres ſont à vous.
Je reviens ſur le champ vous les rapporter tous.

Il s'en va.

LA PRINCESSE.

Et nous, Axiame, allons dans ſes vives allarmes,
Pouſſer trente ſoupirs, verſer quarante larmes.

AXIAME.

Allons prier les Dieux, que ſur votre pailler
Le Prince (à ſon bras près, revienne tout entier.

SCENE

SCENE IV.

Le Théatre repréſente une Campagne.

ARTABAN, *ſeul.*

LE Dieu Mars à mes vœux eſt ſans doute propice.
J'oſe tout eſperer de notre ſacrifice.
Ah ! qu'il tarde à mon bras, par de nouveaux exploits
De faire égoſiller la Déeſſe aux cent voix !
Nos gens ne viennent point. Ah ! je les vois paroître,
Avancez, mes amis.

SCENE V.

ARTABAN, ARDILLON, APR'-A-TOUT, &c.

ARDILLON.

EH ! bien, notre vieux Rêtre,
Partirons-nous ?

ARTABAN.

Sans doute, allons nous ſignaler,
La gloire nous appelle, il nous y faut voler.
Cimentons nos ſuccès par plus d'une victoire.
Courons nous aſſurer une illuſtre mémoire.
Un ſi noble projet par nos exploits rempli
Nous fera triompher du tems & de l'oubli.
Ne nous amuſons point en des diſcours frivoles,

Le ſage eſt ménager du tems & des paroles,
Laiſſons-là ce beau chef, venez, amis, venez,
Il ſera bien camus d'avoir un pied de nez.
Baniſſons une crainte & vaine & ridicule.
Craint-on de s'égarer ſur les traces d'Hercule?
Partons, qu'Agéſilas....

APR'A-TOUT.

Je crois que je l'entends.

ARTABAN.

Secondez-moi bien tous.

SCENE VI.

AGÉSILAS, COLIN, &c.

AGÉSILAS.

QU'eſt-ce donc que j'apprends?
Vous vous émancipez, ô chétives canailles,
Vrais *pecora campi*, faquins, francs rien qui vaille,
De parler de mon aſtre en termes outrageux,
Et ſans moi vous partez? Ah! de par tous les Dieux,
Je ſçaurai vous couper à tous les deux oreilles,
Et faire un peu pâlir vos trognes trop vermeilles,
Et pour vous achever, d'un licou ſuſpendus
Je vous ferai, pendarts, dire votre *in manus*,
Vous connoîtrez alors ſi je ſuis un Nicaiſe.

Mais au fond je ſuis bon, aiſément je m'appaiſe :
Montrez-moi ſeulement le moindre repentir.
Pour le traître Artaban mon bras va le punir.

à Artaban.

Qui t'a forcé, maraut, d'être ſi téméraire ?

ARTABAN, *fièrement.*

Je le ferois encore, ſi j'avois à le faire.

AGÉSILAS.

Homme venu de rien ! A ton Roi ! Malheureux !

ARTABAN.

Oh ! ne tranchez pas tant du fier & du fameux.
Encor qu'un toît de chaume ait couvert ma naiſſance
Et qu'un Palais de marbre ait logé votre enfance,
Que vous veniez d'un Roï, moi d'un ſimple Paſteur,
Votre ſang près du mien eſt-il d'autre couleur ?
Si ſur votre caboche on voit une couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la donne ;
Ne vantez donc plus tant votre rang glorieux,
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'ayeux.

AGÉSILAS.

Je ſuis tout ſtupéfait d'une telle inſolence.

ARTABAN.

Se targue qui voudra d'une haute naiſſance,
Si je me vois le fils d'un chétif malotru,
C'eſt la faute du ſort & non de ma vertu.

Un Guerrier dont le nom ſe fait partout connoître,
S'il n'eſt du ſang des Dieux, il eſt digne d'en être,
De grandes actions, du cœur, voilà le *hic*.

AGÉSILAS.

Ah ! le maudit ſerpent ! ah ; le petit aſpic !

ARTABAN.

Allez filer auprès de votre Peronnelle,
Rien ne peut m'ébranler quand la gloire m'appelle,
Je ſuis dans mes projets auſſi ferme qu'un mur.

COLIN *à part.*

Il eſt duriuſcul pour ne pas dire dur.

AGÉSILAS.

Vois-tu ce fer, maraut, prêt à choir ſur ta tête !
Viens, coquin, l'éprouver.

ARTABAN *ſe mettant en défenſe.*

Ne ſoyez pas ſi bête.

AGÉSILAS.

Il faut que pour loyer de ton manque de foi
Je te donne cent coups.

ARTABAN.

Vous ! vous ! vous !

AGÉSILAS.

Moi, moi, moi,

ARTABAN.

Vous faites bien du bruit avec votre cocarde !

Si par malheur, au nez me monte la moutarde,
Vous me ferez jurer & par F.... & par B....

AGÉSILAS.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, tu vas être flambé,
Rien ne peut te ſouſtraire au courroux qui m'anime,
Reçois le châtiment qu'a mérité ton crime.

ARTABAN.

Meſſieurs, m'a-t-il frappé?

UN SOLDAT.

Oui ſans doute & très-fort;

ARTABAN.

Ah! je n'en puis douter, voilà mon ſang qui ſort.
à part.
Il faut que d'un revers à mon tour je l'immole.

à Agéſilas en le frappant.

Tiens, tiens, va-t-en mourir aux pieds de ton Idole,
Tu ne me ſurvivras que d'un petit inſtant,
Puiſque je ſuis vengé, j'expire trop content.

AGÉSILAS *tombe à terre tout étourdi.*

COLIN.

Page, ne quittez point notre Prince juſqu'à ce
Que porté dans ſon lit, il guériſſe ou trépaſſe,
Moi, je cours promptement en deux ſauts & trois pas
Apprendre à la Princeſſe un ſi funeſte cas.

AGÉSILAS *revenu de ſon étourdiſſement.*

Ah ! Quel coup eſt parti de ſa fiére alumelle!
Je ſens que je m'éteins ainſi qu'une chandelle,
Que dira mon bel Ange en apprenant ma mort !
La douleur, j'en ſuis ſûr, va terminer ſon ſort.

UN SOLDAT.

Vîte un Chirurgien.

AGÉSILAS.

Je tremble en chaque membre;
Belle Reine, attendez, je vole à votre chambre.
Portez-y promptement le pauvre Agéſilas,
Et qu'il puiſſe du moins expirer dans ſes bras.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE, AXIAME.

AXIAME.

MAdame, qui vous fait trépigner de la ſorte ?
Votre beau tein n'eſt plus que couleur feuille morte.

LA PRINCESSE.

Mon Prince ne vient point. Moment trop rigoureux,
Que vous paroiſſez lent à mes rapides vœux !
Je crains que mon Amant, pour vanger mon outrage
Avec trop de chaleur n'ait ſuivi ſon courage.
Je crains ſurtout, je crains que le fier Artaban,
Ce gros, grand, gris, gras, grec, ce maudit chenapan

N'ait ſur Agéſilas.... on n'oſe me le dire.
Ah ! ſans doute il eſt mort ou du moins il expire :
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux ce funeſte délit.

AXIAME.

Eh, repouſſez, Madame, un ſi triſte préſage,
Eſperez mieux du Ciel, il eſt & juſte & ſage.

LA PRINCESSE.

Un ſonge menaçant ſans ceſſe me pourſuit.
J'ai rêvé de Châtrés pendant toute la nuit,
De miroirs renverſés, d'œufs caſſés, d'eau bourbeuſe,
Un mort m'a préſenté ſa rencontre hideuſe.
Les Cignes que j'ai fait placer dans mon étang
M'ont ſemblé des Corbeaux qui nageoient dans du ſang.
Mon Palais, dont l'éclat ſe fait ſi bien paroître,
S'eſt changé tout à coup en Château de Bicêtre.
Le canal qui le borde a paru l'Acheron.
J'ai pris chaque batteau pour la barque à Caron.
Ces arbres grands & verds, qui bravent la froidure,
M'ont paru des Cyprès dépouillés de verdure ;
Ces arbres orgueilleux, vénérables vieillards,
Supports ſilencieux de tant de babillards,
Un Spectre s'eſt montré ; puis au même inſtant, zeſte,
Un autre plus hideux, plus affreux, plus funeſte,
Plus effroyable, armé d'une broche à rôtir,

(Dont l'aſpect a penſé me faire évanouir)
Ayant fait par trois fois un horrible tapage,
Le ſang d'Agéſilas a ſatisfait ſa rage,
Puis ſe tournant vers moi : tiens, bégueule, a-t-il dit,
Fais maintenant porter ton mignon dans ton lit.
A ces mots, de ſix pieds, il allonge ſa face,
Et fuit en me faiſant une affreuſe grimace.
Je me ſuis réveillée en ſurſaut là-deſſus,
Sans poux, ſans voix, ſans force, & toute dans mon jus.
Axiame, tire-moi de ce cruel martyre,
Va voir ce qui ſe paſſe, & reviens me le dire.

AXIAME.

Je vous obéirai, mais qu'eſt-ce que je voi ?
C'eſt Colin tout courant ; il ſemble plein d'effroi !!
Quelque nouveau malheur ſans doute nous l'envoye.

SCENE II.

COLIN, LA PRINCESSE, AXIAME.

COLIN.

AH ! parbleu, voici bien un autre rabatjoie.
il touſſe.
J'ai couru comme un baſque..... hum, hum.

AXIAME.

Crache, pourri.

COLIN.

Je pleure, hélas ! je pleure après avoir bien ri.

LA PRINCESSE.

Son diſcours me remplit d'une frayeur mortelle.

COLIN.

Vraîment, vraîment, j'apporte une belle nouvelle !
Faites proviſion de ſanglots, de regrets ;
Le Prince en ce moment eſt peut-être *ad patres*.
Il venoit en Héros de venger votre injure,
Quand ce chien d'Artaban.... ah ! non... ſi.... je vous jure....
Mon Maître... néanmoins... d'autant que... d'autre part...

AXIAME.

Sans nous faire languir, au fait, maudit bavard.

COLIN.

Il faut bien s'exprimer en ſtile magnifique
Et ſemer ſon diſcours de fleurs de rhétorique ;
Je vous diſois donc.... foin, il ne m'en ſouvient plus
Ah ! pourquoi celle-là m'a-t-elle interrompu ?
Ah ! j'y ſuis. Auſſitôt ... non, ſi fait ..., il faut croire.
Bref... à propos .... enfin ſa déplorable hiſtoire,
Contient en peu de mots ce que je vous ai dit,
Et de tous nos malheurs le fidéle récit.

(Ce dernier vers d'un ton pathétique.

SCENE III.

AGÉSILAS *amené dans une brouette.*

AXIAME.

AH! que vois-je, Seigneur, & quel affreux déſaſtre !

AGÉSILAS.

Ceſſez, & retenez vos larmes, mon bel Aſtre
J'ai vengé votre injure autant que je l'ai pû.
J'ai mis dans le tombeau ce gros vilain lippu :
Mais le Ciel, envieux de mon ſort & du vôtre
Ne veut pas que nos corps enchaînés l'un à l'autre
Et dans un chaſte lit enſemble réunis,
S'enyvrent à longs traits de plaiſirs infinis.
La fortune ſe plaît à renverſer ſa roue.
Aujourd'hui ſur le faîte & demain dans la boue.
Ah! quel ſort glorieux, quel deſtin plein d'appas,
Si l'Hymen avoit pû nous mettre entre deux draps ;
L'amour, le tendre amour, par ſes vives amorces
De moment en moment eût ranimé mes forces ;
Toujours auprès de vous gailleret & diſpos....
Quel eſt donc le deſtin des plus fameux Heros !
Sertorius, Achille, Holopherne, Pompée,

Ont par la trahiſon vu leur trame coupée?
Agamemnon, Cartouche, Alexandre, Céſar,
D'une mort imprévûe ont reſſenti le dard;
Et ſur Agéſilas, doux, benin, débonnaire,
Artaban, vil bâtard de mon Apotiquaire,
Oſe lever ſans crainte un parricide bras!
Et dans quel tems encor! dans le moment, hélas!
Que j'allois éprouver avec ma chere Agathe
Des délices à faire épanouir la ratte.

LA PRINCESSE.

Par avance déja d'aiſe je me pâmois;
Notre lit nuptial de fleurs je parſemois.
Je me promettois bien que de notre copule
On verroit naître un Mars ou du moins un Hercule;
Enſuite une Tendron plus belle que le jour,
Et qu'enfin pour le prix de mon pudique amour,
L'un auroit la valeur de Monſeigneur ſon pere,
L'autre la chaſteté de Madame ſa mere;
Hélas! ce doux eſpoir a bientôt diſparu!
[Prince, qui l'eût penſé!

AGÉSILAS.

[Princeſſe, qui l'eût crû!

AXIAME.

Madame, il n'en peut plus, il va paſſer, je gage,
La couleur de la mort tapiſſe ſon viſage.

LA PRINCESSE.

Mon cœur, vous jaſez trop, aidez-vous un petit ;
Vous ſeriez beaucoup mieux, mon fils, dans votre lit.

AGÉSILAS.

Ah ! laiſſez-moi du moins le ſeul bien qui me reſte.
Laiſſez moi contempler ce viſage céleſte,
Ces yeux tout rayonnans d'une vive clarté,
Ces deux jeunes ſoleils, Rois de ma liberté,
Ce tein où regnent ſeuls & le lys & la roſe,
Qu'on ne peut trop louer en vers ainſi qu'en proſe;
Mais je ſens affoiblir ma force & mes eſprits ;
Je ſens que je me meurs.

LA PRINCESSE.

Ah ! ah !

AGÉSILAS.

Laiſſez ces cris.
Agathe, approchez-vous, approchez-vous, Agathe,
Dans cet embraſſement dont la douceur me flatte,
Venez, & recevez l'ame d'Agéſilas.

AXIAME.

Il expire, grands Dieux ! malheureux ſort ! hélas !

COLIN.

Patrocle gît, le Diable a joué de ſon reſte.

On emporte Agéſilas.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, AXIAME, COLIN.

LA PRINCESSE.

QUEL coup me réſervoit la colere céleſte !
Quel ſang a fait couler l'injuſtice des Dieux !
Je ne me connois plus, tout ſe change en ces lieux;
Je te vois, Artaban, furie abominable,
Damnable, inexorable, effroyable, execrable,
Toi, plus cruel cent fois que vautours, que ſerpens;
Et qu'une Leoparde a conçû dans ſes flancs.
Où crois-tu te ſauver ? quelle eſt ton eſpérance ?
Rhadamante a déja prononcé ta ſentence.
A côté de Titie, à côté d'Ixion,
La roue & le vautour font ta punition.
Je me ſoule à longs traits de ton cruel ſupplice;
Ah ! quelle volupté ! quel ragoût ! quel délice !
Mais que dis-je ! où m'emporte une ſi douce erreur ?
Je reprens ma raiſon pour ſentir mon malheur.
O toi, triſte jouet de la fortune ingrate,
Au moins pour conſoler ta malheureuſe Agathe;
Si tu m'avois, avant ton funeſte trépas
Laiſſé quelque joli petit Agéſilas :
Il m'eût fait ſouvenir de ſon aimable pere;

Il auroit eſſuyé les larmes de ſa mere :
Je l'aurois nettoyé, bichonné de ma main ;
N'y penſons plus, cédons à mon ſort inhumain.
Différe d'un moment, trop agréable Drille.
Attends, mon bouriquet, mon bedon, ma béquille ;
D'un courage viril je vôle ſur tes pas:
Attend, il ne me faut qu'un peu de mort aux rats.
Mourons pour lui prouver l'excès de ma tendreſſe ;
Oui mourons. Non, vivons pour le pleurer ſans ceſſe.
On ne peut trop pleurer en de ſi grands malheurs.
Pleurons donc, débondons la ſource de mes pleurs,
Et faiſons, vû l'ardeur qui dévore mon ame
Un Océan de pluie, un Mont-Gibel de flamme.
Méchans, il n'eſt plus rien qu'on vous puiſſe oppoſer.
Agéſilas n'eſt plus, vous pouvez tout ôſer.
De toute ſa puiſſance, en ce moment funeſte,
L'eſpace qui occupe eſt tout ce qui lui reſte.

AXIAME.

Vaine pompe des Grands, aliment de l'orgueil,
Vous montez juſqu'aux Cieux pour tomber au cercueil.

LA PRINCESSE.

Sous quel aſtre ennemi faut-il que je ſois née !
Au lit d'Agéſilas aujourd'hui deſtinée,
Et veuve maintenant, ſans avoir eu d'époux...
Ah ! j'enrage ! je créve.

AXIAME.

Eh ! bon Dieu, calmez-vous.
Rien ne ſervent les pleurs, rien ne ſert la triſteſſe,
Contre l'impéteux dard de la mort larronneſſe.

LA PRINCESSE.

Inſenſé qui premier au Deſtin ſe fia !
Sans ce maudit malheur qui nous met à *quia*,
Cher Prince, je t'aurois, dans ma royale couche,
Baiſotté chaſtement le front, les yeux, la bouche.
Projets évanouis auſſitôt que conçûs !
Puiſque mes yeux, ami, ne te reverront plus
Je vais mettre en priſon ces archers redoutables,
Eteindre ces falots, dompter ces indomptables,
Et ſous un crêpe épais renfermant ces filoux
Mettre tout l'Univers à l'abri de leurs coups.
Agéſilas n'eſt plus ! O Fortune cruelle !
Peut-on ainſi traiter une tendre pucelle ?

Elle s'en va.

SCENE

SCENE DERNIERE.

AXIAME, COLIN.

AXIAME.

PUcelle! Elle nous prend pour des cruches tous deux.
Colin, qu'en penſes-tu ?

COLIN.

Le cas n'eſt pas douteux.

AXIAME.

Et voilà comme ſont la plûpart de ces filles,
Mais, brenicle, allez vendre à d'autres vos coquil'es.

COLIN.

Mais toi, n'as-tu jamais rencontré d'Alcanor ?

AXIAME.

J'ai toujours été neuve & je le ſuis encor.
Je le jure.

COLIN.

Hé bien ! ſoit.

AXIAME.

Elle le regarde amoureuſement.

Colin ; mon cœur, mon am ,
Si tu voulois ....

COLIN.

Et quoi ? parle.

AXIAME.

Prendre une femme.
Mes parens, il eſt vrai, n'ont pas un rang fort haut ;
Mais qu'importe ; après tout chacun vaut ce qu'il vaut.
Les plus petites fleurs qui naiſſent dans les herbes
Ont leur prix auſſi bien que les pavots ſuperbes.
J'ai l'eſprit cultivé d'avoir lû les Romans ;
J'ai du monde, & ſur-tout, des mœurs, des ſentimens.
Nous paſſerons le tems, moi comme une commere,
Toi comme un bon gaillard, & vogue la galere.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

Divertiſſement de la fin.

ACTEURS.

LE FOSSOYEUR, *LE CARILLONNEUR,*
SA FEMME, *SA FILLE,*
SA FILLE, *LE SUISSE,*
SON FILS, *SA FEMME,*

MARCHE.

La fille du Foſſoyeur.

LA Mort ſans tambours ni trompettes
Souvent met tout en déſarroi :
Quand la camarde a dit, ſuis moi,
Adieu paniers vendanges ſont faites.

Pour nous divertir aux guinguettes,
Il nous faut nombre de trépas :
Quand par malice on ne meurt pas, adieu, &c.

Les Médecins par leurs recettes
Nous font vivre tous à gogo :
S'ils ſçavoient guérir le bobo,
Que nous ferions de fâcheuſes diettes !

Mais par bonheur pour notre pance
Nous leur devons nos mardis gras :
Afin de n'être point ingrats,
Chantons une Hymne à leur ignorance.

DANSE pour le Foſſoyeur & ſa femme.

DANSE DU SUISSE.

Le fils du Foſſoyeur à la fille du Carillonneur.

JE ſuis roti juſques dans la cervelle,
Je ſuis roti juſques dans les boyaux :
Si vous vouliez rotir auſſi, ma Belle
Nous rotirions comme deux aloyaux.

Rotiſſons donc des pieds à la caboche ;
Car il n'eſt point de plus grande douceur
Que rotir deux en une même broche,
Quand Cupidon en eſt le rotiſſeur.

VAUDEVILLE, *ſur l'air*, Si le Roi, &c.

Pleurons du Prince, aujourd'hui
La déconfiture :
Il eſt dans le ſombre étui,
Quelle peine ! quel ennui !
La triſte aventure, O gay !
La triſte aventure.

C'étoit un vrai réjoüi,
De belle encolure :
Il eſt, ſans avoir joüi,
Pour jamais évanoui. La triſte, &c.

Sa belle en a dans le cœur
Mortelle bleſſure :
Rien n'égale ſa douleur,
Elle en eſt dans la fureur. La triſte, &c.

LE CARILLONNEUR, *ſur l'air*, des trois couſines.

Laiſſons les pleurs de côté,
Je vous en conjure :
Son vin n'eſt pas frelaté,
Allons boire à ſa ſanté.
La bonne avenure, O gay ! la bonne &c.